PT
2361
.F4
A14
1830
v.15-16
SMRS

P
2.
A
1
d.
S

OEUVRES COMPLÈTES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

Quatrième Livraison.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

CONTES
NOCTURNES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

3.

XV.

PARIS.
Eugène Renduel.
1830.

CONTES NOCTURNES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME XV.

PARIS.

EUGÈNE RENDUEL,

ÉDITEUR-LIBRAIRE

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

MAITRE

JEAN WACHT,

LE CHARPENTIER.

CONTES NOCTURNES.

MAITRE JEAN WACHT

LE CHARPENTIER.

CHAPITRE PREMIER.

Vers la fin du siècle dernier, à l'époque où les habitans de Bamberg vivaient sous la crosse, c'est-à-dire selon le proverbe connu, qu'ils vivaient

heureux, se trouvait parmi la bourgeoisie de cette belle et riante cité un homme rare et distingué sous tous les rapports.

Il se nommait Jean Wacht, et il était charpentier de son métier.

La nature en pesant et en fixant les destinées de ses enfans suit une voie secrète, impénétrable; et ce que les convenances, ce que, dans cette vie étroite, les égards et les opinions dominantes prétendent établir, comme le vrai but de l'existence, n'est à ses yeux qu'un jeu d'enfans présomptueux qui prennent leur sottise pour de la sagesse. La vue de l'homme est trop limitée pour ne pas trouver souvent une ironie funeste entre la conviction de son esprit et les arrêts incompréhensibles d'une puissance mystérieuse. Cette ironie le remplit d'horreur et d'effroi, parce qu'elle menace sa propre existence.

Ce ne sont pas toujours les palais des grands ni les appartemens somptueux des princes que la mère de la vie choisit pour ses favoris. Elle voulut que notre Jean, qui pouvait passer pour un de ses enfans gâtés, reçût le jour sur un misérable grabat, dans l'atelier d'un pauvre tourneur d'Augsbourg. Sa mère mourut de chagrin et de misère aussitôt après la naissance de l'enfant et le mari la suivit de près au tombeau.

Le magistrat d'Augsbourg fut obligé de prendre soin du pauvre orphelin, pour qui les premières lueurs d'un heureux avenir commencèrent à poindre, lorsque le charpentier de la ville, homme bienfaisant et respectable, s'opposa à ce que le petit Jean, dont les traits, quoique défigurés par la faim, lui plaisaient, fût placé dans un établissement public, et le recueillit dans

sa maison pour l'élever lui-même avec ses enfans.

Les traits de Jean se développèrent avec une rapidité incroyable, et l'on avait peine à croire que cet être, si chétif et si frêle au berceau, chrysalide sans forme et sans couleur, eût laissé échapper, comme un beau papillon, ce garçon si gracieux, si plein de vie, aux cheveux d'or bouclés. Mais outre les grâces extérieures, on remarqua bientôt en lui une supériorité d'esprit qui étonna son père adoptif et ses maîtres. Le charpentier de la ville, étant constamment chargé des entreprises les plus considérables, l'atelier dans lequel Jean fut élevé fournissait tout ce que le métier peut produire de plus grandiose. D'après cela, il n'est pas surprenant que l'enfant, qui saisissait tout avec vivacité, se sentît entraîné de toute son âme vers cette profession.

On conçoit combien cette inclination dut faire plaisir à son père adoptif; elle le détermina à lui enseigner lui-même la partie mécanique de sa profession, en maître attentif et zélé, et de plus, lorsque Wacht fut devenu grand, il le fit instruire par les maîtres les plus habiles dans la théorie et la pratique la plus élevée du métier, dans le dessin, l'architecture, la mécanique, etc.

A la mort du vieux charpentier, Jean n'avait que vingt-quatre ans, et son expérience dans toutes les parties de son état en faisait déjà un compagnon consommé, qui n'avait point son égal à vingt lieues à la ronde. Il commença à voyager, selon l'usage, de compagnie avec Engelbrecht, son camarade et son ami intime.

Vous en savez assez, cher lecteur, sur la jeunesse de notre brave Wacht,

et il ne me reste plus qu'à dire, en peu de mots, comment il se fit qu'il s'établit à Bamberg et qu'il y devint maître.

CHAPITRE II.

Lorsque de retour après de longs voyages, Jean vint à passer par Bamberg, on y était précisément occupé de la réparation générale du palais de

l'évêque. A l'endroit où, du fond d'une étroite ruelle, les murs de l'édifice s'élèvent jusqu'aux nues, il fallait construire une charpente entièrement neuve en énormes et lourdes solives. Il s'agissait d'une machine, dont les forces, concentrées dans le plus petit espace possible, fussent suffisantes pour enlever ces pesantes masses. L'architecte du prince-évêque, qui expliquait fort savamment comment on s'y était pris pour dresser la colonne Trajane à Rome, et comment on y avait commis cent fautes dont il ne se serait jamais rendu coupable, avait fait construire une machine, espèce de grue d'assez belle apparence, que tout le monde vantait comme un chef-d'œuvre de mécanique. Mais lorsque les ouvriers voulurent la mettre en mouvement, il se trouva que monsieur l'architecte n'avait compté que sur des Hercules et des Samsons;

les rouages rendirent un son affreux, un cri lamentable et déchirant, et restèrent immobiles; et les manœuvres, le front en sueur, déclarèrent qu'ils aimeraient mieux transporter des arbres de Hollande au haut de l'escalier le plus rapide, que de consumer ainsi leurs forces en efforts inutiles.

Assis à quelques pas de là, Wacht et Engelbrecht étaient témoins de ces faits ou plutôt de ces méfaits, et il se peut que l'ignorance de l'architecte ait fait sourire le premier.

Un vieux compagnon aux cheveux gris, reconnut la profession des étrangers à leur costume. Il les accoste sans autres formalité, et dit, en s'adressant à Wacht, qu'à en juger d'après son air capable, il se connaissait sans doute mieux en ces sortes de machines.

— Eh mais, répondit Wacht sans hésiter, c'est toujours une prétention

hasardée que de se vouloir connaître en quoi que ce soit, et chaque fou croit tout mieux savoir que les autres, ce qui m'étonne, c'est que dans ce pays-ci vous ne connaissiez point le procédé si simple qui procure avec facilité les résultats pour lesquels monsieur l'architecte tourmente en vain ses gens.

La réponse hardie du jeune homme piqua vivement le vieux compagnon; il le quitta en grognant entre ses dents, et bientôt tout le monde sut qu'un jeune ouvrier étranger avait persiflé l'architecte ainsi que sa machine, et s'était vanté de connaître un mécanisme plus efficace. Cependant, comme il arrive d'ordinaire, personne n'y fit attention, et le digne architecte ainsi que l'honnête corporation des charpentiers se bornaient à dire que l'étranger n'avait pas sans doute mangé toute la science à lui seul, et qu'il ne lui ap-

partenait pas de faire la leçon à de vieux maîtres expérimentés.

— Tu vois bien, dit Engelbrecht à son camarade, que tu viens d'irriter contre toi des gens que, par surcroît de malheur, nous devons aller voir comme étant du métier.

—Et, répliqua Jean les yeux étincelans, peut-on voir de sang froid des pauvres aides tourmentés outre mesure et sans nécessité ! Qui sait, d'ailleurs, quelles suites heureuses mon imprudence pourra bien avoir ? — Il en fut réellement ainsi.

Un seul homme, doué d'un esprit supérieur, et au regard pénétrant duquel la moindre étincelle de talent ne pouvait échapper, jugea différemment les paroles du jeune homme, qui lui furent rapportées par l'architecte lui-même comme une jactance ridicule.

Cet homme était le prince-évêque,

Ayant fait venir le jeune étranger pour le questionner, il fut vivement frappé de son extérieur et de ses manières. Il faut que le lecteur bienveillant apprenne ce qui occasiona l'étonnement de l'évêque, et il est temps d'en dire davantage sur les qualités physiques et morales de Jean Wacht. C'était un jeune homme d'une beauté remarquable, très-bien fait de toute sa personne, et cependant ce ne fut que lorsqu'il eut atteint l'âge viril que ses traits nobles et sa taille majestueuse se développèrent entièrement. Les professeurs qui s'occupaient d'esthétique nommaient Jean Wacht une ancienne tête romaine, et un jeune docteur qui, au fort de l'hiver le plus rigoureux, s'habillait de soie noire, et qui venait de lire *Fiesque*, de Schiller, prétendait que Jean Wacht était Verrina en personne; mais ni la beauté ni les

grâces de la figure n'exercent ce charme mystérieux par lequel certains hommes distingués captivent au premier regard quiconque les approche. On sent en quelque sorte leur supériorité, mais ce sentiment n'a rien d'importun, comme on devrait le croire; au contraire, il fait naître en nous un bien-être, un plaisir indicibles; cette harmonie produit une grâce inimitable, et donne au moindre mouvement une aisance dans laquelle se révèle le véritable sentiment de la dignité humaine. Il n'y a point de maître de danse ni de gouverneur de pages qui puissent enseigner cette grâce que l'on pourrait appeler à juste titre *le bon ton*, puisque c'est la nature elle-même qui imprime ce cachet de noblesse. Je dois ajouter ici que maître Wacht, par sa générosité, par une bonne foi et un patriotisme inébranlables, acquit cha-

que année plus de popularité. Il possédait toutes les vertus, mais il nourrissait aussi tous les préjugés qui forment d'ordinaire le côté faible de pareils hommes. Le lecteur saura bientôt en quoi consistaient ces préjugés.

Je crois avoir suffisamment expliqué l'impression extraordinaire que la présence du jeune homme fit sur le prince-évêque. Il regarda long-temps en silence le jeune et bel ouvrier avec une satisfaction visible; ensuite il le questionna sur toute sa vie passée. Jean répondit à tout avec franchise et modestie, et prouva enfin au prince, par des raisons aussi claires que convaincantes, pourquoi la machine de l'architecte, fort bonne d'ailleurs peut-être, pour obtenir d'autres résultats, n'aurait jamais pu produire l'effet qu'on s'en promettait.

A la demande du prince, si Wacht oserait prendre sur lui d'indiquer une machine plus propre à enlever ces grosses masses, celui-ci répondit que pour construire une telle machine, il lui fallait seulement un jour, avec l'assistance de son camarade Engelbrecht et de quelques manœuvres adroits et de bonne volonté.

On s'imagina facilement quelle fut la joie maligne de l'architecte et de ses gens; ils pouvaient à peine attendre la matinée, où l'étranger présomptueux se ferait huer et chasser avec sa courte honte. Mais les choses se passèrent autrement que ces bonnes gens n'avaient pensé et peut-être espéré.

Trois crics, dont l'action était habilement combinée, conduits chacun par huit ouvriers, élevèrent les pesantes solives jusqu'à la hauteur du toît avec tant de facilité, qu'elles paraissaient danser

dans les airs. Dès ce moment, la réputation de l'habile et brave ouvrier se trouva faite. Le prince le pria instamment de rester à Bamberg et d'y acquérir le droit de maîtrise, lui promettant toutes les facilités possibles. Wacht hésita, quoiqu'il se plût beaucoup dans une ville si riante, où l'on vit à si bon marché. Des constructions considérables, auxquelles on travaillait dans ce moment, étaient un puissant motif pour l'engager à rester; mais ce qui l'y détermina entièrement, ce fut une circonstance qui exerce bien souvent une influence décisive dans la vie.

Jean Wacht retrouva inopinément à Bamberg une belle et vertueuse fille, qu'il avait vue, quelques années auparavant, à Erlangen, et avec laquelle, déjà à cette époque, il avait souvent échangé de doux regards. En deux

mots, — Jean Wacht devint maître, épousa la jeune fille d'Erlangen, et par son habilité et son travail assidu, se procura bientôt les moyens d'acheter une jolie maison, située sur le Kaulberg, avec une vaste cour donnant sur les montagnes.

CHAPITRE III.

Pour quel mortel l'étoile du bonheur brille-t-elle d'un éclat invariable! Le ciel avait résolu de soumettre notre brave Jean Wacht, à une épreuve, à

laquelle tout autre homme d'un esprit moins ferme, eût peut-être succombé. Le premier fruit de son mariage fut un fils, un charmant jeune homme, qui paraissait vouloir suivre les traces de son père. Il avait dix-huit ans, lorsqu'un violent incendie éclata durant la nuit, non loin de la maison de Wacht. Le père et le fils y coururent par devoir d'état, pour chercher à maîtriser le feu. Le fils grimpa hardiment sur les toîtsavec d'autres charpentiers, pour abattre autant que possible la charpente qui était toute en flammes. Le père, qui était resté en bas pour diriger, comme de coutume, les travaux de démolition et les pompes, ayant levé les yeux, reconnut l'effroyable danger que couraient Jean son fils et les ouvriers, et leur cria : Descendez, descendez. — Il était trop tard. — Le mur mitoyen s'écroula

avec un fracas épouvantable, et le fils de Wacht fut écrasé au milieu des flammes, qui poussaient comme en triomphe, leurs tourbillons bruyans vers les cieux.

Ce coup terrible ne fut pas le seul qui devait frapper notre pauvre Jean Wacht. Une imprudente servante se précipita en poussant des cris lamentables dans la chambre où était couchée la maîtresse de la maison, qui, à peine rétablie d'une violente maladie nerveuse, tremblait de frayeur à la vue du feu dont le reflet rougeâtre se réfléchissait sur le mur.

— Votre fils Jean a été écrasé : le mur mitoyen l'a enseveli dans les flammes avec ses camarades !

Ainsi criait la servante.

Comme soulevée par une force soudaine, la femme de Wacht s'élance hors de son lit ; au même instant elle

retomba en poussant un profond soupir.

Une apoplexie nerveuse l'avait frappée; elle était morte.

— Voyons maintenant, se dirent les bourgeois de Damberg, comment maître Wacht supportera son malheur. Assez souvent il nous a prêché que l'homme ne doit pas se laisser abattre, même par les plus grandes pertes; mais qu'il doit toujours tenir la tête haute, et opposer à son malheur la force que le créateur lui a donnée. Voyons maintenant quel exemple il nous donnera.

Wacht ne parut point dans l'atelier, mais on fut surpris d'y voir régner la même activité qu'au paravant, de sorte qu'il n'y eut pas la moindre interruption dans les travaux. Les ouvrages, qui avaient été commencés, furent

achevés comme si nul malheur ne fût arrivé au maître.

Wacht, avec un courage inébranlable, d'un pas ferme, portant sur son visage calme et sérieux toute la consolation, tout l'espoir que lui donnait la foi, avait accompagné au tombeau les restes de sa femme et de son fils. — Engelbrecht, dit-il, il est nécessaire maintenant que je reste seul avec ma douleur qui menace de me briser le cœur; je veux me familiariser avec elle. Je me retire dans ma chambre pour huit jours: toi, frère, toi mon actif et zélé maître ouvrier, tu sais ce qu'il y a à faire pendant ce temps.

En effet, pendant huit jours, maître Wacht ne quitta pas sa chambre. La servante remportait souvent les mets sans qu'il y eût touché, et l'on entendait souvent du vestibule cette douce

plainte qui pénétrait l'âme : — O ma femme ! O mon Jean !

Un grand nombre de ses amis était d'avis qu'il fallait l'arracher à la solitude, où le chagrin, auquel il s'abandonnait sans cesse, finirait par l'accabler. Mais Engelbrecht leur répliqua : — Laissez-le faire, vous ne connaissez pas mon Jean. Si le ciel lui a envoyé cette dure épreuve, il lui a aussi donné la force de la surmonter et toute consolation ne pourrait que lui faire mal. Au reste, je sais fort bien de quelle manière il parviendra à se vaincre.

Engelbrecht prononça ces dernières paroles d'un air presque rusé, sans expliquer ce qu'il voulait dire. Il fallut donc s'en contenter, et laisser le malheureux Wacht en repos.

Huit jours s'étaient écoulés. Le neuvième, un beau jour d'été, à cinq

heures du matin, maître Wacht parut tout-à-coup dans la cour, au milieu des compagnons qui étaient en plein travail. Les haches, les scies s'inclinèrent dans leurs mains, et ils s'écrièrent: — Maître Wacht, notre bon maître Wacht !

Il s'avança au milieu d'eux avec un visage serein, où les traces de l'affliction vaincue donnaient à l'expression de la bonté le caractère le plus touchant, et leur annonça que le ciel en sa miséricorde lui avait envoyé l'esprit de grâce et de consolation, qu'il avait repris sa force et qu'il allait se remettre à ses travaux avec fermeté et courage. Puis il se dirigea vers le bâtiment situé au milieu de la cour servant de dépôt pour les outils et où l'on tenait registre des ouvrages à faire.

Engelbrecht, les compagnons, les

apprentis, le suivirent en cortège. En entrant, il s'arrêta comme pétrifié.

Dans les décombres de la maison incendiée, on avait retrouvé la hache du pauvre Jean, reconnaissable à des marques certaines, et dont le manche était à moitié brûlé. Ses camarades l'avaient suspendue au mur, en face de la porte ; à l'entour ils avaient peint avec un art assez grossier une guirlande de roses et de cyprès. Au dessous de la guirlande était marqué le nom de leur cher camarade, ainsi que l'année de sa naissance, et la date de la malheureuse nuit où il avait péri.

— Pauvre Jean ! s'écria maître Wacht, en voyant ce monument, et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux ; pauvre Jean, c'est pour le bien de tes semblables que tu levas cet instrument pour la dernière fois : maintenant tu reposes dans la tombe, et tu

ne travailleras plus à mes côtés, et tu ne m'aideras plus dans mes fatigues.

Ensuite maître Wacht fit le tour des ouvriers, serrant avec cordialité la main de chaque compagnon, de chaque apprenti et dit : — Pensez à lui ! Alors tous retournèrent à leur besogne, excepté Engelbrecht que Wacht pria de rester avec lui.

— Vois, mon vieux camarade, lui dit Wacht, quelle voie miraculeuse la puissance éternelle a choisie pour me faire surmonter ma grande affliction. Dans le jour où le chagrin d'avoir perdu ma femme et mon fils d'une manière si cruelle faillit m'accabler, Dieu m'inspira l'idée d'une machine de la construction la plus ingénieuse et la plus artistement combinée, qui depuis long-temps était l'objet de mes réflexions, sans que j'eusse pu la trouver jusque là. Regarde !

Et maître Wacht déroula le dessin auquel il avait travaillé pendant ses derniers jours de douleur. Engelbrecht ne fut pas moins frappé de la hardiesse et de l'originalité de l'invention, que de l'extrême netteté de l'exécution. Le mécanisme était si ingénieux, si compliqué qu'Engelbrecht, malgré sa grande expérience, ne put d'abord le comprendre ; sa joie et son étonnement éclatèrent avec d'autant plus de vivacité, lorsque Wacht, lui ayant expliqué jusqu'aux moindres détails, il fut convaincu que l'exécution ne pourrait manquer de réussir.

CHAPITRE IV.

La famille de Wacht n'était plus composée que de deux filles, mais elle devait bientôt être augmentée.

Quelque laborieux, quelque habile

que fût Engelbrecht, il n'avait pu réussir à s'élever à cette aisance qui dès long-temps avait couronné les entreprises de Wacht. Le plus funeste ennemi de la vie, contre lequel toutes les forces humaines sont impuissantes, s'était déchaîné contre lui pour le perdre, et le perdit en effet : c'était l'infirmité du corps. Il mourut, et laissa sa femme et deux enfans dans un état voisin de la misère. La femme retourna dans son pays, et maître Wacht eût volontiers pris les deux fils, mais cela ne pouvait se faire ainsi que pour l'aîné, Sébastien. C'était un garçon vigoureux et intelligent, plein de goût pour le métier de son père, et qui promettait de devenir un fort bon charpentier. Wacht espérait que la raideur intraitable de son caractère qui paraissait quelquefois dégénérer en méchanceté, ainsi que son humeur un

peu rude, qui devenait souvent de la violence, céderaient à une éducation conduite avec prudence. Le frère cadet, Jonathan, était en tout contraire à l'aîné : c'était un joli petit enfant d'une complexion faible ; la douceur et la bonté se peignaient dans ses yeux bleus, et comme il montrait un esprit éminent et un goût décidé pour les sciences, le sensible docteur en droit, Théophile Eichheimer, le premier et le plus ancien avocat de la ville, l'avait pris dans sa maison, du vivant de son père, pour l'initier à la science du droit.

C'est ici que se manifesta un de ces invincibles préjugés de Wac ht dont il a déja été question plus haut. Wacht portait en lui l'entière conviction que tout ce que l'on entendait par jurisprudence n'était qu'une doctrine artificieuse, d'invention humaine,

qui ne servait qu'à embrouiller les vrais principes du droit qui sont gravés dans le cœur de tout homme vertueux. S'il ne pouvait condamner intérieurement l'institution des tribunaux, il avait rejeté toute sa haine sur les avocats qu'il regardait tous, sinon comme de misérables trompeurs, du moins comme des hommes méprisables, qui faisaient un honteux trafic de ce qu'il y a de plus saint et de plus vénérable au monde. On verra que Wacht, d'ailleurs fort sensé, et qui avait des vues si justes sur toute chose, ressemblait en ce point à la plus grossière populace. Si, d'un autre côté, il n'accordait aucune pitié, aucune vertu aux partisans de l'église catholique, s'il se méfiait de tout catholique, on pouvait le lui pardonner plus facilement, vu qu'il s'était nourri à Augsbourg des principes d'un protestan-

tisme fanatique. On conçoit combien son cœur dut être navré lorsqu'il vit le fils de son plus fidèle ami entrer dans une carrière qu'il détestait si profondément.

Toutefois la volonté du défunt lui était sacrée, d'ailleurs Jonathan était trop faible pour qu'on pût l'élever pour un métier qui eût exigé les moindres forces corporelles; et lorsque le vieux Théophile Eichheimer, dans ses entretiens avec le maître, faisait l'éloge de la piété et de l'intelligence du petit Jonathan, maître Wacht oubliait pour un moment l'avocat, la jurisprudence et ses préjugés. Il avait fondé tout son espoir sur ce que Jonathan, qui portait dans son cœur toutes les vertus du père, quitterait une telle profession dès qu'il serait parvenu à l'âge de maturité, et en état de sentir tout ce qu'elle a d'infâme.

Si Jonathan était un jeune homme paisible, studieux, livré à l'étude, Sébastien se laissait aller sans contrainte à la fougueuse pétulance de son naturel. Mais comme il montrait dans le métier toute l'habileté de son père, et qu'on n'avait jamais eu à le reprendre ni sur son application, ni sur la netteté de son travail, Wacht attribuait ses espiégleries, par fois un peu trop fortes, à l'emportement d'une jeunesse bouillante et impétueuse, et il les lui pardonnait, espérant, comme il le disait, que, dans ses voyages, Sébastien userait ses cornes.

Sébastien commença de bonne heure à voyager, et maître Wacht n'en reçut plus de nouvelles jusqu'au moment où, devenu majeur, il lui réclama de Vienne son petit héritage paternel. Maître Wacht le lui fit remettre jusqu'au dernier denier, et il en reçut un acquit

qui lui fut expédié par les tribunaux autrichiens.

La même différence de caractère, qui distinguait les frères Engelbrecht, se manifestait chez les deux filles de Wacht, dont l'aînée se nommait Rettel et la cadette Nanni.

Il est à propos de remarquer que, selon l'opinion généralement répandue à Bamberg, le prénom de Nanni est le plus beau et le plus gracieux qu'une jeune fille puisse porter. Si donc, cher lecteur, vous demandez à une jolie enfant, à Bamberg : — Comment vous appelez-vous, mon ange? La belle baissera les yeux toute confuse, tirera légèrement avec sa main son tablier de soie noire, et rougissant un peu, vous répondra à voix basse avec une grâce charmante : — Eh mais, Nanni, monsieur!

Rettel, la fille aînée de Wacht, était

petite, rondelette, haute en couleurs, avec de petits yeux noirs toujours rians. Quant à son instruction et à toute sa manière d'être, elle ne s'était pas élevée au-dessus de sa condition. Elle jasait avec les commères, aimait beaucoup la toilette, s'habillait avec plus de recherche et de luxe que de goût, mais son véritable élément, l'objet de toutes ses pensées et de toute son activité, c'était la cuisine. Aucune cuisinière, pas même la plus expérimentée, ne savait donner un goût aussi exquis au civet de lièvre, aux abattis d'oie. Elle exerçait un empire illimité sur les gelées; sa main habile accommodait en perfection les légumes, tels que les choux de Savoie, les choux verts, un tact délicat et infaillible ne la laissant pas un moment indécise sur le plus ou le moins de graisse; et ses gaufres défiaient les

productions les plus parfaites des plus luxurieuses hermès.

Le père Wacht était fort satisfait du talent culinaire de sa fille, et alla jusqu'à dire un jour, qu'il était impossible que le prince-évêque eût sur sa table des macaronis au jambon plus succulens. La bonne Rettel en éprouva une joie si vive au fond du cœur, qu'elle fut sur le point d'envoyer au prince-évêque un énorme plat de ces macaronis, et cela un jour maigre. Heureusement maître Wacht éventa la mine à temps, et empêcha, en riant de bon cœur, l'exécution d'un si hardi projet.

La grosse petite Rettel était, non-seulement une fort bonne ménagère, une cuisinière accomplie, mais en même temps la bonté, la fidélité et la piété filiale même. Wacht la chérissait tendrement.

Toutefois des esprits tels que Wacht

ont, malgré leur gravité, une certaine malice ironique, qui s'exerce en maintes circonstances.

Il était impossible que Rettel n'excitât pas, par sa manière d'être, la causticité de son père, de sorte que ses rapports avec sa fille prenaient souvent une couleur assez bizarre. Je n'en citerai qu'un seul exemple. Dans la maison de maître Wacht se présenta un jeune homme d'humeur fort paisible, joli garçon, qui avait un emploi dans la chambre des finances du prince-évêque, et qui vivait fort à son aise. Selon la loyale coutume allemande, il s'adressa au père pour lui demander la main de sa fille aînée, et maître Wacht ne put faire autrement que de lui accorder l'entrée de sa maison, afin qu'il lui fût loisible de gagner l'affection de sa fille. Celle-ci, instruite des vues de ce jeune homme, le regarda avec les

yeux les plus rians du monde, dans lesquels on lisait distinctement:—Cher époux, que ne puis-je déjà cuire nos gâteaux de noce !

Maître Wacht n'éprouvait pas la même inclination pour l'employé de l'évêque.

Dabord, et cela s'entend, il était catholique; puis, quand Wacht le connut mieux, il crut remarquer en lui quelque chose de réservé, de cauteleux, qui annonçait un esprit préoccupé, et il eût volontiers éloigné de sa maison un amant si peu de son goût. Maître Wacht observait avec beaucoup de sagacité, et savait tirer parti de ses observations avec adresse et intelligence. C'est ainsi qu'il avait remarqué que M. Kastner faisait peu de cas des mets bien assaisonnés, mais qu'il faisait honneur à tous les plats sans montrer le moindre goût. Un di-

manche, M. Kastner dînait comme à l'ordinaire chez maître Wacht; celui-ci se mit à vanter et à priser avec affectation chaque mets que l'active Rettel faisait servir, et engagea non-seulement Kastner à faire chorus avec lui, mais lui demanda son avis sur tel ou tel plat en particulier. Kastner assura sèchement qu'il était un homme fort sobre et fort modéré, accoutumé dès son enfance à une extrême frugalité; qu'à dîner, une cuillerée de soupe lui suffisait avec une tranche de bœuf; qu'à son soupé, il se contentait d'une petite portion d'œufs brouillés et d'une goutte d'eau-de-vie; qu'au reste, à six heures du soir, un verre de bière, qu'il prenait autant que possible en plein air, au sein de la belle nature, était tout son régal. On peut se figurer quels regards la petite Rettel lança au malheureux Kastner, mais ce ne

fut pas tout. On servit des *dampf-noudle* à la bavaroise, qui avaient parfaitement levé, et qui faisaient l'ornement de la table, le frugal Kastner prit son couteau et coupa la *dampf-noudle* qu'il avait eu pour sa part, en plusieurs morceaux avec la plus froide indifférence. A cette vue, Rettel sortit précipitamment en jetant des cris lamentables.

Le lecteur qui ne connaît pas la manière dont il faut manger cette espèce de pâtisserie, saura qu'on doit la rompre avec la main, parce que si on la coupe, elle perd tout son goût et compromet l'honneur de la cuisinière.

Depuis ce moment Rettel regarda le frugal Kastner comme un homme affreux. Maître Wacht se garda bien de la contredire, et le terrible iconoclaste culinaire perdit pour jamais sa fiancée.

Si les diverses nuances du portrait de la petite Rettel ont presque coûté trop de paroles, quelques traits suffiront au bienveillant lecteur pour se représenter le visage, la figure, le maintien, enfin l'image complète de la gracieuse Nanni.

Dans l'Allemagne méridionale, surtout en Franconie, et presqu'exclusivement dans la classe bourgeoise, on trouve des tailles si élégantes, si sveltes, des figures d'ange, si pieuses et si ravissantes, avec une expression de si douce langueur, des yeux si bleus, un sourire si céleste sur des lèvres de rose, que l'on s'aperçoit fafacilement, que les anciens peintres n'avaient pas besoin de chercher bien loin les originaux de leurs madones. Tels étaient les traits, la taille de la vierge d'Erlangen, lorsque maître Wacht l'épousa; et Nanni était son portrait fidèle.

Une modestie pudique, une douceur exquise, un tact sûr et fin, avaient été l'apanage de sa mère. Nanni moins grave et moins réservée, était en revanche la grâce même; et le seul reproche qu'on pouvait lui faire, c'était une sensibilité, qui dégénérait facilement en une sensiblerie larmoyante, et qui la rendait trop impressionnable.

Maître Wacht ne pouvait regarder la chère enfant sans émotion, et l'aimait d'une manière d'ordinaire peu commune aux âmes fortes.

Il se peut qu'il eût gâté, des les premières années, ce cœur trop sensible, et qu'il eût ainsi puissamment contribué à éveiller et à nourrir cette facilité à s'émouvoir qui lui était propre.

Nanni aimait à se mettre simplement, mais elle s'habillait d'étoffes très-fines, et suivait des modes qui dépas-

saient de beaucoup la sphère de sa condition. Wacht la laissait faire, parce que, ainsi vêtue, l'aimable enfant était ravissante de grâce et de beauté.

Ici je dois me hâter d'effacer une image, qui pourrait se présenter au lecteur qui s'est trouvé à Bamberg il y a longues années, et qui se rappelle la coiffure affreuse et sans goût, qui défigurait alors les plus jolis visages. Elle consistait en un bonnet uni, adhérent à la tête, qui ne laissait pas paraître la moindre petite boucle, et un ruban noir, pas trop large, qui collait exactement au front, et qui allait se joindre par derrière au bas de la nuque, en un nœud fort grossier. Par la suite, le ruban devint plus large, au point d'atteindre à la largeur démesurée de près d'une aune et demie, de sorte qu'il fallait le commander exprès dans les fabriques et qu'avec la

doublure de carton il s'élevait dans les airs comme la pomme d'un clocher. Le nœud, qui par sa largeur, dépassant de beaucoup les épaules, ressemblait aux ailes déployées d'un aigle, était attaché précisément au-dessus de la fossette de la nuque. Sur les tempes et près des oreilles serpentaient de petites boucles, et cependant parmi les Bambergeoises il y avait plus d'une belle à qui ce costume bizarre allait assez bien.

C'était un aspect des plus pittoresques que de voir passer un convoi funèbre, au moment où il se mettait en marche. C'est l'usage à Bamberg de faire inviter les bourgeois au convoi d'un défunt, par la femme des morts, comme on la nomme, qui, d'une voix glapissante crie cette invitation dans la rue devant la maison de chacun : — monsieur ou madame N., vous prie de

lui rendre les derniers honneurs; les commères et les jeunes filles, qui ont assez rarement occasion de prendre l'air, ne manquent pas d'accourir en foule, et de former un cortège qui ressemble à une armée entière de noirs corbeaux et d'aigles prêts à prendre la bruyante volée.

Maître Wacht, quelque contrarié qu'il fût de ce que Jonathan devait appartenir à un état qui lui était odieux, ne le lui fit point sentir, ni dans son enfance, ni plus tard dans sa jeunesse. Au contraire, il voyait avec plaisir que le pieux et paisible Jonathan vînt tous les soirs chez lui, après avoir terminé le travail de la journée, pour passer la veillée avec ses deux filles et la vieille Barbara. D'ailleurs Jonathan avait la plus belle écriture du monde, et maître Wacht qui aimait beaucoup

une belle main, éprouva une vive satisfaction, lorsque sa Nanni, dont Jonathan s'était établi de son plein gré le professeur d'écriture, commença peu à peu à tracer les caractères avec la même élégance que son maître.

Le soir, maître Wacht était occupé dans son cabinet; quelquefois il allait à la brasserie, où il trouvait ses collègues, ainsi que les membres du conseil, et où il égayait à sa manière la société par ses saillies spirituelles. Pendant ce temps la vieille Barbara faisait bourdonner son rouet, Rettel achevait les comptes du ménage, ou réfléchissait sur l'assaisonnement de mets nouveaux, ou bien racontait avec de grands éclats de rire, à la vieille Barbara, ce que les commères lui avaient confié pendant la journée. Et notre jeune homme?

— Il était assis à une table près de

Nanni, qui écrivait ou dessinait sous sa direction. Mais écrire ou dessiner pendant toute une soirée est une chose fort ennuyeuse: il arrivait donc souvent que Jonathan tirât de sa poche un livre fort proprement relié, et d'une voix douce et mélodieuse, il faisait une lecture à la sentimentale Nanni.

Par le moyen du vieux Eicheimer, Jonathan avait obtenu les bonnes grâces du jeune docteur, qui nommait Wacht son vrai Verrina. Le comte de Koesel était un bel esprit, qui dévorait nuit et jour les ouvrages de Goëthe et de Schiller qui commençaient à s'élever à l'horizon littéraire, comme des météores lumineux dont l'éclat effaçait tout. Il croyait avec raison découvrir une tendance pareille dans le jeune clerc de son avocat, et trouvait un plaisir particulier non-seulement

à lui prêter ces ouvrages, mais aussi à les lire en commun avec lui.

Mais ce qui acheva de concilier à Jonathan l'affection du comte, c'est qu'il trouvait excellens les vers que le comte fabriquait à la sueur de son front. Au reste, la culture de Jonathan gagna réellement par sa liaison avec le comte un peu trop exalté sans doute, mais qui ne manquait pas d'esprit.

Le lecteur sait maintenant quels étaient les livres que Jonathan tirait de sa poche, et lisait avec la belle Nanni; et il peut juger par lui-même quelle vive impression cette espèce d'ouvrage devait faire sur une jeune fille organisée comme Nanni.

Comme les larmes de Nanni coulaient, lorsque l'aimable clerc commençait d'une voix triste et solennelle: — Étoile de la nuit, etc.

L'expérience a prouvé souvent que

des jeunes gens, qui chantent ensemble de tendres duos, se mettent facilement à la place des personnages, et qu'ils regardent ces duos comme le texte et la mélodie de la vie: de même que le jeune homme qui lit un roman passionné à une jeune fille, devient aisément le héros du poème, tandis que la jeune fille prend peu à peu dans ses rêveries le rôle de son amante.

Chez des cœurs qui sympathisaient aussi vivement ensemble que Jonathan et Nanni, il n'eût pas même été besoin de pareilles émotions, pour en venir à s'aimer.

Ces deux enfans étaient un seul cœur et une seule âme. Le jeune homme et la jeune vierge étaient déjà unis par l'amour le plus pur, et Wacht ne se doutait nullement de cette liaison de sa fille : mais il devait bientôt en être instruit.

CHAPITRE V.

Par une application infatigable, et par un vrai talent, Jonathan avait fait en peu de temps de si rapides progrès, qu'on pouvait regarder ses études en droit comme achevées, et qu'on le

jugea suffisamment instruit pour le faire passer avocat.

Un dimanche il voulut surprendre maître Wacht par la nouvelle de cet avancement, qui lui assurait une position dans le monde. Mais quel fut son effroi lorsque Wacht lui lança un regard irrité, tel qu'il n'en avait jamais vu jaillir de ses yeux.

— Quoi! s'écria Wacht, d'une voix qui fit retentir l'appartement, misérable vaurien, la nature t'a refusé les forces du corps, mais elle t'a richement orné des dons les plus précieux de l'esprit, et tu veux en abuser comme un traître et un méchant, d'une manière infâme, et tourner ainsi le couteau contre ta propre mère? Tu veux trafiquer du droit comme d'une vile marchandise, sur la place publique, et le peser à faux poids au pauvre paysan, au citoyen opprimé, qui s'est en vain

lamenté devant le fauteuil d'un juge impassible, et prendre pour salaire le denier ensanglanté que le pauvre te présentera baigné de ses larmes?

Tu veux remplir ton cerveau de fausses doctrines, œuvres mensongères des hommes, faire de la ruse un métier, et t'engraisser par la fraude? Toute vertu a-t-elle donc abandonné ton cœur?

Ton père—tu t'appelles Engelbrecht. Non, quand je t'entends nommer ainsi, je ne veux pas croire que c'est le nom de mon camarade Engelbrecht, qui était la vertu et la droiture même; je veux me figurer que c'est satan, qui par un prestige infernal prononce ton nom de dessus son tombeau, et fascine les hommes au point de faire passer un vil apprenti de la chicane pour le fils du brave charpentier Godfréed Engelbrecht.—Sors d'ici! — tu n'es plus

mon fils adoptif! — tu es un serpent que j'arrache de mon sein. — Je te chasse!

Nanni se jeta aux genoux de maître Wacht, en poussant des cris douloureux et déchirans.

— Mon père, s'écria-t-elle en proie au plus affreux désespoir, mon père, si vous le chassez vous me chasserez aussi, moi votre fille chérie; il est à moi, c'est mon Jonathan, je ne puis vivre sans lui dans le monde!

La pauvre fille tomba évanouie, et sa tête frappa la muraille; des gouttes de sang rougirent son front pur et blanc. Barbara et Rettel accoururent et la portèrent sur un sopha. Jonathan était resté stupéfait, comme frappé par la foudre, et incapable du plus léger mouvement.

Il serait difficile de décrire l'émotion qui se révélait sur la figure de Wacht.

Au lieu d'un rouge enflammé, une pâleur mortelle couvrait ses traits : seulement dans ses yeux hagards luisait encore un feu sombre, la sueur froide de la mort paraissait inonder son front. Pendant quelque temps il regarda fixement et en silence devant lui; enfin sa poitrine oppressée se soulagea, et il dit d'un ton de voix singulier : — C'était donc cela! Puis il marcha à pas lents vers la porte, où il s'arrêta, et se retournant à moitié, il cria aux femmes : — N'épargnez point l'eau de Cologne, et toutes ces simagrées auront bientôt cessé.

Peu de temps après, on vit le maître sortir précipitamment de la maison et s'acheminer vers les montagnes.

On peut se figurer dans quelle profonde affliction la famille fut plongée. Rettel et Barbara ne pouvaient concevoir ce qui s'était passé de si épouvan-

table, et leur inquiétude et leur effroi furent au comble lorsque le maître ne rentra pas pour le souper, ce qu'il n'avait encore jamais fait, et qu'il resta dehors jusque fort avant dans la nuit.

Alors on l'entendit venir, ouvrir la porte de la maison, la fermer avec bruit, monter à grands pas l'escalier, et s'enfermer dans sa chambre.

CHAPITRE VI.

La pauvre Nanni reprit bientôt l'usage de ses sens, et laissa couler ses larmes en silence, mais Jonathan fit éclater son désespoir en violentes explosions, et parla plusieurs fois de se

brûler la cervelle. Fort heureusement les pistolets ne sont point une partie indispensable du mobilier d'un jeune avocat sentimental, ou, s'ils s'y trouvent, il y manque ordinairement la platine ou toute autre pièce.

Après que Jonathan eut couru au hasard dans quelques rues, comme un homme éperdu, ses pas le conduisirent comme par instinct vers son noble patron, auquel il peignit sa peine inouïe au milieu des éclats de la plus farouche douleur. Il n'est pas besoin d'ajouter que le jeune avocat amoureux était, à en croire son désespoir, le premier et le seul homme sur la terre à qui chose si monstrueuse fût arrivée; aussi accusait-il le destin et toutes les puissances ennemies de ne s'être conjurés que contre lui.

Le juge l'écouta tranquillement, et avec un certain intérêt.

— Mon cher et jeune ami, lui dit-il en prenant l'avocat avec amitié par la main, et le conduisant vers un fauteuil; mon cher et jeune ami, jusqu'à présent j'ai toujours regardé le maître charpentier Wacht comme un grand homme dans son genre, mais je vois aujourd'hui que c'est en même temps un grand fou. Les fous font comme les chevaux rétifs, on a de la peine à les faire tourner; mais une fois qu'on y est parvenu, ils trottent gaîment dans le chemin battu. La scène fâcheuse d'aujourd'hui, malgré la colère insensée du vieillard, ne doit point vous faire renoncer à la main de Nanni.

Mais avant de nous entretenir plus au long de votre délicieuse et romanesque intrigue, prenons ici un petit déjeuner. Vous en avez été pour votre dîner chez le vieux Wacht, et moi, je ne dîne qu'à quatre heures au séehof*.

* Château de plaisance aux environs de Bamberg Tr.

Sur la petite table où le juge et l'avocat étaient assis, on servit un déjeuner fort appétissant. Du jambon de Baïonne, garni d'oignons du Portugal, une perdrix rouge, des truffes au vin rouge, un pâté de foie d'oies de Strasbourg, et du beurre aussi jaune et aussi luisant que le muguet. Avec cela perlait, dans une belle carafe de cristal, un généreux vin de Champagne de l'espèce non mousseuse. Le juge, qui n'avait point quitté sa serviette au moment où il reçut le jeune avocat, servit, après que le valet de chambre eut promptement apporté un deuxième couvert, les plus beaux morceaux à l'amant désespéré, et celui-ci ne se laissa pas faire faute. Quelqu'un a eu l'insolence de prétendre que l'estomac était au pair avec tout le reste de l'organisation physique et psychique de l'homme. C'est une assertion impie, abominable; mais

ce qu'il y a de certain, c'est que l'estomac, en tyran despotique ou en mystificateur ironique, sait souvent faire triompher sa volonté.

C'est ce qui arriva dans cette occasion.

Car, machinalement et sans y penser, l'avocat eut avalé en quelques minutes une tranche énorme de jambon, exercé de terribles ravages dans la garniture portugaise, fait main-basse sur une perdrix, et dévoré plus de truffes et plus de pâté de foie d'oies qu'il ne sied à un avocat rempli de douleur. De plus, le juge et l'avocat trouvèrent le Champagne tellement à leur goût, que le valet de chambre fut obligé de remplir une seconde fois la carafe de cristal.

L'avocat sentit une chaleur bienfaisante pénétrer dans tout son intérieur, et son désespoir ne le saisissait plus qu'avec des élancemens extraordinai-

res, assez semblables aux secousses électriques, douloureuses et agréables en même temps. Il fut accessible aux consolations de son patron, qui, après avoir savouré lentement la dernière goutte de son vin, se crut en position de le faire, et commença ainsi :

— D'abord, mon cher et bon ami, vous ne devez pas être assez sot pour croire que vous êtes le seul homme sur la terre à qui un père refuse la main de sa belle. Au reste, ceci ne fait rien du tout à l'affaire, comme je vous l'ai déjà dit. La raison pour laquelle le vieux fou vous hait est si insensée qu'elle ne saurait durer, et que cela vous paraisse absurde ou non, je puis à peine supporter l'idée que tout cela finira tout prosaïquement, et que l'on ne dira autre chose de toute cette aventure, sinon que Pierre a demandé la main de

Marguerite, et que Pierre et Marguerite sont devenus mari et femme.

La situation est d'ailleurs neuve et superbe, puisque la haine contre l'état que le cher fils adoptif a embrassé est l'unique levier que puisse mettre en mouvement l'élément tragique et choisi de l'action; mais venons à l'essentiel. Vous êtes poète, mon ami, et ceci change tout; votre amour, vos souffrances doivent vous apparaître comme un morceau poétique dans tout l'état de la sainte poésie. Vous entendez les accords que la muse descendue vers vous, fait jaillir de sa lyre, et dans un divin enthousiasme vous recueillerez ses paroles ailées qui peignent votre amour et vos souffrances. Comme poète vous êtes dans ce moment l'homme le plus heureux de la terre, puisque vous êtes blessé réellement dans le plus intime de votre

être, et que le sang de votre cœur coule à flots; vous n'avez donc pas besoin d'excitans artificiels pour vous mettre en verve, et faites-y bien attention, ces temps d'affliction vous feront produire de grandes et de magnifiques choses.

Je dois vous faire remarquer que dans ces premiers momens un sentiment singulier et très-désagréable se mêlera aux douleurs de votre amour, sentiment qui ne se laisse point encadrer dans la poésie, mais qui s'évanouira bientôt; et afin que vous me compreniez, je vous donnerai un exemple. Un malheureux amant a été roué de coups par un père courroucé, et mis à la porte. Si la maman offensée enferme la fillette dans sa chambre et met la maison sous les armes pour repousser l'assaut de l'amant désespéré, si même les poings les plus plébéiens

ne respectent point le drap le plus fin (ici le juge se mit à soupirer légèrement), il faut que cette prose fermentée d'une misérable trivialité se soit d'abord évaporée, pour que la douleur poétique se dépose librement dans toute sa pureté. On vous a vertement tancé, mon cher et jeune ami, c'était la prose amère qu'il fallait vaincre; vous l'avez vaincue, livrez-vous maintenant tout entier à la poésie.

Voici les sonnets de Pétrarque, les élégies d'Ovide, prenez, lisez, faites des vers, récitez-moi ceux que vous aurez faits; et en attendant, ajouta-t-il en le poussant par les épaules, courez à la forêt, comme il convient à un amant.

CHAPITRE VII.

Il serait fort ennuyeux de peindre tout au long, ce que firent Nanni et Jonathan dans leur affliction; cela se trouve dans tout mauvais roman, et il est parfois très-plaisant de voir les gri-

maces que fait un malheureux auteur pour paraître neuf.

Mais ce qui me paraît fort important c'est de suivre Wacht dans la marche de ses idées.

Il doit paraître très-digne de remarque qu'un homme d'une âme forte et puissante telle que celle de maître Wacht qui supportait avec un courage inébranlable et une inflexible fermeté ce qui lui arrivait de plus affreux, et ce qui eût anéanti des cœurs moins fermes, se trouvât entièrement hors de lui par un accident que tout autre père de famille eût regardé comme un évènement ordinaire et facile à surmonter.

Wacht avait appris à connaître le cœur féminin d'un côté simple mais sublime; sa propre femme l'avait mis à même de jeter un regard sur la nature véritable de son sexe, comme dans un lac aussi clair qu'une glace. Il connais-

sait le courage héroïque de la femme. La sienne, orpheline, avait perdu la succession d'une tante immensément riche, l'amour de tous ses parens; elle avait résisté avec un courage inébranlable aux cruelles tentatives des prêtres, qui remplirent sa vie de tourmens et d'amertumes, lorsque après avoir été élevée dans la religion catholique, elle épousa Wacht qui était protestant, et que, par suite d'une ardente conviction, elle eut peu de temps après adopté elle-même cette croyance. Toutes ces pensées se présentaient à l'esprit de Wacht, et il versa des larmes brûlantes lorsqu'il se rappela avec quelle émotion il avait conduit la vierge à l'autel. Nanni était en tout sa mère; Wacht aimait cette enfant avec une ardeur à laquelle rien ne pouvait être comparé, et cela était plus que suffisant pour lui faire rejeter comme abominable toute

mesure qui eût la moindre apparence de la violence. Si d'un autre côté il repassait toute la vie de Jonathan, il était forcé de s'avouer que toutes les vertus d'un jeune homme pieux, appliqué, modeste, ne pouvaient pas aisément se trouver réunies avec autant de bonheur qu'en celui-ci, dont la figure belle et expressive, avec des traits peut-être un peu trop délicats, presque féminins, dont le corps petit e faible, mais bien pris, annonçaient une âme tendre et spirituelle; si de plus il songeait que les deux enfans avaient toujours été ensemble, qu'il existat une sympathie manifeste entre leurs caractères, il ne pouvait concevoir, comment il n'avait pas pu prévoir ce qui était arrivé, pour prendre à temps les mesures nécessaires;—mais il était trop tard.

Il marchait au milieu des mon-

tagnes poussé par une agitation violente, et telle qu'il n'en avait jamais éprouvée; il ne pouvait parvenir à maîtriser son trouble et encore moins à prendre une résolution. Déjà le soleil commençait à baisser, lorsqu'il arriva au village de Buch : il entra à l'hôtellerie, et se fit servir quelques mets avec une bouteille d'excellente bière de roche.

— Eh, bon soir! Quelle singulière apparition, maître Wacht au joli village de Buch, par une si belle soirée de dimanche? En vérité, j'en croyais à peine mes yeux. Probablement la chère famille est à la campagne?

C'est ainsi que maître Wacht fut apostrophé par une voix glapissante et piaillarde. Ce n'était nul autre que M. Picard Leberfinck, vernisseur et doreur de sa profession, qui interrom-

pait ainsi maître Wacht dans ses méditations.

L'extérieur bizarre de Leberfinck frappait au premier aspect; il était petit, trapu, son corps était un peu trop long, et ses petites jambes arquées; une assez jolie figure, bonne et ronde, avec de petites joues vermeilles, et des yeux gris, mais assez vifs et pétillans. Les jours ordinaires, il était, selon l'ancienne mode française, frisé et poudré; mais le dimanche, son accoutrement était remarquable sous tous les rapports. Il portait un habit de soie rayé de lilas et de jaune, avec d'énormes boutons en filigranes d'argent, une veste brodée en diverses couleurs, des culottes de satin vert cerise, des bas de soie à raies blanches et bleues très-minces, des souliers noirs vernissés et luisans, sur lesquels brillaient de grandes boucles de stras.

Si l'on joint à cet extérieur la démarche élégante d'un maître à danser, la souplesse du chat, une merveilleuse prestesse de jambes qui le faisait sauter par-dessus un ruisseau, en battant un entrechat, on conviendra que le petit vernisseur était une créature à part. Le lecteur le connaîtra bientôt mieux.

Maître Wacht ne fut pas absolument fâché d'être interrompu dans ses douloureuses réflexions.

Le vernisseur et doreur, Picard Leberfinck, était un grand fat, mais en même temps l'ami le plus fidèle et le plus probe du monde, ayant les sentimens les plus généreux, libéral envers les pauvres, et officieux envers ses amis; il ne faisait son métier qu'en amateur, car il avait de l'aisance.

Il était riche même, son père lui avait laissé une belle terre avec une superbe cave dans les rochers, qui n'était séparée

des possessions de Wacht que par un grand jardin.

Maître Wacht aimait assez cet original, à cause de sa probité, et parce qu'il était membre de la petite communauté protestante à laquelle on permettait l'exercice de son culte. Leberfinck accepta avec un empressement remarquable la proposition de Wacht, de s'asseoir à côté de lui, et de boire une autre bouteille de bière. Leberfinck lui dit que, depuis long-temps, il avait voulu aller voir maître Wacht dans sa maison, qu'il avait à lui parler de deux choses, dont l'une lui pesait fortement sur le cœur. Wacht lui répliqua que Leberfinck le connaissait suffisamment pour savoir qu'on pourrait lui parler franchement de quoi que ce fût. Leberfinck confia donc à maître Wacht que le négociant en vins avait offert de lui vendre son beau jardin

avec le pavillon qui séparait les possessions de Wacht et de Leberfinck; qu'il croyait se rappeler que Wacht avait manifesté un jour combien la possession du jardin lui serait agréable; que s'il se présentait dans ce moment l'occasion de satisfaire ce désir, lui, Leberfinck, s'offrait à terminer l'affaire.

En effet, depuis long-temps Wacht avait souhaité d'étendre ses domaines en y joignant un beau jardin, surtout parce que les beaux bosquets et les arbres odorans qui s'élevaient dans ce jardin avec tout l'éclat d'une végétation vigoureuse, avaient constamment été admiré par Nanni. Dans ce moment il lui sembla de plus que c'était par une faveur spéciale du sort, que précisément dans un temps où Nanni était si profondément affligée, il s'offrait une occasion de la surprendre agréablement.

Le maître régla sur-le-champ les points les plus essentiels avec l'officieux vernisseur, qui lui promit que dès le dimanche suivant il pourrait se promener dans le jardin comme dans sa propriété.

— Maintenant, s'écria maître Wacht, maintenant, ami Leberfinck, déchargez votre cœur du poids qui l'oppresse.

Leberfinck se prit à soupirer de la manière la plus lamentable, à faire les grimaces les plus singulières, à baragouiner des phrases incohérentes et dont il était assez malaisé de deviner le sens; toutefois maître Wacht comprit sa pensée, et lui secoua la main en disant: — Cela pourra se faire!

Tout cet épisode avec Leberfinck avait fait du bien à maître Wacht. Il crut même être parvenu à prendre une résolution par laquelle il voulait combattre et même vaincre le plus grand,

le plus terrible malheur, qui l'eût encore frappé; ce qu'il fit peut seul nous apprendre l'arrêt qu'il porta. Qu'il me soit permis de faire ici une courte remarque, qui ne pourrait peut-être pas trouver sa place plus tard.

La vieille Barbara s'était glissée auprès de maître Wacht, et avait accusé le couple amoureux de lire ensemble des livres mondains. Le maître se fit remettre quelques-uns des livres de Nanni, c'était un ouvrage de Goëthe: malheureusement, on ignore lequel. Après l'avoir feuilleté, il le remit à la vieille, pour le replacer à l'endroit où elle l'avait pris furtivement. Jamais il ne lui échappa une seule parole au sujet des lectures de Nanni : une seule fois, l'occasion s'étant présentée, il dit à table: — Un esprit extraordinaire s'élève au milieu de nous autres Allemands; que Dieu le fasse prospérer! Mes années

sont passées, ce n'est plus de mon âge, ni de mon état; mais toi, Jonathan, je t'envie beaucoup de choses qu'apprécieront les temps futurs!

Jonathan comprit les paroles mystérieuses de Wacht d'autant plus clairement que, peu de jours auparavant, il avait découvert par hasard sur le burean de Wacht, *Goetz de Berlichingen* caché à moitié parmi différens papiers. La grande âme de Wacht avait reconnu toute l'étendue de ce génie extraordinaire.

Le jour suivant, la pauvre Nanni laissait tomber sa petite tête comme une colombe malade. — Qu'a ma chère enfant, dit maître Wacht de son ton affectueux, qui lui était propre, et par lequel il savait entraîner tous les cœurs. — Qu'a ma chère enfant, est-elle malade? Je ne veux pas le croire! Tu ne viens pas assez souvent au grand air;

depuis long-temps je désire que tu m'apportes mon goûter à l'atelier. Viens aujourd'hui : nous avons à espérer une belle soirée. N'est-ce pas, Nanni, ma chère, tu le feras. Tu m'apprêteras toi-même les tartines de beurre, je les trouverai meilleures. Puis maître Wacht prit sa chère enfant dans ses bras, écarta de la main les boucles brunes de son front, l'embrassa, la serra sur son cœur, la caressa, enfin il exerça tout le pouvoir des manières affectueuses qu'il avait à sa disposition, et dont il connaissait très-bien le charme irrésistible.

Un torrent de larmes s'échappa des yeux de Nanni, et ce ne fut qu'avec peine qu'elle balbutia ces paroles : — Mon père, mon père ! — Allons, allons, dit Wacht, (il était facile de remarquer quelque altération dans le ton de sa voix), tout peut encore s'arranger.

Huit jours s'étaient écoulés. On pense bien que pendant ce temps Jonathan ne s'était pas montré, et que le maître n'avait pas dit un mot sur son compte. Le dimanche, la soupe fumait déjà et toute la famille étant prête à se mettre à table, maître Wacht demanda d'un air serein — où reste donc notre Jonathan? Rettel dit tout bas pour ménager la pauvre Nanni. — Mon père, ne savez-vous donc pas ce qui est arrivé? Jonathan ne doit-il pas craindre de paraître à vos yeux?

— Voyez le sot, dit Wacht d'un ton rieur, que Christian coure tout de suite le chercher. On peut bien penser que le jeune avocat ne manqua pas de se présenter aussitôt, mais dans les premiers momens de son arrivée, un nuage orageux semblait planer sur tous; néanmoins les manières aisées, l'air content de Nanni, ainsi que l'origi-

nalité de Leberfinck parvinrent à ramener une certaine gaîté qui entretint la société en bonne humeur.

— Prenons un peu l'air, dit maître Wacht après le dîner, allons à mon atelier.

M. Picard Leberfinck s'attacha à dessein à la petite Rettel qui était de la meilleure humeur du monde ; le galant vernisseur s'épuisa en éloges, et avoua que de sa vie il n'avait fait une chère plus délicate, pas même chez messieurs les Bénédictins de Bauz. Maître Wacht, un gros paquet de clefs à la main, marchait en avant, et traversait à grands pas la cour de l'atelier. Le jeune avocat se trouva tout naturellement dans le voisinage de Nanni. Des soupirs furtifs, des plaintes d'amour exhalées à voix basse, ce fut tout ce que les amans osèrent.

Maître Wacht s'arrêta devant une

porte nouvellement construite, que l'on avait pratiquée dans le mur qui séparait l'atelier de Wacht du jardin du négociant.

Il ouvrit la porte et entra, en priant la famille de le suivre. Tous, excepté M. Picard Leberfinck qui ne cessait de ricaner, ne savaient trop que penser de cette invitation. Au milieu du jardin était un pavillon très-spacieux; maître Wacht l'ouvrit aussi, y entra, s'arrêta au milieu du salon d'où l'on découvrait de chaque fenêtre un autre site romantique.

— Je me trouve ici dans ma propriété, dit maître Wacht, d'un ton qui annonçait la joie dont son cœur était pénétré; ce beau jardin est à moi, j'ai voulu qu'il fût à moi, non pas pour accroître mon domaine, non pas pour augmenter la richesse de mes possessions, non; mais parce que je sais

qu'une certaine petite personne souhaitait ardemment ces arbres, ces bocages, ces parterres parfumés.

Nanni se jeta dans les bras du vieillard, en s'écriant : — O mon père, mon père, tu déchires mon cœur par ta douceur, par ta bonté, aie pitié de moi.

— Silence, silence, dit Wacht en interompant la malheureuse enfant, tout peut encore s'arranger d'une manière miraculeuse ; dans ce petit paradis on peut trouver beaucoup de consolation.

— Oh oui, oh oui, s'écria Nanni comme inspirée, ô vous, arbres, bocages, fleurs et vous montagnes lointaines, belles et fugitives nuées du soir, toute mon âme respire en vous; je me retrouve moi-même, lorsque votre aimable vue me console.

Nanni s'élança dans le jardin en bondissant comme une jeune biche, et le

jeune avocat, qu'aucune puissance humaine n'eût retenu en ce moment, la suivit en toute hâte. M. Picard Leberfinck demanda la permission de faire un tour dans la nouvelle propriété de Wacht avec la petite Rettel. Pendant ce temps, le maître fit apporter de la bière et du tabac de Hollande sous les arbres, près du penchant de la montagne, d'où ses regards plongeaient dans la vallée, et d'un air gai et satisfait, il soufflait dans les airs des bouffées de nuages bleuâtres. Le lecteur s'étonnera sans doute de la disposition d'âme où était maître Wacht, et il ne sait sans doute s'expliquer comment il n'était point parvenu à prendre une résolution; mais il avait acquis la conviction intime que la puissance éternelle ne pourrait jamais lui faire éprouver l'effroyable malheur de voir sa chère enfant unie à un avocat, espèce d'homme qui lui semblait tenir du diable.

— Il arrivera, se disait-il, il arrivera nécessairement quelque évènement qui rompra cette funeste liaison, ou qui arrachera Jonathan à l'enfer; et ce serait témérité, et une tentative criminelle et pernicieuse que d'essayer d'arrêter d'une main impuissante la roue du destin.

On aurait peine à croire quelles misérables, quelles sottes raisons l'homme se forge quelquefois pour se persuader qu'il est possible de détourner un malheur qui le menace. C'est ainsi qu'il y avait des momens où Wacht comptait que l'arrivée du brutal Sébastien, qu'il se figurait comme un jeune homme vigoureux, dans toute la fleur de la jeunesse, au moment d'atteindre à l'âge viril, produirait un changement dans l'état actuel des choses. Il lui vint à l'esprit une idée très-répandue, quoique souvent fausse, qu'une virilité for-

tement prononcée imposait trop à une femme pour ne point finir par la vaincre. Lorsque le soleil commença à baisser, M. Picard Leberfinck invita toute la famille à prendre une petite collation dans son jardin, qui était contigu à celui de Wacht.

Le jardin du noble vernisseur et doreur formait le plus étrange et le plus risible contraste avec la nouvelle propriété de Wacht. Il était si petit qu'on ne pouvait guère en priser que la hauteur; on l'avait aligné à la manière hollandaise, et les arbres et les haies étaient soigneusement tenues sous le joug pédantesque des ciseaux. Les troncs bleu de ciel, roses et jaunes des arbres fruitiers très-élancés qui se trouvaient au milieu des parterres, faisaient un merveilleux effet. Leberfinck les avait vernissés, et avait ainsi embelli la nature, mais il y eut encore bien d'autres sur-

prises. Leberfinck pria ces demoiselles de se composer un bouquet, mais à mesure qu'elles cueillaient les fleurs, elles remarquèrent, à leur grand étonnement, que les tiges et les feuilles étaient dorées. Ce qui était de plus très-remarquable, c'est que toutes les feuilles qui tombèrent entre les mains de Rettel avaient la forme d'un cœur.

La collation dont Leberfinck régala ses hôtes consistait en gâteaux exquis, en sucreries fines, avec du vieux vin du Rhin et du Muscat délicieux. Rettel était tout extasiée des pâtisseries, et prétendait qu'il était impossible que les sucreries, en partie magnifiquement dorées et argentées, eussent été fabriquées à Bamberg. M. Picard Leberfinck lui confia alors en souriant d'un air satisfait qu'il s'entendait lui-même un peu en pâtisserie et en confitures, et qu'il était l'heureux auteur de toutes

ces douceurs. Peu s'en fallut que Rettel, saisie d'étonnement et de respect, ne tombât à ses pieds; et cependant la plus grande surprise lui était encore réservée.

Dans l'obscurité du soir, M. Picard Leberfinck sut fort adroitement attirer Rettel au petit berceau. A peine fut-il seul avec elle, que, sans égard pour ses culottes de satin, qu'il avait mises ce jour-là, il tomba lourdement sur ses genoux au milieu de l'herbe humide, et avec de bizarres et inintelligibles lamentations, assez semblables aux élégies nocturnes du chat Hinz, il lui présenta un énorme bouquet, au milieu duquel éclatait tout épanouie la plus belle rose que l'on pût voir.

Rettel fit ce que chacun fait quand il reçoit un bouquet, elle le porta à son nez; mais dans le même moment, elle ressentit une piqûre assez vive. Et-

frayée, elle voulut le jeter loin d'elle.

Quel aimable prodige s'était opéré pendant ce temps! Un gentil amour, bien vernissé, s'était élancé du calice de la rose, et de ses deux mains offrait un joli cœur enflammé; à sa bouche était suspendue une petite bande de papier, sur laquelle se trouvaient ces mots en français: «Voilà le cœur de monsieur Picard Leberfinck que je vous offre.»

— O doux Jésus, s'écria Rettel tout effrayée, ô doux Jésus! que faites-vous, mon cher monsieur Leberfinck, ne vous mettez donc pas à genoux devant moi comme devant une princesse. Vos belles culottes de satin seront tachées dans l'herbe humide, et vous, vous aurez un rhume de cerveau, contre lequel une infusion de sureau avec du sucre candi blanc est un bon remède.

—Non, dit l'impétueux amant, non, ô Marguerite! Picard Leberfinck, qui

vous adore, ne se lèvera pas de dessus cette verdure humide avant que vous ne lui ayez promis d'être à lui.

— Vous voulez m'épouser, lui dit Rettel, eh bien, levez-vous hardiment. Parlez à mon père, mon cher petit M. Leberfinck, et surtout prenez ce soir quelques tasses d'infusion de sureau.

Mais pourquoi fatiguer plus longtemps le lecteur des propos de ces deux êtres si bien faits l'un pour l'autre. Ils furent fiancés; et le père Wacht en éprouva en lui-même une joie pleine de malice.

Les fiançailles de Rettel causèrent quelque mouvement dans la maison; le couple amoureux, lui-même moins observé, y gagna plus de liberté; mais il se préparait un événement extraordinaire, qui devait troubler la douce tranquillité dans laquelle ils vivaient.

Tout-à-coup le jeune avocat parut singulièrement distrait, et préoccupé d'une affaire qui s'était entièrement emparée de son esprit. Il commença même à visiter plus rarement la maison de Wacht, et surtout à ne plus venir le soir, où il ne manquait jamais auparavant.

— Qu'est-il donc arrivé à notre Jonathan? Il est tout distrait, est il devenu tout autre qu'il n'était.

C'est ainsi que parla maître Wacht, quoiqu'il connût fort bien la raison, ou plutôt l'événement, qui avait une influence si visible sur le jeune avocat.

CHAPITRE VIII.

Il y avait quelques mois qu'une jeune dame inconnue était arrivée à Bamberg. Elle logeait à l'Agneau Blanc; son domestique (blanchi par l'âge) et

une vieille femme de chambre composaient toute sa suite.

Les opinions étant partagées à cet égard. Les uns prétendaient que c'était une noble comtesse de Hongrie, immensément riche, que des dissentions domestiques forçaient à se retirer pour le moment à Bamberg; d'autres au contraire en faisaient tout simplement une *Didone abandonnata*; selon d'autres, enfin, c'était une cantatrice sans emploi, qui probablement n'avait pas de lettres de recommandation pour le prince évêque. La plupart des Bambergeois s'accordaient pour regarder l'étrangère, qui, au dire de ceux qui l'avaient vue, était d'ailleurs d'une beauté remarquable, comme une personne fort équivoque. Or, on avait remarqué que le vieux serviteur de l'étrangère s'était glissé sur les traces de l'avocat, jusqu'à ce qu'il l'eut enfin ar-

rêté un jour près de la fontaine du marché, ornée d'une statue de Neptune, que les bons Bambergeois appellent communément l'homme à la fourche. Il eut une conversation fort longue avec lui. Des gens curieux qui ne peuvent rencontrer personne sans demander avec vivacité : « Où a-t-il été, où va-t-il, que fait-il? » étaient parvenus à découvrir, que très-souvent, le jeune avocat se glissait pendant la nuit chez la belle inconnue, et qu'il passait plusieurs heures avec elle : ce fut bientôt un bruit général dans la ville, que le jeune avocat s'était laissé prendre dans les filets de la jeune aventurière.

Il dut répugner au caractère de Wacht de se servir de cet égarement apparent du jeune avocat comme d'une arme contre la pauvre Nanni. Il abandonna à dame Barbe et à toute sa séquelle de commères le soin de l'ins-

truire des moindres détails avec des circonstances exagérées. Mais ce qui acheva de confirmer les soupçons c'est qu'un jour le jeune avocat partit à l'improviste avec la dame, sans que personne sût où ils étaient allés.

— Voilà où mène la légèreté, c'en est fait de la clientelle du jeune avocat, dirent les gens sensés. Mais ce n'était point le cas ; car, au grand étonnement de tout le monde, le vieux Eicheimer soigna les affaires de son fils adoptif avec la dernière exactitude, et parut approuver ses relations mystérieuses avec la dame étrangère.

Maître Wacht garda le silence sur toute cette affaire, et quand parfois Nanni, ne pouvant plus cacher sa douleur, s'écriait d'une voix plaintive et étouffée par ses larmes : — Pourquoi Jonathan nous a-t-il abandonnés? Maître Wacht disait d'un ton de dédain : — Les

avocats n'en font pas d'autres : qui sait quelle intrigue lucrative et avantageuse pour lui il a trouvée avec l'étrangère?

Mais alors M. Picard Leberfinck avait coutume de prendre le parti de Jonathan, et d'assurer que pour lui il était persuadé que l'étrangère était tout au moins une princesse, qui, dans une affaire très-délicate, avait eu recours au jeune avocat, déjà renommé en tous lieux. En même temps il débitait un si grand nombre d'histoires sur les avocats, qui par une singulière sagacité, par une pénétration et une habileté extraordinaires, avaient débrouillé les cartes les plus compliquées, mis au grand jour les choses les plus secrètes, que maître Wacht le priait au nom du ciel de se taire, tandis que Nanni se délectait en son âme de tout ce Leberfinck avançait, et conservait de nouvelles espérances.

A la douleur de Nanni se mêlait quelque peu de dépit, dans les instans où il ne lui paraissait pas tout-à-fait impossible que Jonathan pût lui devenir infidèle, car il n'avait pas cherché à se disculper et il avait gardé un silence obstiné sur son aventure.

Quelques mois s'étaient écoulés lorsque le jeune avocat revint à Bamberg, et les regards que lui lança Nanni durent faire présumer, à maître Wacht, que Jonathan s'était pleinement justifié. C'est ici le lieu de faire connaître ce qui s'était passé entre la dame étrangère et le jeune avocat.

CHAPITRE IX.

Le comte hongrois Z., en possession de plus d'un million, avait épousé par pure inclination une pauvre demoiselle, qui s'attira ainsi la haine de la famille du comte, car outre sa nais-

sance obscure, elle ne possédait d'autres trésors que sa vertu, et qu'une beauté, une grâce célestes.

Le comte avait promis à sa femme que par son testament il l'instituerait héritière de toute sa fortune.

Un jour que des affaires diplomatiques l'avaient appelé de Paris à Pétersbourg, et qu'il venait de retourner à Vienne où elle résidait, il lui raconta que, dans une petite ville, dont le nom lui avait échappé, il avait été attaqué d'une maladie grave, et qu'il avait profité des premiers momens de sa convalescence pour faire un testament en sa faveur et le remettre aux tribunaux; mais à quelques lieues plus loin il avait été saisi d'une nouvelle et plus forte attaque de cette maladie maligne, et le nom du lieu, du tribunal et de celui chez lequel il avait resté, s'était entièrement effacé de sa mémoire. Il

avait aussi perdu le certificat qui lui avait été remis de la part des tribunaux sur la déposition du testament. Comme il arrive quelquefois, le comte différa de jour en jour de faire un nouveau testament, jusqu'à ce que la mort le surprit. Ses parens ne manquèrent pas de réclamer toute la succession, de sorte que la pauvre comtesse ne conserva de tout cet immense héritage que quelques cadeaux précieux que le comte lui avait faits et que les parens ne pouvaient lui enlever. Plusieurs notices sur cette affaire se trouvaient parmi les papiers du comte; mais ces notices qui indiquaient qu'il existait un testament, ne pouvant suppléer au testament même, ne furent d'aucune utilité pour la comtesse.

La comtesse avait consulté plusieurs jurisconsultes sur cette malheureuse affaire, jusqu'à ce qu'elle vint

enfin à Bamberg, où elle eut recours au vieux Eicheimer; celui-ci l'adressa au jeune Engelbrecht; qui moins occupé, doué d'une singulière perspicacité et plein de zèle, pourrait peut-être découvrir les traces du malheureux testament, ou établir quelque autre preuve ingénieuse pour en démontrer l'existence réelle.

Le jeune avocat commença par requérir, de la part de l'autorité compétente, une nouvelle et exacte recherche parmi les papiers du comte laissés au château. Il s'y rendit lui-même avec la comtesse, et sous les yeux des magistrats se trouva dans une armoire de noyer, à laquelle on n'avait pas fait attention jusqu'alors, un vieux portefeuille, qui à la vérité ne contenait pas le reçu des tribunaux, mais un papier, qui devait être de la plus grande importance pour le jeune avocat.

Ce papier renfermait l'exacte description jusqu'au moindre détail des circonstances dans lesquelles le comte avait testé en faveur de son épouse, et du lieu où il avait remis le testament aux tribunaux. Son voyage diplomatique de Paris à Pétersbourg avait amené le comte à Kœnigsberg en Prusse, où il avait trouvé par hasard quelques gentilshommes de la Prusse orientale, qu'il avait autrefois rencontrés en Italie. Malgré la hâte avec laquelle le comte voyageait, il s'était laissé entraîner à faire une petite excursion dans la Prusse orientale, parce que cette contrée abonde en gibier, et que le comte était un chasseur passionné. Il indiquait les villes de Wehlau, Allenbourg, Friedland, où il avait été. Il s'était proposé de partir immédiatement pour la frontière de la Russie, sans retourner à Kœnigsberg.

Mais dans un bourg, dont le comte dépeignait l'extérieur comme très-misérable, il fut attaqué subitement de la maladie nerveuse, qui pendant plusieurs jours le priva de l'usage de tous ses sens. Heureusement il se trouva dans cette ville un jeune et habile médecin, qui opposa au mal une résistance si vigoureuse, que non-seulement le comte revint à lui, mais qu'il fut en état de continuer son voyage. Cependant c'était une pénible pensée pour lui, que l'idée qu'une seconde attaque pourrait le tuer en route et plonger son épouse dans la plus profonde misère. A son grand étonnement il apprit du médecin que le bourg, malgré son peu d'étendue et son aspect misérable, était néanmoins le siége d'une cour de justice, et qu'il pouvait y déposer son testament, avec toutes les formalités, dès qu'il serait

parvenu à prouver l'identité de sa personne, mais c'était là le point difficile, car, qui connaissait le comte dans le pays? Le hasard voulut qu'au moment ou le comte descendit de voiture dans la petite ville, il se trouva sous la porte de l'auberge un vieil invalide d'environ quatre-vingts ans, qui demeurait dans un village voisin, gagnait sa vie à tresser des paniers, et qui ne venait que rarement à la ville. Dans sa jeunesse, il avait servi dans l'armée autrichienne, et avait été pendant quinze ans palefrenier chez le père du comte. Au premier aspect, il se rappela le fils de son maître, et lui et sa femme devinrent les témoins de l'identité du comte. Le jeune avocat s'occupa aussitôt de découvrir les traces de l'endroit où le comte était tombé malade.

Il se rendit avec la comtesse dans la Prusse orientale, pour y décou-

vrir, s'il était possible, en examinant les registres des postes, la route que le comte avait suivie. Après beaucoup de peines inutiles il apprit seulement que le comte avait pris des chevaux de poste à Eylau pour aller à Allenbourg. Au-delà d'Allenbourg on perdit ses traces, cependant il était hors de doute que le comte avait pris par la Lithuanie prussienne pour se rendre en Russie, et la chose était d'autant plus certaine qu'à Tilsitt on avait enregistré l'arrivée et le départ du comte. A partir de Tilsitt on perdit de nouveau ses traces; toutefois il sembla au jeune avocat que c'était sur la petite pente d'Allenbourg à Tilsitt qu'il fallait chercher la solution de l'énigme.

Tout chagrin et plein de soucis, il arriva par une soirée pluvieuse avec la comtesse dans la petite ville d'Inster-

bourg. Là il fut saisi d'un singulier pressentiment en entrant dans les misérables chambres de l'auberge; il lui sembla qu'elles lui étaient aussi connues que s'il était déjà venu en ce lieu ou qu'on le lui eût dépeint dans le plus grand détail. La comtesse se retira dans sa chambre à coucher, et le jeune avocat ne put dormir tant l'inquiétude l'agitait. Lorsque le soleil du matin éclaira sa chambre, ses regards tombèrent sur une tapisserie placée dans un coin de la chambre, il s'aperçut que la couleur bleue, dont la chambre était badigeonnée, s'était détachée sur une grande étendue où l'on avait barbouillé toutes sortes de figures hideuses, en guise d'arabesques dans le goût des tatouages de la Nouvelle-Zélande.

Le jeune avocat, transporté de joie et comme hors de lui, s'élança du lit; il se trouvait dans la chambre où le

comte Z** avait fait le testament fatal. La description s'accordait trop bien avec les lieux; il n'y avait plus à en douter.

A quoi bon fatiguer le lecteur d'une foule de petites circonstances qui toutes se confirmèrent successivement; il suffira de dire qu'Insterbourg était, comme il l'est encore aujourd'hui, le siége d'un tribunal supérieur prussien appelé alors tribunal de la cour. Le jeune avocat se rendit aussitôt avec la comtesse chez le président; moyennant les papiers, expédiés dans les formes les plus authentiques, qu'il avait apportés avec lui, la légitimation de la comtesse fut complètement établie, et la publication du testament admise comme imprescriptible; la comtesse, qui était partie de son pays dans la misère et l'affliction, y retourna en possession de tous les droits qu'un destin ennemi avait voulu lui enlever.

CHAPITRE X.

L'AVOCAT parut aux yeux de Nanni comme un héros qui avait défendu victorieusement l'innocence en butte à la méchanceté des hommes.

Leberfinck se répandit également en éloges exagérés, admirant la péné-

tration et l'activité du jeune avocat. Maître Wacht lui-même loua avec quelque chaleur l'habileté de Jonathan, quoiqu'il n'eût fait qu'accomplir son devoir, et que lui, maître Wacht, pensât que des voies plus courtes auraient pu conduire au même résultat.

— Je regarde cet événement, dit Jonathan, comme l'étoile du bonheur qui s'est levée sur ma vie. L'affaire a fait du bruit. Tous les grands de la Hongrie étaient en mouvement. Mon nom est connu, et ce qui n'est pas le plus fâcheux de l'affaire, c'est que la comtesse a été assez généreuse pour me faire un cadeau de dix mille écus de Brabant.

Pendant tout le récit du jeune avocat, un jeu fort extraordinaire s'était prononcé dans la figure de Wacht, qui exprima le plus profond dépit.

Enfin il éclata : — Quoi ! dit-il les yeux

enflammés et d'une voix terrible, ne l'ai-je pas dit. Tu as vendu le bon droit et la justice; la comtesse pour se faire restituer son héritage, par des parens trompeurs, a été obligée de sacrifier à Mammon; quelle honte!

Les raisonnemens les plus sensés de l'avocat et des autres personnes qui étaient présentes furent inutiles, quoique pendant une seconde il parût céder à la remarque qu'on lui fit, que probablement jamais personne n'avait offert un cadeau de meilleur gré que la comtesse au moment de la décision de son procès, et que si le gain et les honoraires n'avaient pas été plus considérables ce n'avait été que par la faute du jeune avocat lui-même, comme Leberfinck prétendait très-bien le savoir. Maître Wacht s'en tint à ce qu'il avait dit, et en même temps il revint à son ancien et opiniâtre dicton : Dès qu'il

est question de droit, il ne peut être question d'argent.

— Il est vrai, continua Wacht quelque temps après avec plus de calme, il est vrai que cette affaire présente plusieurs circonstances qui peuvent bien t'excuser, et qui ont pu t'inspirer un vil désir de gain, mais fais-moi le plaisir de garder le silence sur la comtesse, sur le testament et les dix mille écus; sans cela il pourrait quelquefois me venir à l'idée que tu es indigne de la place que tu occupes là-bas à ma table.

— Vous êtes bien dur, bien injuste envers moi, mon père, dit le jeune avocat d'une voix tremblante de douleur. Nanni pleurait en silence, et Leberfinck, en homme adroit et social, se hâta de faire tomber la conversation sur les nouvelles dorures faites à Saint Gangolph.

CHAPITRE XI.

On se figure aisément la contrainte dans laquelle vécut désormais la famille Wacht. Qu'étaient devenues la liberté de la conversation, et la gaîté qui y régnaient autrefois? Un chagrin

mortel rongeait lentement le cœur de Wacht, et on lisait sa douleur sur son visage.

On n'avait pas reçu la moindre nouvelle de Sébastien Engelbrecht, et ainsi paraissait s'éteindre la dernière lueur d'espoir de maître Wacht.

Le chef d'atelier de Wacht, nommé André, était un homme fidèle, probe et simple, qui avait pour lui un attachement sans pareil.

— Maître, lui dit-il un matin, tandis qu'ils prenaient ensemble la mesure de quelque solives; maître, je ne puis le supporter plus long-temps, cela me fend le cœur de vous voir ainsi souffrir! mademoiselle Nanni! le pauvre monsieur Jonathan!

Maître Wacht jeta rapidement le paquet de cordes, s'avança vers André et le saisissant à la gorge : — S'il était en ton pouvoir, s'écria-t-il, d'arracher

de ce cœur la conviction de ce qui est vrai et juste, telle que la puissance éternelle l'y a gravée en traits de flammes, alors peut-être pourrais-tu me faire changer d'avis.

André qui n'était pas homme à s'engager dans de pareilles discussions avec maître Wacht, se gratta l'oreille, et dit en souriant avec quelque embarras que probablement la visite que certain grand seigneur allait faire à l'atelier, ne serait pas non plus d'un grand effet. Maître Wacht s'aperçut à l'instant qu'on s'était concerté pour un assaut contre lui, qui très-vraisemblablement serait dirigé par le comte de Koesel.

Au coup sonnant de neuf heures, Nanni, que suivait la vieille Barbara avec le déjeuner, vint à l'atelier. Wacht ne vit pas Nanni avec plaisir; elle ne venait pas ordinairement, et sa pré-

sence trahissait suffisamment le projet qu'on avait arrêté.

En effet, bientôt parut M. le juge, peigné et léché comme une poupée. Immédiatement après lui venait le doreur et vernisseur Picard Leberfinck, habillé de toutes sortes de couleurs tranchantes, et assez semblable à un scarabée de mai. Wacht fit semblant d'être charmé de cette visite, à laquelle il se hâta de donner pour motif, que sans doute M. le juge désirait voir ses nouveaux modèles.

En effet maître Wacht se sentait la plus grande aversion pour les longs sermons, que sans doute il allait lui faire et en pure perte, dans l'intention d'ébranler sa résolution relativement à Nanni et à Jonathan. Le hasard le sauva. Au moment où le juge, l'avocat et Leberfinck se

trouvaient l'un auprès de l'autre et que déjà le premier commençait à débiter des phrases élégantes sur les plus douces relations de la vie, il arriva que le gros Hans cria : — Poussez la poutre par là, et que de son côté le grand Peters poussa avec tant de vigueur, que le juge reçut un coup violent à l'épaule et tomba sur Picard; celui-ci alla rebondir contre le jeune avocat, et en un clin-d'œil tous les trois disparurent dans un tas immense de copeaux et de sciures de bois qui se trouvait derrière eux.

Les malheureux y furent tellement enfouis qu'on ne vit plus que quatre pieds noirs et deux jambes couleur de chamois, couleur des bas de cérémonie de M. Picard Leberfinck. Les compagnons et les apprentis ne purent s'empêcher de s'abandonner à de grands éclats de rire, quoique maître

Wacht leur commandât de se taire et de garder leur sérieux.

M. le juge était le plus horriblement défiguré ; les copeaux s'étaient insinués dans tous les plis de son habit et même dans les boucles de son élégante coiffure : il s'enfuit tout honteux, comme emporté par les vents, et l'avocat le suivit à la piste. Il n'y eut que Picard Leberfinck qui resta gai et de belle humeur, quoiqu'il fût hors de doute, qu'il ne pourrait plus mettre ses bas couleur de chamois ; car les copeaux funestes en avaient totalement déchiré les coins magnifiques. C'est ainsi qu'un incident risible déjoua l'assaut que l'on allait tenter contre Wacht.

Le maître ne se doutait guère de l'événement affreux qui devait le frapper le même jour.

Il venait de terminer son dîner et descendait l'escalier pour retourner à

l'atelier. Dans ce moment, il entendit devant la maison une voix brutale qui disait : — Holà ! n'est-ce pas ici que demeure ce vieux scélérat, ce coquin de Wacht? Une voix lui répondit dans la rue : — Ce n'est pas un vieux coquin qui demeure ici ; c'est la maison de l'honnête bourgeois et maître charpentier, maître Jean Wacht.

Au même moment, la porte de la maison fut enfoncée d'un coup violent, et un homme grand et vigoureux et d'un air féroce se trouva en face du maître. Ses cheveux noirs se dressaient à travers les trous de son bonnet militaire, et la blouse qui tombait en lambeaux ne pouvait cacher toutes les parties de son corps nu et souillé de fange. Il avait à ses pieds des souliers de soldat, et les sillons bleuâtres tracés sur ses chevilles, indiquaient la marque des chaînes qu'il avait portées.

— Oh! oh! s'écria-t-il, sans doute vous ne me connaissez plus? Vous ne connaissez plus Sébastien Engelbrecht, auquel vous avez volé sa succession paternelle?

Maître Wacht s'avança d'un pas vers lui, avec l'air imposant qui lui était propre, et leva involontairement son bras armé d'une canne, on eût dit que la foudre venait de frapper l'étranger féroce : il recula en chancelant de quelques pas, puis levant le poing d'un air menaçant, il s'écria : — Je sais où est l'héritage qui me revient, je saurai bien me le procurer malgré toi, vieux pécheur que tu es!

Il descendit le Caulberg avec la rapidité de la flèche; la populace le suivit.

Maître Wacht resta quelque temps immobile dans le vestibule : à la voix de Nanni qui s'écria avec frayeur :

— Au nom du ciel, mon père ! c'était Sébastien. Il entra en chancelant dans sa chambre, se laissa tomber tout épuisé sur un fauteuil, et se couvrant le visage des deux mains, il s'écria d'une voix déchirante : — Miséricorde éternelle du ciel, c'est Sébastien Engelbrecht ! Un grand bruit se fit entendre dans la rue, le peuple descendit rapidement le Caulberg, et dans le lointain quelques voix criaient : — Au meurtre ! — au meurtre !

Les plus affreux pressentimens s'emparèrent de Wacht ; il courut vers la demeure de Jonathan, qui était située précisément aux pieds de la montagne.

Une troupe épaisse de peuple s'agitait devant lui, et il aperçut Sébastien se débattant comme une bête féroce. Les gardes venaient de le ter-

rasser et de s'en rendre maîtres; ils l'emmenaient pieds et poings liés.

— Jésus ! Jésus ! Sébastien a assassiné son frère ! Ainsi se lamentait le peuple, qui se pressait en sortant de la maison. Maître Wacht écarta la foule, et trouva le pauvre Jonathan entre les mains des médecins, qui s'efforçaient de le rappeler à la vie. Trois coups de poing portés sur la tête avec toute la force d'un homme vigoureux, faisaient craindre pour ses jours.

Nanni avait tout appris par des amies officieuses, comme cela arrive d'ordinaire. Elle avait couru vers la demeure de son amant, et elle arriva dans le moment où le jeune avocat, grâce à la naphte qu'on lui avait prodiguée, venait de rouvrir les yeux, et où les chirurgiens parlaient de le trépaner; on peut facilement se figurer son désespoir.

Nanni était désolée; Rettel, malgr ses fiançailles, plongée dans l'affliction, et Picard Leberfinck assurait, en laissant couler des larmes de douleur le long de ses joues, que Dieu devait être en aide à celui sur la tête duquel tombait un poing de charpentier; que la perte du jeune Jonathan était irréparable, mais que du reste, le vernis de son cercueil n'aurait point son pareil pour le noir et pour l'éclat, et que la dorure des têtes de morts et des emblêmes serait au-dessus de toute comparaison.

CHAPITRE XII.

On sut que Sébastien s'était échappé d'une troupe de vagabonds que des soldats bavarois conduisaient par le territoire de Bamberg, et qu'il était entré en courant dans la ville, pour

exécuter un projet insensé qu'il avait formé depuis long-temps. Ce n'était point un malfaiteur vil et corrompu, mais sa vie avait été celle d'un homme léger, qui, malgré les dons les plus précieux que lui a prodigués la nature, se laisse aller à toutes les séductions du mal, jusqu'à ce que, parvenu au dernier degré du vice, il tombe dans la misère et dans la honte.

En Saxe, il était tombé entre les mains d'un saltimbanque qui lui avait fait croire que maître Wacht avait détourné une partie considérable de sa succession paternelle au profit de son frère Jonathan, auquel il avait promis sa fille en mariage. Apparemment, ce vieux fourbe avait fabriqué ce conte d'après plusieurs propos de Sébastien; et l'on sait déjà comment Sébastien voulut se faire justice lui-même. Immédiatement après avoir quitté maître

Wacht, il s'était précipité dans la chambre de Jonathan, où celui-ci, assis devant son bureau, était occupé à régler un mémoire et à compter des rouleaux d'argent, entassés devant lui.

Le clerc était assis dans l'autre coin de la chambre.

— Ah, misérable ! s'écrie Sébastien avec fureur, te voilà assez près de ton trésor, tu comptes ce que tu m'as volé. Allons, rends-moi ce que ce vieux coquin m'a enlevé pour te le donner, démon avare et luxurieux ! Sébastien se jeta sur lui, et Jonathan avança les deux mains pour se défendre, en criant : — Mon frère ! au nom de Dieu ! mon frère ! Mais Sébastien lui lança plusieurs coups avec le poing fermé, et Jonathan tomba sans connaissance; puis Sébastien s'empara de quelques

rouleaux d'argent et voulut s'enfuir, ce qui ne lui réussit pas.

Il se trouva, par bonheur, qu'aucune des blessures de Jonathan, qui paraissaient n'être que de fortes contusions, ne causa de secousse violente au cerveau; et deux mois après, au moment où Sébastien devait être conduit dans la maison de correction, pour y subir la peine de son crime, le jeune avocat se sentit parfaitement rétabli.

Ce terrible accident avait fait une impression si funeste sur maître Wacht. Pour cette fois le chêne vigoureux avait été ébranlé depuis le sommet jusqu'à la racine.

Souvent, lorsqu'on le croyait occupé de toute autre chose, on l'entendait murmurer à voix basse : — Sébastien, fratricide, as-tu pu commettre ce crime?.. Et alors il paraissait se réveil-

ler d'un rêve profond. Ce n'était que par le travail le plus pénible et le plus assidu qu'il chassait ses soucis. Mais qui peut sonder les profondeurs d'une âme aussi bizarre que l'était celle de Wacht? L'horreur que lui avaient inspirée Sébastien et son action atroce s'affaiblit peu à peu, tandis que la pensée du trouble que l'amour avait causé dans la vie du jeune avocat se présentait à lui sous les couleurs les plus vives.

Quelques propos brusques de Wacht révélaient ce qui se passait dans son âme : — Ainsi ton frère est dans les fers? Le crime qu'il voulait commettre sur ta personne l'a conduit là? — Il est bien dur d'être la cause qu'un frère ait fait mettre son frère en prison. Je ne voudrais pas être à la place de ce frère, mais les jurisconsultes pensent différemment, ils veulent avoir justice,

c'est-à-dire ils veulent jouer avec la marotte qu'ils parent à leur gré, et à laquelle ils donnent le nom qui leur plaît.

Le jeune avocat n'était que trop souvent obligé d'entendre des paroles aussi amères et aussi absurdes. Il eût en vain essayé de les réfuter. Aussi ne répliquait-il pas, mais souvent lorsque les préjugés funestes du vieux Wacht, qui ruinaient tout son bonheur, menaçaient de lui briser le cœur, il s'écriait dans l'excès de sa douleur! — Mon père, mon père, vous êtes injuste, cruellement injuste envers moi!

Un jour la famille se trouvait réunie chez le vernisseur Leberfinck et Jonathan était présent. Maître Wacht dit que quelqu'un avait prétendu que Sébastien Engelbrecht, quoique mis aux fers pour son erreur, pouvait néanmoins faire valoir ses réclamations

contre Wacht, comme son ancien tuteur. — Ce serait, dit-il en se tournant vers Jonathan avec un rire plein de colère, ce serait un joli petit procès pour un jeune avocat; tu feras bien, il me semble de t'en charger. Peut-être tes intérêts y sont-ils également en jeu, peut-être t'ai-je trompé aussi.

Le jeune avocat s'élança avec impétuosité de sa chaise, sa poitrine se levait et s'abaissait rapidement ; les mains tendues vers le ciel, il s'écria : — Non, vous n'êtes plus mon père, vous êtes un fou qui sacrifie sans scrupule le repos et le bonheur de ses enfans à un préjugé ridicule : vous ne me reverrez jamais ! J'accepte la proposition qui m'a été faite aujourd'hui par le consul américain, et je pars pour l'Amérique !

— Va donc s'écria Wacht, tout colère, va donc loin de moi, toi qui t'es

vendu à satan, frère d'un fratricide.

L'avocat quitta brusquement le jardin en saluant sa Nanni à moitié évanouie, et lui lançant un regard où se peignaient tout son amour sans espoir, toute sa douleur, tout le désespoir d'un éternel adieu.

CHAPITRE XIII.

Il a déjà été remarqué dans le cours de cette histoire, lorsque le jeune avocat voulut se brûler la cervelle à la Werther, combien il est heureux, que l'on n'ait pas tout de suite des pis-

tolets dans la main. Il est tout aussi à propos de remarquer ici, que, fort heureusement pour le jeune avocat, il n'est pas non plus facile de s'embarquer à toute heure sur le Regnetz* pour voguer en droite ligne vers Philadelphie.

Ainsi la menace de quitter pour toujours Bamberg et sa bien-aimée Nanni, était encore restée sans exécution deux années après, et pendant ce temps le jour de noce de M. Leberfinck était arrivé.

Leberfinck eût été inconsolable de ce retard apporté à son bonheur, et que les événemens affreux, qui s'étaient succédés coup sur coup dans la maison de Wacht, avaient dû nécessairement amener, s'il n'eût trouvé ainsi le temps de changer la décoration de son salon qui était blanc et argenté et d'un lilas

* Petite rivière qui passe à Bamberg.

sans tâche, et qu'il enduisit d'un vernis ponceau avec la dorure convenable; car il s'était aperçu que sa petite Rettel trouverait une table rouge, et des siéges rouges plus à son goût.

Maître Wacht ne résista pas un seul moment aux instances de l'heureux vernisseur qui désirait voir le jeune avocat à ses noces, et le jeune avocat ne se fit pas prier.

On peut se figurer avec quels sentimens se rencontrèrent les deux jeunes gens qui ne s'étaient pas revus depuis le fatal jour. L'assemblée était nombreuse; mais aucun cœur ami n'était là pour les comprendre.

Ils étaient sur le point de se rendre au temple, lorsque maître Wacht reçut une grosse dépêche; à peine en eut-il lu quelques lignes, qu'il sortit dans une violente agitation, au grand effroi des assistans qui pressentaient quel-

ques nouveaux malheurs. Peu de temps après, maître Wacht appela Jonathan, et lorsqu'ils se trouvèrent tous les deux seuls dans le cabinet du maître, celui-ci, s'efforçant envain de cacher sa profonde émotion : — Je viens, dit-il, de recevoir les nouvelles les plus extraordinaires de ton frère : voici une lettre du directeur de la maison de correction, qui donne les plus grands détails sur tout ce qui s'est passé. Toi, tu ne peux savoir tout cela, et il faudrait jusqu'aux moindres circonstances te raconter tout, mais le temps presse; à ces mots, maître Wacht fixa un regard sur Jonathan, qui, tout honteux, baissa les yeux en rougissant

— Oui, oui, continue le maître en élevant la voix, tu ne sais pas que ton frère, peu d'heures après son arrivée en prison fut saisi d'un repentir, comme jamais peut-être le cœur d'un

homme n'en a éprouvé. Tu ne sais pas que le meurtre qu'il avait tenté sur toi l'avait anéanti. Tu ne sais pas que, livré à un désespoir furieux, il a hurlé nuit et jour, en suppliant le ciel de le détruire ou de le sauver, afin que dorénavant il se lavât de la dette de sang par une vie exemplaire. Tu ne sais pas, qu'à l'occasion d'un agrandissement considérable de la prison, auquel on avait employé des détenus comme manœuvres, ton frère se distingua tellement comme charpentier habile et instruit, que bientôt, il remplit les fonctions de surveillant. Tu ne sais pas que par ses manières douces et pieuses, sa modestie jointe à un jugement net et sain, il s'est concilié dans ces fonctions l'amitié de tout le monde. Tu ne sais pas tout cela, voilà pourquoi j'ai dû t'en instruire. Mais ce n'est pas tout. Le prince évêque a gracié ton frère,

il est devenu maître. Mais comment a-t-on acheté sa maîtrise sans des secours pécuniaires ?

— Je sais, dit le jeune avocat à voix très-basse, je sais que vous, mon bon père, vous avez envoyé tous les mois de l'argent à la direction, afin de pouvoir séparer mon frère des autres prisonniers. Et plus tard vous lui avez envoyé des outils !

Maître Wacht s'avança vers le jeune avocat, le saisit par les deux bras et d'une voix dont l'expression flottait d'une manière indéfinissable entre une joie délirante, la tristesse et la douleur : — Tout cela, lui dit-il, supposé même que sa vertu naturelle ait éclaté puissamment, tout cela aurait-il pu lui rendre l'honneur, la liberté, les droits de citoyen, de propriété. Un philanthrope inconnu, qui paraît s'intéresser vivement au sort de Sébastien, a dé-

posé près des tribunaux dix mille gros écus, pour.....

La violente émotion qu'éprouvait maître Wacht l'empêcha de continuer. Il pressa vivement l'avocat contre sa poitrine, et s'écria, avec effort : — Avocat, il faut que je pénétre dans la profondeur du droit tel qu'il est écrit dans ton cœur, et que je soutienne l'épreuve du jugement dernier comme tu la soutiendras.

Mais, continua maître Wacht après quelques secondes, en abandonnant le bras du jeune avocat; mais, mon cher Jonathan, si Sébastien, devenu honnête et vertueux bourgeois, venait me rappeler une parole donnée, si Nanni...

— Alors je supporterai ma douleur jusqu'à ce qu'elle me tue, — je m'enfuirai en Amérique.

— Reste ici, s'écria maître Wacht, tout transporté de joie et de ravisse-

ment, reste ici, cher enfant de mon cœur. Sébastien épousera une jeune personne qu'il avait séduite et abandonnée jadis, Nanni est à toi !

Maître Wacht embrassa de nouveau le jeune avocat, en s'écriant :

— Jeune homme, je suis maintenant devant toi comme un écolier, et je voudrais te demander pardon de mes torts et de mon injustice, mais pas un mot de plus, on nous attend.

Et maître Wacht prit le jeune avocat, l'entraîna avec lui dans la salle de noces, et après s'être placé avec Jonathan au milieu du cercle, il dit d'une voix solennelle :

— Avant que nous procédions à l'acte saint, vous tous honnêtes époux et épouses, vous vertueux jeunes hommes et jeunes vierges, je vous invite dans six semaines à une pareille

cérémonie dans ma demeure; car je vous présente ici monsieur l'avocat Jonathan Engelbrecht, auquel je fiance en ce moment ma fille cadette Nanni.

Les amans ivres de bonheur tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Un léger murmure d'étonnement parcourut l'assemblée, et le vieux André dit à voix basse, en serrant contre sa poitrine son petit chapeau de charpentier, à trois cornes:

Le cœur de l'homme est bizarre; mais la foi triomphe de tout, et tourne tout à bien, au gré de Dieu.

FIN DE MAÎTRE JEAN WACHT.

LE COEUR DE PIERRE.

LE CŒUR DE PIERRE.

CHAPITRE PREMIER.

Tout voyageur qui s'est approché par un beau temps de la partie méridionale de la petite ville de G**, a vu à la droite de la grande route une belle maison de plaisance, dont les pi-

gnons bizarres et bariolés s'élèvent au-dessus de l'épais feuillage des arbres. Ces bois ceignent un vaste jardin qui s'étend dans la vallée. Si jamais tu suis cette route, cher lecteur, ne redoute ni le petit retard que te causera ce détour, ni la légère offrande que tu donneras au jardinier; sors de ta voiture, fais-toi ouvrir cette maison, et parcours ce jardin en disant que tu as particulièrement connu le défunt propriétaire de ce domaine, le conseiller aulique Reutlinger qui habitait G**. Au fond, tu pourras le dire avec raison, s'il te plaît de lire jusqu'à la fin tout ce que je me dispose à te raconter; car j'espère qu'alors le conseiller Reutlinger se montrera à tes yeux avec ses manières originales et ses goûts singuliers, absolument tel que si tu l'avais connu réellement. Dès l'abord, tu reconnais déjà le goût gothique et les or-

nemens grotesques de cette maison, et tu te plaindras avec raison de ces repoussantes peintures à fresque; mais en examinant de plus près, une singulière intention se déploie dans ces pierres ainsi peintes, et tu pénètres dans le vaste pérystile avec un léger sentiment d'effroi. Sur les murailles divisées en panneaux, et revêtues de stuc blanc, on aperçoit des arabesques peintes en couleurs pâles, qui offrent dans leurs sinueuses courbures des figures d'hommes et d'animaux, des fleurs, des fruits, des roches et une foule d'objets divers. Dans la grande salle qui s'élève au-delà du second étage, apparaissent en moulures dorées toutes les formes de la plastique. Au premier coup-d'œil, tu parleras du mauvais goût du siècle de Louis XIV, tu blâmeras ce style baroque, chargé, maigre et exagéré; mais si tu ne manques pas d'une cer-

taine imagination, cher lecteur, ce que j'admets toujours en ta personne, ô toi qui daignes me lire, tu ne tarderas pas à changer de disposition. Tu croiras t'apercevoir que cette fantaisie sans règles n'a été que le jeu hardi d'un peintre qui dominait en maître toutes ces formes, et tu devineras que tous ces emblêmes forment une chaîne d'ironies amères contre la vie humaine, de sarcasmes échappés à une âme malade et mortellement blessée. Je te conseille surtout, mon cher lecteur ou voyageur, de parcourir les petites chambres du second étage, qui couronne cette salle comme une galerie. Là, les décorations sont très-simples; mais çà et là on rencontre des inscriptions allemandes, turques, et arabes, qui s'accouplent singulièrement; puis tu te rends dans le jardin. Il est dessiné à la vieille mode française, en lon-

gues charmilles couvertes, avec des cascades, des statues et des fontaines. Je ne sais si l'on éprouve comme moi une impression grave et solennelle à la vue de ces anciens jardins français, mais pour moi je les préfère à ces prétendus jardins anglais, remplis de bagatelles, de petits ponts, de petites rivières, de petits temples et de petites grottes. A l'extrémité de ce jardin, on pénètre dans un petit bois, et le jardinier vous fait remarquer qu'il a la forme d'un cœur., comme on peut le voir distinctement du haut de la maison. Au milieu de ce bois est un pavillon en marbre brun de Silésie, également bâti en forme de cœur. Le pavé est de marbre blanc, et on y aperçoit un cœur d'une grandeur extraordinaire. Il est formé d'une pierre rouge, incrustée dans le marbre. En se baissant, on découvre ces mots qui y sont écrits : Il repose!

Dans ce pavillon, auprès de ce cœur qui ne portait pas alors cette inscription, se trouvaient, le jour de Sainte-Marie, c'est-à-dire le 8 septembre de l'année 180..., un homme âgé, d'une belle apparence, et une vieille dame, tous deux richement vêtus.

— Mais, disait la dame, mais, mon cher conseiller, comment vous est donc venue la bizarre, je dirai même l'épouvantable idée de faire construire dans ce pavillon une sépulture pour votre cœur, qui doit reposer sous cette pierre rouge?

— Laissez-moi ne pas parler de ces choses-là, ma chère conseillère-intime! répondit le vieux monsieur. — Nommez-le un jeu de mon esprit malade, nommez-le comme vous voudrez, mais apprenez que lorsque le découragement le plus amer me prend au milieu des biens que la fortune m'a

jetés par hasard, je ne trouve qu'en ce lieu du calme et des consolations. C'est le sang qui coule de mon cœur déchiré qui a teint cette pierre; mais elle est glacée; et bientôt, lorsqu'elle pèsera sur mon cœur, elle apaisera le feu qui le consume.

La vieille dame jeta un regard douloureux sur le cœur de pierre, et en se baissant un peu pour mieux l'examiner, deux grosses larmes limpides tombèrent comme deux perles sur le pavé rougeâtre. Le vieil homme prit vivement sa main. Ses yeux brillèrent du feu de la jeunesse. Comme on voit dans l'éloignement, aux dernières lueurs du soleil, une campagne chargée de fruits et de fleurs, on distinguait dans ses regards brûlans un passé plein d'amour et de tendresse.

— Julie! Julie! s'écria-t-il; car vous aussi vous avez blessé ce cœur mor-

tellement. Et la douleur étouffa sa voix.

— Ce n'est pas moi qu'il en faut accuser, Maximilien! dit la dame avec un accent pénétré et d'une voix émue. N'est-ce pas votre inflexible opiniâtreté, votre foi aveugle dans les pressentimens, vos visions qui vous chassèrent loin de moi, et qui me décidèrent à donner la préférence à cet homme plus doux et plus pliant, qui prétendait aussi à mon cœur? Ah! Maximilien, vous dûtes sentir vous-même combien je vous aimais tendrement; mais votre humeur fantasque ne me tourmentait-elle pas sans relâche?

Le vieux monsieur interrompit la dame, et abandonnant sa main: — Oh! vous avez raison, madame la conseillère-intime, je dois rester seul; nul cœur humain ne doit se joindre au mien; toutes les joies que donnent

l'amour, l'amitié viennent vainement frapper contre ce cœur de pierre.

— Que vous êtes amer, que vous êtes injuste envers vous-même et envers les autres, Maximilien ! s'écria la dame. Qui ne vous connaît comme le plus généreux bienfaiteur des pauvres, comme le plus infatigable défenseur du bon droit ; mais quel mauvais génie a jeté dans votre âme cette défiance qui se décèle dans toutes vos paroles, dans tous vos gestes.

— Ne reçois-je pas, avec la tendresse la plus vive, tout ce qui s'approche de moi, dit le vieillard d'une voix attendrie et les yeux humides. Mais cette tendresse me déchire le cœur, au lieu de l'animer. — Ah ! continua-t-il, en élevant la voix, il a plu à l'impénétrable Providence de me douer d'un don qui précipite ma mort, qui me tue mille fois ! Semblable au

juif errant, je vois le signe invisible, la marque de Caïn sur le front du méchant! Je reconnais les avertissemens secrets que donne comme des énigmes le roi des cieux, que nous nommons le hasard. Une jeune et douce fille s'offre à nous avec des regards purs comme ceux d'Isis, mais qui ne pénètre pas son âme, s'expose à se voir blesser par des griffes de lion et entraîner dans l'abîme.

— Encore ces fâcheux rêves! dit la dame. Qu'est devenu ce charmant enfant, le fils de votre frère, que vous aviez recueilli il y a quelques années, et en qui vous sembliez trouver tant d'amour et de consolation.

— Cet enfant, répondit le vieillard d'une voix rude, je l'ai repoussé! c'était un mauvais sujet, une vipère que je réchauffais dans mon sein.

— Un mauvais sujet ! un enfant de six ans ! dit la dame étonnée.

—Vous connaissez l'histoire de mon frère cadet, dit le vieillard ; vous savez qu'il me trompa plusieurs fois d'une manière indigne ; qu'étouffant tout sentiment fraternel, chaque service que je lui rendais était une arme qu'il dirigeait contre moi. Il n'a pas dépendu de lui que je n'aie perdu mon honneur et ma position sociale. Vous savez qu'il y a quelques années, étant plongé dans la plus profonde misère, il vint à moi, me promettant de mettre un terme aux désordres de sa vie ; vous savez aussi que je le reçus en frère, et qu'il profita de son séjour dans ma maison, pour s'approprier certains documens... mais silence là-dessus. Son fils me plut, et je le gardai, après que son misérable père, qui voulait me faire un procès criminel, eut été forcé de s'enfuir loin

de moi. Un avertissement du ciel me délivra de ce petit scélérat.

— Et cet avertissement du ciel était sans doute quelque rêve? dit la dame.

Mais le vieillard continua : — Écoutez-moi, Julie, et jugez vous-même! — Vous savez que la conduite diabolique de mon frère me porta le coup le plus rude que j'eusse jamais reçu, — à moins que ce ne soit celui que vous... mais silence là-dessus. Fut-ce l'effervescence que prirent mes idées à cette époque qui m'inspira l'idée d'élever un tombeau pour mon cœur, bref cela eut lieu. — Mon bois fut planté en forme de cœur, le pavillon s'éleva et les ouvriers s'occupèrent à le paver. Un jour je viens pour assister à leur travail, et je remarque à quelque distance, que l'enfant, nommé Max comme moi, s'amuse à rouler çà et là quelque chose, en bondissant et en

poussant de grands éclats de rire. Un sombre pressentiment s'empare de mon âme! — Je cours vers l'enfant, et je demeure pétrifié en voyant que c'est la pierre rouge, taillée en forme de cœur, qu'on avait disposée pour être placée dans le pavillon, qu'il roule ainsi de tous côtés et dont il s'amuse si gaîment!

— Misérable! Tu joues avec mon cœur, comme ton père! — A ces mots, je le repousse avec humeur, au moment où il s'approche de moi en pleurant. — Mon régisseur reçut les ordres nécessaires pour le renvoyer, et je ne le revis jamais!

— Homme effroyable! s'écria la dame. Mais le vieux monsieur, s'inclinant poliment, lui dit : — Les arrêts du destin ne s'arrangent pas avec les petites sensibleries des dames. Et lui don-

nant le bras, il la conduisit dans le jardin, à travers le petit bois.

Le vieux monsieur était le conseiller aulique Reutlinger; et la dame, la conseillère-intime Foerd.

CHAPITRE II.

Le jardin offrait le plus merveilleux spectacle que l'on pût voir. Une grande société, composée de conseillers-intimes, de conseillers auliques, de conseillers de finances, et de leurs familles,

venus de la ville voisine, s'y était rassemblée. Tous, même les jeunes gens et les jeunes filles, étaient rigoureusement vêtus selon la mode de l'année 1760, avec de grandes perruques, des habits bien raides et de hautes frisures poudrées, qui produisaient une illusion d'autant plus parfaite que la forme du jardin convenait parfaitement à ce costume. Chacun se croyait transporté, comme par un coup de baguette, dans le temps passé. Une idée singulière de Reutlinger avait donné lieu à cette mascarade. Il avait coutume de célébrer, tous les trois ans, le jour de Sainte-Marie, *la fête du vieux temps*, à laquelle il invitait toutes les personnes de la ville qui voulaient y assister, sous la seule condition que chaque convive adopterait le costume de l'année 1760. Le conseiller fournissait des costumes de sa riche garde-

robe aux jeunes gens qui n'étaient pas assez riches pour faire cette dépense. Cette fête, qui durait trois jours, ramenait le conseiller au milieu des souvenirs de sa première jeunesse.

Deux jeunes gens, Ernest et Willibald, se rencontrèrent dans une allée Ils se regardèrent un moment en silence, et se mirent à rire aux éclats.

— Tu as l'air d'un cavalier égaré dans le labyrinthe d'amour, s'écria Willibald.

— Et moi, il me semble que je t'ai déjà rencontré dans quelque vieux roman, répondit Ernest.

— Mais vraiment la pensée du vieux conseiller n'est pas si mauvaise, reprit Willibald. Il veut une bonne fois se mystifier lui-même, et rebâtir un temps dans lequel il vivait réellement, quoique à son âge, il ait encore toutes ses forces, toute la liberté de son esprit.

et qu'il ait une imagination plus vive et un cœur plus ardent que beaucoup de jeunes gens d'aujourd'hui. Il ne doit pas craindre que quelqu'un s'écarte de son costume, par son langage ou par ses manières; car nous sommes tous dans des habits qui nous rendraient tout écart impossible. Vois donc comme nos jeunes dames ont un air noble et prude dans leurs lourdes jupes chamarrées, et comme elles se servent décemment de l'éventail. — Vraiment l'esprit de la vieille courtoisie s'est si bien emparé de moi sous cette perruque qui couvre ma tête à la Titus, que je ne sais qui m'empêche d'aller auprès de la plus jeune fille du conseiller-intime Foerd, de la belle Julie que je vois là-bas, et de lui dire: — Charmante Julie, quand me rendrez-vous le repos, en m'accordant votre amour. Il est impossible qu'une divinité de marbre pré-

side à ce temple de la beauté. Le marbre se creuse par la pluie, et le sang amollit le diamant, mais votre cœur est comme une enclume que les coups endurcissent; plus le mien le frappe, plus il est insensible. Prenez-moi pour le but de vos regards. Ah! de grâce, cruelle, ne gardez pas ce funeste silence qui me tue? Les rochers répondent par un écho à ceux qui les interrogent, et vous, vous n'avez pas même un mot à me dire? O la belle des belles.....

—Je t'en supplie, assieds-toi, dit Ernest à son ami, te voilà déjà de nouveau dans tes folies, et tu ne remarques pas que Julie qui s'était approchée de nous gracieusement, vient de s'enfuir avec timidité. Sans bien comprendre tes paroles, elle a soupçonné que tu te moquais d'elle, et tu as ainsi augmenté ta réputation de moqueur qui s'étend déjà sur moi; car j'ai vu plus d'une fois

qu'on me regardait de travers en disant : — C'est l'ami de Willibald.

— Tu sais que beaucoup de gens, et surtout les jeunes filles de seize à dix-sept ans, m'évitaient avec soin; mais je connais le but auquel mènent tous les chemins, et je sais aussi que lorsqu'elles m'y rencontreront, elles me tendront amicalement la main.

— Tu veux dire au grand jour de réconciliation, au jugement dernier, lorsqu'on aura secoué le joug des idées humaines, dit Ernest.

— Oh ! je t'en prie, s'écrie Willibald, ne nous élevons pas à ces grandes questions. Le moment n'est pas favorable ; abandonnons-nous plutôt aux idées folles dans lesquelles Reutlinger nous a comme encadrés aujourd'hui. Quelle bizarrerie a-t-il donc encore imaginée là-bas? Vois-tu cet arbre dont le ent balance les fruits blancs. Ce ne

peut être le *Cactus grandiflorus*, car il ne fleurit qu'à minuit. Dieu sait quel arbre merveilleux le conseiller a encore planté dans son Tusculum.

Les deux amis s'acheminèrent vers l'arbre et ne furent pas peu surpris en apercevant un épais maronnier dont les fruits n'étaient autre chose que des perruques poudrées à blanc qui servaient de jouet au vent, et se balançaient curieusement avec leurs bourses et leurs queues. De grands éclats de rire annonçaient ce qui se trouvait sous le feuillage. Une société de vieux Messieurs, bien gais et bon vivans, s'étaient réunis sur la petite pelouse qui s'étendait au pied de l'arbre, après avoir ôté leurs habits et accroché leurs lourdes perruques aux branches du maronnier ils s'étaient mis à jouer au ballon. Mais personne ne surpassait dans cet exercice le conseiller Reutlinger qui savait en-

voyer le projectile à une hauteur prodigieuse et qui le lançait si adroitement qu'il retombait toujours aux pieds de son adversaire. — En cet instant, une effroyable musique de petites flûtes et de tambours se fit entendre; la société mit fin à son jeu, et reprit ses habits et ses perruques.

— Qu'arrive-t-il donc encore? dit Ernest.

— Je parie que c'est l'ambassadeur Turc, répondit Willibald.

— Quel ambassadeur Turc?

— On nomme ainsi, dit Willibald, le baron d'Exter, qui réside à G***, et que tu as assez vu pour reconnaître en lui le plus grand original qui soit au monde. Il a été autrefois ambassadeur de notre cour à Constantinople, et il se plaît encore à se mirer dans le reflet de ce printemps de sa vie; les descriptions du palais qu'il habitait

dans Péra, font souvenir de ce palais de diamans des fées dans les Mille et une Nuits; et la manière dont il y vivait, rappelle le roi Salomon dont il prétend avoir l'esprit de sagesse et de divination. En effet, ce baron d'Exter, malgré ses vanteries et son charlatanisme, a quelque chose de mystique qui souvent m'impose et m'abuse moi-même. Sa liaison avec Reutlinger est basée sur les sciences secrètes auxquelles ils croient également tous les deux. Au reste, tous les deux sont de grands visionnaires, mais chacun à sa façon, quoiqu'ils se réunissent dans la doctrine de Mesmer dont ils sont partisans décidés.

En causant ainsi, les deux amis étaient arrivés à la grande grille du jardin, par laquelle venait d'entrer l'ambassadeur turc. C'était un petit homme couvert d'une belle pelisse

et d'un grand turban de cachemire à couleurs tranchantes. Mais il n'avait pu se défaire, par habitude, de sa perruque à marteaux, et par nécessité, de ses bottes de castor pour la goutte, ce qui altérait sensiblement l'orientalisme de son costume. Sa suite, qui faisait cet horrible baccanale, était composée de son cuisinier et de ses laquais, déguisés en Maures, avec des bonnets de castor pointus qui ressemblaient passablement à des sambenitos. Le baron tenait par le bras un vieil officier qui semblait s'être réveillé après un long sommeil, de quelque champ de bataille de la guerre de sept ans. C'était le baron Rixendorf, commandant de G***, qui avait adopté, avec ses officiers, l'ancien uniforme, pour faire plaisir au conseiller.

—Salama mileh! dit Reutlinger, en faisant une révérence au baron, qui

ôta son turban, et le remit aussitôt sur sa perruque, après avoir essuyé la sueur de son front avec un mouchoir des Indes. En ce moment, un corps doré, qu'Ernest avait dès long-temps remarqué dans un cerisier se remua, et le conseiller de commerce, Harscher, vêtu d'un habit de gala en brocard d'or avec des culottes pareilles et une veste parsemée de bouquets bleus sur un fond d'argent, descendit avec dextérité le long de l'échelle qu'il avait placée contre l'arbre, et courut se jeter dans les bras de l'ambassadeur, en criant ! *Oh! che vedo.— O dio che sento!* — Le conseiller de commerce avait passé sa jeunesse en Italie, était grand musicien, et avait la prétention, avec un fausset exercé, de chanter comme Farinelli.

— Je sais, dit Willibald, que Harscher a rempli ses poches de cerises

pour les offrir aux dames. Mais comme il porte, à l'imitation de Frédéric II, son tabac dans ses poches sans sa tabatière, il ne recueillera de sa galanterie que des grimaces et des rebuffades.

L'ambassadeur Turc et le général de la guerre de sept ans furent accueillis avec des transports de joie. Ce dernier fut reçu par Julie Foerd avec toute l'expression de la tendresse filiale; elle s'inclina devant le vieux guerrier, et voulut lui baiser la main, mais l'ambassadeur Turc se jeta entre eux en s'écriant : — Folies, enfantillages ! Et il embrassa Julie avec force tout en marchant sur le pied du conseiller décontenancé qui poussa une exclamation involontaire, puis il entraîna la jeune fille avec lui. — On vit qu'il lui parlait avec véhémence, agitant les bras, ôtant et remettant son turban et se livrant à mille contorsions.

—Qu'a donc à faire ce vieillard avec cette jeune fille ? dit Ernest.

— En effet, répliqua Willibald, il semble que ce soit quelque chose d'important, car quoique Exter soit le parrain de Julie et qu'il l'aime beaucoup, il n'a pas coutume de s'enfuir ainsi de la société avec elle.

En ce moment l'ambassadeur Turc s'arrêta subitement, étendit le bras droit devant lui, et s'écria d'une voix forte qui retentit dans tout le jardin : Apporte!

Willibald fit un grand éclat de rire:

— En vérité, dit-il, ce n'est rien autre chose sinon qu'il raconte à Julie pour la millième fois, la remarquable histoire du chien de mer.

Ernest voulut absolument connaître cette histoire.

— Apprends donc, dit Willibald, que le palais d'Exter était situé si près

du Bosphore que des degrés du plus beau marbre de Carrare, conduisaient jusqu'à la mer. Un jour, Exter était sur sa terrasse, plongé dans les plus profondes réflexions, lorsqu'un cri perçant l'arracha tout-à-coup à sa rêverie. Il regarde au tour de lui et voit qu'un immense chien de mer vient de se plonger dans les flots, emportant dans sa gueule l'enfant qu'une pauvre femme turque, assise sur les degrès, avait laissé auprès d'elle. Exter descend précipitamment, la femme tombe à ses genoux en gémissant et en pleurant; mais Exter n'hésite pas long-temps, il s'avance jusqu'à la dernière marche, au bord de la mer, étend le bras, et s'écrie d'une voix forte : Apporte! — Aussitôt le chien de mer sort de la profondeur des ondes, tenant dans sa gueule l'enfant, qu'il remet avec soumission et en bon état au magicien;

puis, se dérobant à ses remerciemens, il se replonge dans les flots.

— Cela est fort ! s'écria Ernest.

— Le vois-tu maintenant tirer un anneau de son doigt et le présenter à Julie ? dit Willibald. La vertu ne reste jamais sans récompense ! Outre que Exter sauva l'enfant, ayant appris que la mère était femme d'un pauvre ouvrier, il lui fit présent de quelques bijoux et de quelques pièces d'or, ce qu'il nomme une bagatelle, et ce qui valait tout au plus trente mille écus; alors cette femme tira de son doigt un petit saphir et le présenta à Exter en l'assurant que c'était un précieux héritage de famille que la grandeur du bienfait d'Exter pouvait seule l'engager à donner. Exter prit l'anneau qui lui sembla de peu de valeur, et ne fut pas peu surpris en reconnaissant à l'inscription arabe presque imperceptible qui s'y

trouvait, que c'était le sceau du grand Ali avec lequel il attirait le pigeon de Mahomet pour converser avec lui * !

— Voilà des choses merveilleuses, dit Ernest en riant, mais voyez un peu ce qui se passe dans ce cercle au milieu duquel s'agite une petite créature semblable aux atomes de Descartes.

Les deux amis s'approchèrent d'une petite prairie sur laquelle une petite dame, haute de quatre pieds environ, faisait claquer ses doigts, en chantant avec un filet de voix : Il pleut, il pleut bergère, ramenez vos troupeaux. — Croirais-tu bien, dit Willibald, que cette figure poudrée, est la sœur aînée de Julie ? tu dois remarquer

* Il n'est point douteux que le baron Exter ne soit un portrait de quelqu'un de ces originaux si communs en Allemagne, et le type des menteurs de profession, tels que le baron Chasseur de Münchausen, dont les recits sont passés en proverbe dans tout le Nord. Tr.

qu'elle appartient à cette classe de femmes que la nature a mystifiées en les douant d'une coquetterie qui les rend à charge aux autres, quoiqu'elle leur ait refusé le don de plaire, et qu'en les condamnant à une éternelle enfance, elle ne leur ait donné qu'une ridicule naïveté, sans les grâces et la fraîcheur du jeune âge.

Les deux amis s'approchèrent et gagnèrent la salle de musique où l'on distribuait des rafraîchissemens dans des vases de porcelaine gothique. Reutlinger avait pris un violon et dirigeait avec talent un sonate de Corelli, accompagné au piano par le général, et sur le théorbe par le conseiller de commerce à l'habit à drap d'or. Puis la conseillère Foerd chanta avec une expression admirable une grande scène italienne d'Anfossi. Sa voix était cassée et chevrotante, et cependant elle en

triomphait par le talent de sa méthode. Le ravissement éclatait dans les regards de Reutlinger qui semblait encore aux beaux jours de sa jeunesse. L'adagio achevé, le général entama l'allégro, lorsque tout-à-coup les portes de la salle s'ouvrirent, et un jeune homme bien vêtu et de bonne mine vint se jeter, hors d'haleine à ses pieds.

—O général ! s'écria-t-il, vous m'avez sauvé ! vous seul ! O mon Dieu, que ne vous dois-je pas ?

CHAPITRE III.

Ainsi criait le jeune homme qui était hors de lui. Le général embarrassé, releva doucement le jeune homme et le conduisit dans le jardin en lui parlant avec douceur.

La société avait été fort surprise de cette aventure; chacun avait reconnu dans le jeune homme le secrétaire du conseiller Foerd, et l'on examinait ce dernier avec étonnement. Celui-ci prit du tabac et parla en français à sa femme. Enfin, l'ambassadeur Turc s'avança vers lui et lui dit :
— Je ne sais vraiment, mon honorable conseiller, quel mauvais démon a poussé ici mon cher Max avec ses remercîmens si importuns, mais je vais le savoir tout à l'heure. — A ces mots, il s'échappa, et Willibald le suivit. Le trio de la famille Foerd, à savoir les trois sœurs Nanette, Clémentine et Julie, avaient des contenances fort variées. Nanette agitait avec bruit son éventail, parlait d'étourderie et voulait se remettre à chanter : Ramenez vos troupeaux! Mais personne ne se disposait à l'écouter. Julie s'était re-

tirée dans un coin, et tournait le dos à la compagnie, pour cacher sa rougeur et quelques larmes qui lui étaient venues dans les yeux.

—La joie et la douleur blessent également le sein des pauvres humains, mais le sang que fait jaillir l'épine cruelle, ne rend-elle pas les couleurs à la rose qui commence à pâlir? Ainsi parlait avec un grand pathos, Clémentine éprise de Jean-Paul (*), en serrant à la dérobée la main d'un jeune homme aux cheveux blonds, qui se mit à sourire d'un air fade, et lui dit pour toute réponse : — Oh! oui, charmante Clémentine.

En ce moment, Willibald entra dans le salon et chacun l'entoura en l'assiégeant de questions. Mais lui ne voulait

* Textuellement : *Toute jean-paulisée.* Les écrits de Jean-Paul-Frédéric Richter ont tourné beaucoup de têtes féminines en Allemagne. Tr.

absolument rien savoir, et se tenait sur une grande réserve, en prenant l'air ironique et malin qu'il avait souvent. On ne le quitta pas cependant, car on avait remarqué qu'il s'était promené dans le jardin avec le conseiller Foerd, le général Rixendorf, et le jeune secrétaire, et qu'ils s'étaient entretenus avec chaleur.

— S'il faut que je divulgue avant le moment cet événement important, vous me permettrez, messieurs et nobles dames, de vous adresser d'abord quelques questions.

On le lui permit volontiers.

— Ne reconnaissez-vous pas tous, dit Willibald d'un ton pathétique, le secrétaire du conseiller intime, le jeune Max, comme un homme bien élevé et richement doté par la nature.

— Oui, oui, répondirent en chœur toutes les dames.

— N'avez-vous pas entendu rendre justice à sa sagacité, à son assiduité et à sa connaissance des affaires ?

— Oui, oui ! s'écria le chœur des hommes, et les deux chœurs se réunirent lorsque Willibald demanda encore si Max n'était pas le garçon le plus éveillé, le plus malin et un dessinateur habile, puisque le général qui passe pour un amateur de première force n'avait pas dédaigné de lui donner des leçons.

— Il arriva donc, il y a quelque temps reprit Willibald, qu'un jeune maître de l'honorable corporation des tailleurs, célébrant sa noce, il y eut bombances, et les basses et les trompettes s'épuisèrent en fanfares dans les rues. Jean, le domestique du conseiller intime, était douloureusement assis à la fenêtre, le cœur lui défaillait en croyant voir Henriette parmi les dan-

seuses, car il paraît que Henriette était de la noce. Mais lorsque, de sa fenêtre, il aperçut réellement Henriette, il n'y put tenir plus long-temps, courut à sa chambre, se mit dans la plus belle tenue, et se rendit bravement à la salle de noce. On le laissa entrer, mais sous la condition que chaque tailleur aurait la préférence sur lui, ce qui ne lui permettait de danser qu'avec les filles que leur laideur ou leurs mauvaises qualités faisaient rejeter. Henriette était engagée pour toutes les danses; mais dès qu'elle vit son amoureux, elle oublia tous ses engagemens, et le brave Jean repoussa si violemment le petit tailleur qui voulait lui prendre sa belle, qu'il le fit pirouetter et tomber sur le parquet. Ce fut le signal d'un combat général. Jean se défendit comme un lion, distribuant à foison les soufflets et les coups de poing au-

tour de lui; mais il lui fallut succomber au nombre de ses ennemis, et il fut jeté d'une façon injurieuse, par les garçons tailleurs, au bas de l'escalier. Plein de rage et de désespoir, il frappait aux portes et aux fenêtres pour les briser, lorsque Max qui passait par-là, délivra le malheureux Jean des mains de la patrouille qui se disposait à l'arrêter. Jean lui raconta tous ses malheurs, il ne songeait qu'à se venger d'une façon violente, mais le prudent Max parvint enfin à l'apaiser en lui promettant de lui faire donner satisfaction de telle manière qu'il serait content.

Ici Willibald s'arrêta.

— Eh bien ?

— Et bien ?

— Et après?

— Une noce de tailleur !.

— Des amours de petites gens ?

— Que signifie tout cela ?

Ainsi, s'écriait-on de tous côtés.

— Permettez-moi, dit Willibald, de remarquer, avec le célèbre Wéber-Zettel, qu'il est arrivé dans cette comédie de Jean et de Henriette, des choses qui n'arriveront plus jamais.

— Or, le secrétaire Max s'assit le lendemain à son bureau, prit une belle feuille de papier vélin, des pinceaux et de l'encre de la chine, et dessina, avec une grande vérité, un magnifique bouc. La physionomie de ce merveilleux animal aurait donné amples matières aux études d'un physionognomane. Une expression surnaturelle régnait dans ses yeux animés, bien que quelques convulsions semblassent se jouer sur sa bouche et la contracter. L'animal semblait tourmenté d'un mal cuisant. En effet, l'honnête quadrupède était oc-

cupé à mettre au monde une foule de petits tailleurs, armés d'aiguilles et de ciseaux, dont les groupes animés déployaient une activité extrême. Sous ce tableau étaient écrits des vers que j'ai malheureusement oubliés.

— Allez, avec votre vilain bouc ! criaient les dames; parlez-nous de Max !

—Ledit Max, reprit Willibald, donna ce tableau à Jean, qui s'en alla le coller adroitement à l'auberge des tailleurs, où il servit, pendant tout un jour, d'amusement à la populace oisive. Les enfans agitaient joyeusement leurs bonnets, et dansaient autour de chaque tailleur qui arrivait en lui chantant les vers de Max. — Personne autre que le secrétaire du conseiller-intime n'a pu faire ce tableau dirent les peintres. Personne autre que l'écrivain du conseiller-intime n'a pu faire

ces vers, dirent les écrivains. Max, généralement accusé, et ne pouvant nier, se vit bientôt menacé d'un procès et d'un emprisonnement. Il courut alors, au désespoir, chez son protecteur, le général Rixendorf, car il avait déjà visité tous les avocats, qui avaient trouvé sa cause fort mauvaise. Le général lui dit : — Tu as fait une sottise, mon cher enfant ! les avocats ne te sauveront pas ; mais je le ferai, uniquement parce que j'ai trouvé ton tableau dessiné avec art et fort correctement. Le bouc, comme personnage principal, a de l'expression, et les groupes de tailleurs qui tombent sur le premier plan, forment des masses riches et variées, quoique sans confusion. Je suis aussi fort satisfait de la manière dont se précipitent les tailleurs, qui tombent réellement, non pas du ciel !... — Les dames se mirent

encore à murmurer, et l'homme à l'habit de drap d'or s'écria : — Mais, le procès de Max, mon cher ami?

— Cependant, ajouta le général, (ainsi, continua Willibald), cependant l'idée de ce tableau, ne t'appartient pas, mais elle est fort ancienne; heureusement, car c'est justement là ce qui te sauve. — A ces mots, le général chercha dans un vieux pupitre et en tira un sac à tabac, sur lequel se trouvait brodée toute l'idée du jeune Max.

Les jurisconsultes qui se trouvaient dans le salon se mirent à rire; mais le conseiller Foerd, qui venait d'entrer, leur dit : — Il nia *l'animum injuriandi*, le dessein d'injurier, et fut acquitté.

Willibald reprit : — Max se contenta de dire à ses juges : Je ne saurais nier que ce tableau ne soit mon ouvrage, mais je l'ai fait sans avoir la pensée d'offenser l'honorable corporation des

tailleurs, car je l'ai copié d'après un dessin original qui appartient à mon digne maître, le général Rixendorf, et que voici, à quelques changemens près que je me suis permis. Max fut donc acquitté, et vous avez entendu les remerciemens qu'il est venu faire à son protecteur.

On trouva généralement que la chaleur de la reconnaissance du jeune Max n'était nullement proportionnée au léger motif qui l'avait dictée, et le conseiller Foerd dit d'une voix émue : — Ce jeune homme a une âme singulièrement impressionnable et le sentiment d'honneur le plus délicat qui se soit jamais rencontré. L'idée d'une punition corporelle l'accablait, et s'il eût été condamné, il eût infailliblement quitté G... pour toujours.

— Peut-être, dit Willibald, peut-être se trouve-t-il un autre motif sous jeu.

— Cela est vrai, dit le général qui venait d'entrer à son tour, et Dieu veuille que tout cela s'arrange bientôt au gré de ses désirs.

Clémentine trouva toute cette histoire fort grossière; Nanette n'en pensa rien; mais Julie se montra d'une humeur fort satisfaite. Reutlinger vint ranimer la société par sa danse. Les théorbes soutenus par une paire de castagnettes, des violons et des basses, jouèrent une joyeuse sarabande. Les personnes âgées se mirent à danser, et les jeunes les regardèrent. L'homme à l'habit de drap d'or se distingua surtout par ses bonds et par ses pas hardis, et la soirée se passa fort agréablement.

CHAPITRE IV.

La matinée du lendemain ne se passa pas moins bien; comme la veille, un bal et un concert devaient terminer la journée. Le général Rixendorf était déjà au piano; l'habit de drap

d'or s'était emparé d'un théorbe, la conseillère Foerd tenait la partition; l'on n'attendait plus que l'arrivée du conseiller Reutlinger, lorsqu'on entendit des cris perçans dans le jardin, et qu'on vit accourir les domestiques. Bientôt quelques-uns d'entre eux apportèrent le conseiller pâle et défiguré.

Le jardinier l'avait trouvé profondément évanoui, à quelques pas du pavillon où se trouvait le cœur de pierre.

Le général s'élança du piano pour voler au secours de son ami, on lui fit respirer des sels, on l'étendit sur le sopha, et on lui frotta le front avec de l'eau de Cologne.

Tout-à-coup, l'ambassadeur turc repoussa tout le monde en s'écriant : — Amis ignorans, vous tuez un ami bien portant! — A ces mots, il ôta son turban qu'il jeta au loin dans

le jardin, et se débarrassa de sa pelisse. Puis il se mit à décrire avec sa main, autour du conseiller, un cercle qu'il rétrécit sans cesse, si bien qu'il finit par lui toucher les tempes et le sein. Puis, il approcha sa figure de la sienne, et le conseiller ouvrant aussitôt les yeux, lui dit: — Exter, tu n'as pas bien fait de me réveiller. — La puissance inconnue m'a annoncé une mort prochaine, et peut-être m'était-il accordé de passer de ce sommeil à la mort.

— Folies! rêves! s'écria Exter, regarde autour de toi, vois où tu es, et sois gai comme il convient d'être.

Le conseiller s'aperçut alors seulement qu'il se trouvait dans le salon d'assemblée. Il se leva vivement du canapé, s'avança au milieu de la salle; et dit en riant: — Je vous ai donné un fâcheux spectacle, mes honorables hôtes,

mais il n'a pas dépendu de moi d'empêcher que ces maladroits domestiques m'aient apporté ici. Ne prolongeons pas plus long-temps ce désagréable intermède et dansons !

La musique commença aussitôt, mais dès les premières mesures du menuet, le conseiller disparut de la salle avec Exter et Rixendorf. Lorsqu'ils furent arrivés dans une chambre éloignée, Reutlinger se laisse tomber dans un grand fauteuil, et se cachant le visage dans ses mains, il s'écria d'une voix étouffée par la douleur : — O mes amis ! mes amis !

Exter et Rixendorf prièrent le conseiller de leur dire ce qui le tourmentait si fort.

— Parle, mon vieil ami, dit le général. Tu as appris, Dieu sait comment, quelque mauvaise aventure.

— Exter ! dit le conseiller d'une voix

sourde. C'en sera bientôt fait de nous. Le hardi visionnaire n'aura pas frappé, sans être puni, aux portes de l'éternité. Une mort prochaine, affreuse peut-être, m'est annoncée !

— Raconte-nous donc ce que tu as vu, dit le général avec impatience. Je parie que tout cela n'est qu'un effet d'imagination ; toi et Exter, vous gâtez votre vie par vos extravagances.

— Apprenez donc le motif de mon effroi et de mon évanouissement ! dit le conseiller en se levant de son fauteuil, et en s'avançant entre ses deux amis : Vous étiez déjà tous assemblés dans le salon, lorsque, poussé par je ne sais quelle idée, il me prit fantaisie de faire encore un tour dans le jardin. Mes pas se dérigèrent involontairement vers le petit bois. Là il me sembla que j'entendais un bruit léger, une voix douce et plaintive. Les sons semblaient venir

du pavillon. Je m'approche, la porte est ouverte, et j'aperçois... Moi-même! Moi-même, mais tel que j'étais il y a trente ans, avec l'habit que je portais dans ce jour mystérieux où je voulais mettre fin à mes jours, lorsque Julie vint comme un ange de lumière, sous son blanc costume de fiancée, me détourner de cette affreuse pensée. — C'était son jour de noce. — Mon image était étendue sur le pavé devant le cœur, et le frappait violemment en s'écriant : Jamais, jamais tu ne pourras t'amolir, cœur de pierre! — Je restai pétrifié! Un froid glacial, celui de la mort parcourut toute mes veines. — Tout-à-coup Julie, vêtue en blanc comme une fiancée, dans tout l'éclat d'une brillante jeunesse, sortit du milieu des arbres, et étendit amoureusement les bras vers moi.... Non, vers mon image.... vers

moi, moi jeune homme! Je tombai sans connaissance!

A ces mots, le conseiller se laissa encore tomber sans forces dans le fauteuil; mais Rixendorf saisit ses deux mains, les secoua avec force, et s'écria d'une voix retentissante : — C'est lui que tu as vu, lui, pas autre chose? — Je ferai tirer le canon en signe de victoire! — Tes idées de mort, ton apparition, ne sont rien, rien! Je te secoue de tes mauvais rêves, afin que tu te réveilles et que tu vives encore longtemps sur terre.

A ces mots, Rixendorf s'échappa aussi rapidement que put le lui permettre son grand âge. Le conseiller avait sans doute entendu peu de chose des paroles du général, car il restait encore là les yeux fermés. Exter allait et venait à grands pas se frottant le front

en disant : — Je parie que cet homme veut encore tout expliquer d'une façon naturelle ; mais il aura de la peine à en venir à bout ; n'est-ce pas, mon cher conseiller ? Nous nous entendons un peu en apparitions, nous autres ! — Je voudrais seulement avoir ma pelisse et mon turban.

A ces mots, il siffla avec un petit sifflet d'argent qu'il portait à sa ceinture, et aussitôt un des Maures de sa suite lui apporta sa pelisse et son turban. Bientôt après, vint la conseillère intime Foerd, suivie du conseiller et de leur fille Julie. Le conseiller Reutlinger se leva vivement, et retrouva un peu de calme dans les assurances qu'il donna de sa santé. Il pria qu'on voulût bien oublier toute cette petite histoire, et tout le monde se disposait à s'éloigner, lorsque Rixendorf entra précipitamment, en tenant par la main

un jeune homme vêtu de l'ancien costume militaire. C'était Max, dont l'aspect fit pâlir le conseiller.

— Vois ton image, le Sosie de ton rêve ! dit Rixendorf. C'est moi qui ai fait entrer ici mon excellent Max, et qui ai prié ton valet-de-chambre de lui donner un de tes anciens uniformes, pour qu'il pût figurer convenablement dans la société. C'est lui que tu trouvas agenouillé dans le pavillon.

—Oui, s'écria Max, j'étais à genoux devant ton cœur de pierre, moi que tu repoussas à cause d'une injuste vision, oncle cruel ! Si le frère a commis des fautes envers son frère, ne les a-t-il pas dès long-temps expiées par sa misère et par sa mort! Ton neveu, orphelin, est aujourd'hui devant toi. Il porte ton nom, ses traits ressemblent aux tiens, comme un fils ressemble à son père. Il a lutté avec tous

les orages qui frappèrent sa jeunesse.... mais.... laisse-toi toucher.... tends-lui une main bienfaisante, afin qu'il ait un appui lorsque l'adversité sera trop grande!

Le jeune Max s'était approché du conseiller, dans une attitude suppliante et les yeux baignés de larmes. Celui-ci était resté immobile, les yeux étincelans, la tête fièrement rejetée en arrière, muet et sombre; mais, lorsque le jeune homme voulut prendre sa main, il le repoussa des deux siennes, recula de deux pas, et s'écria d'une voix terrible : — Misérable! viens-tu m'assassiner! Fuis! fuis loin de mes yeux. Et toi aussi, Rixendorf, tu as pris part à ce complot! Fais qu'il s'éloigne, celui qui a juré ma perte, le fils du plus grand scé....

— Arrête! s'écria Max, dont les

yeux remplis de colère et de désespoir lançaient des éclairs. Arrête, homme cruel, frère impitoyable ! Tu as rendu à mon père faute pour faute, injure pour injure ; et moi, insensé, qui croyais toucher ton cœur glacé, couvrir, par ma tendresse, l'indifférence de ton frère, qui mourut pauvre, abandonné, mais au moins sur le sein d'un fils qui cherchait à le ranimer. — Max! sois vertueux ! reconcilie-moi le cœur du plus terrible frère! Deviens son fils ! — Ce furent ses dernières paroles. Mais tu me rejettes comme tu rejettes tout ce qui s'approche de toi avec amour et dévouement. Meurs donc seul et délaissé. Que tes valets avides attendent ta mort avec impatience, en se partageant tes dépouilles avant que tes yeux soient fermés. Au lieu des soupirs, des plaintes de ceux qui voulaient entourer ta

vie d'amour, puisses-tu n'entendre en expirant que les cris moqueurs des mercenaires, qui n'auront eu soin de toi qu'à prix d'or! Adieu, tu ne me reverras jamais!

Max voulut s'éloigner, mais Julie chancela, et le jeune homme, se retournant vivement, la reçut dans ses bras en s'écriant d'un ton douloureux : — Ah! Julie, Julie, tout espoir est perdu. La conseillère était restée immobile, tremblante de tous ses membres, pas une parole ne pouvait s'échapper de ses lèvres, mais Reutlinger, en voyant Julie dans les bras de Max, poussa des cris comme un insensé, s'avança vers lui, arracha la jeune fille de ses bras, et, l'élevant au-dessus de lui, il lui demanda : — Aimes-tu ce Max, Julie!

— Comme ma vie, répondit Julie avec force. Le poignard que vous avez

plongé dans son sein a traversé le mien!

Le conseiller la laissa lentement retomber, et s'assit avec précaution dans son fauteuil; puis, il demeura quelques momens les deux mains appuyées sur son front. Un silence profond régnait autour de lui. Pas un des assistans ne fit un geste, un mouvement. Tout-à-coup, le conseiller tomba sur ses deux genoux. Son visage était couvert de rougeur, ses yeux remplis de larmes. Il leva les yeux au ciel, et dit solennellement: — Que ta volonté soit faite! O Julie, Julie! ô pauvre aveugle que je suis!

Le conseiller se couvrit le visage, on l'entendit pleurer. Cela dura quelques momens, il se releva, vint à Max, le pressa sur son cœur, et s'écria hors de lui: — Tu aimes Julie, tu es mon fils.

— Non tu es plus que cela, tu es moi, moi-même.—Tout t'appartient. — Tu es riche, très-riche. — Tu as une campagne. — Des maisons, de l'argent comptant. — Laisse-moi rester auprès de toi, tu me donneras le pain de la charité dans mes vieux jours. — N'est-ce pas, tu le feras? Ne m'aimes-tu pas? — Il faut que tu m'aimes, puisque tu es moi-même. — Ne redoute pas mon cœur de pierre, presse-moi tendrement contre ton sein, les battemens de ta poitrine réchaufferont la mienne. — Max, mon fils, mon ami, mon bienfaiteur!

Il continua de parler de la sorte et avec tant de chaleur qu'on craignait que sa raison ne souffrît de ces expansions outrées. Rixendorf parvint enfin à le calmer, et le conseiller, un peu remis, vit tout ce qu'il avait gagné en ce jeune

homme et s'aperçut avec attendrissement que la conseillère Foerd semblait retrouver le souvenir d'un temps passé dans l'union de sa Julie avec le neveu de Reutlinger. Le conseiller intime Foerd contemplait toute cette scène avec satisfaction, et il parla d'avertir ses autres filles de cet événement ; mais on ne put les trouver nulle part. On avait déjà vainement cherché Nanette parmi les grands vases du Japon qui se trouvaient dans le vestibule, sous tous les bancs, enfin on trouva la petite endormie sous un rosier, et Clémentine dans une allée sombre avec le blond jeune homme. Les deux sœurs parurent peu satisfaite du mariage de leur cadette ; mais leur humeur se dissipa au milieu des félicitations de la société. On se disposait à passer dans le grand salon, lorsque l'ambasseur Turc s'écria

tout-à-coup : — Eh quoi! vous allez vous marier tout de suite. Marier ce Max, ces enfans sans expérience. Vois mon ami, ajouta-t-il en s'adressant à Max, tu poses tes pieds en dedans, et tu n'as pas l'usage du monde puisque tout-à-l'heure tu tutoyais ton viel oncle le conseiller aulique. Charles, il faut voyager, vas à Constantinople. Là tu apprendras tout ce qu'il faut savoir dans la vie, et tu reviendras épouser ma belle Julie. — Tout le monde fut surpris de cette singulière proposition. Mais Exter prit à part le conseiller, tous deux se placèrent l'un devant l'autre, se mirent mutuellement les mains sur les épaules et échangèrent quelques paroles arabes. Puis Reutlinger courut prendre la main de Max et lui dit très-amicalement:— Mon cher fils, mon bon Max, fais-moi le plaisir d'aller à Constantinople. Cela durera

six mois au plus, et ensuite nous ferons la noce.

En dépit de toutes les protestations de la fiancée, Max fut obligé de partir pour Constantinople, d'où il revint après avoir vu les degrés de marbre sur lesquels le chien marin apporta à Exter un enfant, et une infinité de choses aussi remarquables, et alors il épousa Julie. Je ne saurais dire quelle parure avait la fiancée le jour de ses noces, et combien d'enfans résultèrent de cette union; j'ajouterai seulement que le jour de la fête de la Vierge de l'année 180..., Max et Julie se trouvèrent agenouillés dans le pavillon près du cœur de pierre. Leurs pleurs tombaient en abondance sur le marbre qui recouvrait le cœur trop souvent déchiré de leur vieil et excellent oncle. Max, non pour imiter l'épitaphe de lord Horion, mais parce que toute la vie du pauvre

oncle se trouvait exprimée dans ce peu de paroles, avait gravé de sa main ces mots sur la pierre: QU'IL REPOSE ENFIN!

FIN DU TOME XV.

TABLE

DU QUINZIÈME VOLUME.

Maître Jean Wacht, le charpentier. 5
Le Cœur de pierre. 145

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

Quatrième Livraison.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S. G., N. 17.

CONTES
NOCTURNES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

4.

XVI.

PARIS.
Eugène Renduel.
1830.

CONTES NOCTURNES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME XVI.

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

LE BOTANISTE.

CONTES

NOCTURNES.

CHAPITRE PREMIER.

La serre du professeur Ignace Helms. — Eugène, le jeune étudiant. — Marguerite et la vieille femme du professseur. — Lutte et résolution.

EUGÈNE, le jeune étudiant, se trouvait dans la serre du professeur Ignace Helms, et admirait le rouge éclatant des fleurs que l'*amaryllis*

reginæ étale justement dans la matinée.

C'était le premier beau jour de février. Le ciel était serein et sans nuages, et le soleil lançait ses rayons bienfaisans à travers les grandes vitres de la serre. Les fleurs, qui sommeillaient encore dans un berceau verdoyant, se remuaient comme si elles eussent été excitées par un songe, et relevaient doucement leurs feuilles pleines de sève; mais le jasmin, le réséda, la rose toujours fleurie, la rose de Gueldre, la violette, qui recommençaient à fleurir, remplissaient la serre des exhalaisons les plus douces et les plus agréables; et déjà de petits oiseaux, qui avaient quitté, non sans crainte, leur retraite abritée des frimas, voltigeaient çà et là, becquetant les vitres pour engager le printemps qui régnait de

toute sa beauté dans la serre, à se répandre sur toute la nature.

— Pauvre Helms, dit Eugène profondément affligé, pauvre vieil Helms, tu ne vois plus toute cette pompe, toute cette magnificence! Tes yeux se sont fermés pour toujours; tu reposes sous le froid gazon! Cependant, je me trompe, tu es au milieu de tous tes chers enfans que tu élevais et entretenais avec tant de soin; aucun de ceux, dont tu pleurais la mort prématurée, n'a subi cette destinée; c'est seulement à présent que tu comprends entièrement leur vie et leur amour que tu ne pouvais que pressentir.

Dans le même moment, la petite Marguerite remuait et travaillait très-activement avec son arrosoir au milieu des fleurs et des plantes.

—Marguerite, Marguerite! s'écria

Eugène, que fais-tu donc? je crois que tu arroses de nouveau les plantes en temps inopportun, et que tu détruis ce que j'ai entretenu avec tant de soin. — La pauvre Marguerite laissa presque tomber l'arrosoir plein d'eau, qu'elle tenait dans ses mains.

— Ah, cher monsieur Eugène! dit-elle, et les larmes inondèrent ses yeux. — Ne me grondez pas, ne vous fâchez pas. Vous savez que je suis un être simple et borné; je crois toujours que ces pauvres plantes et ces arbrisseaux, qui ne sont pas restaurés dans cette serre par la pluie et la rosée du ciel, me regardent et me demandent de soulager leurs souffrances, de leur donner de la nourriture.

— Ce sont des friandises, dit Eugène, ce sont des friandises pernicieuses, Marguerite, qui les ren-

dent malades et les font mourir. En général, tu aimes beaucoup les fleurs, je le sais bien; mais, tu n'as point de connaissances en botanique, et, malgré mes leçons assidues, tu ne te donnes aucune peine pour acquérir cette science, qui sied cependant très-bien aux demoiselles, et qui leur est même indispensable; car, sans cela, une jeune fille ne sait pas à quelle classification appartient la belle rose odoriférante avec laquelle elle se pare; et cela est très-fâcheux. Dis-moi donc, Marguerite, comment appelles-tu les plantes qui se trouvent dans ces vases, là-bas, et qui sont sur le point de fleurir? — Eh, s'écria, gaîment Marguerite, ce sont mes chères roses de Gueldre! — Vois-tu, continua Eugène, vois-tu bien, Marguerite, tu ne connais pas même le véritable nom des fleurs

que tu aimes le plus! Il faut les appeler *Galanthus nivalis.*

—*Galanthus nivalis*.... dit Marguerite, en répétant timidement ce mot. — Ah, mon cher monsieur Eugène, s'écria-t-elle ensuite; ce nom est bien beau et bien agréable; mais il me semble que cela n'est pas ma chère rose de Gueldre. Vous savez bien, comme j'étais autrefois, lorsque j'étais encore enfant?

— Mais, ne l'es-tu plus, Marguerite? lui dit Eugène en l'interrompant.

— Mais, répliqua Marguerite, rougissant jusque dans le blanc des yeux, quand on a quatorze ans, on ne se range plus dans la classe des enfans.

— Et cependant, dit Eugène en souriant, il n'y a pas si long-temps que la grande poupée....

Marguerite se détourna promptement, courut du côté de la serre où

se trouvaient plusieurs pots de fleurs, et s'agenouilla pour les arranger.

— Ne te fâche pas, Marguerite, continua doucement Eugène; reste toujours la bonne et pieuse enfant que le père Helms arracha aux mauvais traitemens d'une parente, et dont il eut soin, ainsi que son estimable épouse, comme de sa propre fille? Mais, tu voulais me raconter quelque chose!

— Ah, reprit Marguerite découragée, ah, cher monsieur Eugène, ce sont encore quelques niaiseries qui m'ont passé par la tête; mais puisque vous le désirez, je vous dirai tout bien fidèlement. Pendant que vous donniez un si beau nom à ma rose des Alpes, je me ressouvins de mademoiselle Rosine. Vous savez bien, monsieur Eugène, elle et moi, nous ne faisions qu'un, nos senti-

mens et nos désirs étaient les mêmes; et lorsque nous étions encore enfans, nous aimions beaucoup à jouer ensemble. Mais, un jour, il y a à peu près un an, Rosine devint sérieuse, et singulière envers moi; elle me disait que je ne devais plus l'appeler Rosine, mais mademoiselle Rosalinde. — Je le fis; et, dès ce moment, elle s'éloigna toujours de plus en plus de moi. — J'ai perdu ma chère Rosine! Et je crois, qu'il en sera de même de mes chères fleurs, si j'allais tout à coup leur donner des noms étrangers et ambitieux. — Hem! dit Eugène, Marguerite! il y a parfois dans tes paroles quelque chose d'extraordinaire et de bizarre. On sait au juste ce que tu veux dire, et cependant on ne comprend pas ce que tu as dit. Mais, cela ne diminue en rien la beauté de

la botanique ; et quoique ta Rosine soit devenue à présent mademoiselle Rosalinde, tu peux cependant te soucier un peu du nom de tes fleurs favorites, et chercher à savoir comment on les nomme dans le monde savant. — Mets mon instruction à profit. — Quant à présent, ma bonne chère fille, examine les jacinthes. Exposes davantage au soleil l'*ogroi de Buzan* et la *gloria solis*. Il paraît que la *perruque carrée* ne deviendra pas grand'chose. L'*Emilius comte Bühren*, qui avait de si belles fleurs au mois de décembre, est déjà fané ; il ne dure pas long temps ; mais le *Pastor fido* donne de belles espérances. Quant à ce *Hugo Grotius*, il faut bien l'arroser ; il a encore besoin de grandir beaucoup

Pendant que Marguerite, qui rougit de nouveau, lorsque Eugène

l'appela sa bonne et chère fille, commençait à exécuter avec plaisir ce qui lui était ordonné, la femme du professeur Helms entra dans la serre. Eugène lui fit remarquer la beauté des fleurs printanières, et vanta principalement les fleurs de l'*amaryllis reginæ*, que feu le professeur mettait au-dessus de l'*amaryllis formosissima;* aussi il l'élevait et l'entretenait avec un soin particulier en mémoire de son cher maître.

— Mon cher monsieur Eugène, dit avec émotion la femme du professeur, vous avez un excellent cœur; feu mon mari n'a estimé ni aimé aussi tendrement aucun de ses élèves qui demeuraient chez lui. Mais aucun d'eux n'a si bien compris mon cher Helms, aucun n'a été plus lié avec lui, et aucun n'a pénétré aussi bien

que vous le fonds de sa doctrine. Il avait coutume de répéter souvent : Eugène est un brave jeune homme, fidèle et pieux; c'est pourquoi les fleurs, les arbustes et les arbres l'aiment et prospèrent par ses soins. Satan est un esprit ennemi, impie et intraitable; il sème l'ivraie qui multiplie avec usure; et son haleine pestilentielle donne la mort aux enfans de Dieu. — Il donnait le nom d'enfans de Dieu à ses chères fleurs.

Les yeux d'Eugène étaient baignés de larmes. — Oui, dit-il, chère et estimable épouse de mon maître, je conserverai fidèlement cet attachement dicté par la piété filiale; et ce beau temple de mon maître, de mon père, continuera de fleurir et de prospérer tant que je vivrai. — Si vous le permettez, madame, j'irai

habiter dès à présent, comme monsieur le professeur avait coutume de le faire, cette petite chambre à côté de la serre; je pourrai de là surveiller tout plus facilement.

— Dans le moment même, répondit-elle, j'étais affligée profondément de la pensée que la magnificence de ces fleurs allait disparaître de ces lieux. Je connais très-bien la culture des arbustes et des fleurs, et je suis versée, comme vous le savez, dans la science de mon mari. Mais, ô mon Dieu! une vieille femme comme moi peut-elle avoir la force d'entretenir tout comme un jeune homme vigoureux, quel que soit son désir de le faire? — Et puisque nous devons nous séparer à présent, mon cher monsieur Eugène.....

—Comment, s'écria Eugène épouvanté, comment vous voulez m'é-

loigner de chez vous, madame?

—Va, dit-elle à Marguerite, rentre dans la maison, chère Marguerite, et cherche mon grand châle; il fait encore très-frais.

A peine Marguerite fut-elle partie, que la femme du professeur commença ainsi : — Vous êtes heureux, mon cher monsieur Eugène, d'être un jeune homme beaucoup trop noble, sans expérience et sans préoccupation; vous ne comprendrez peut-être pas bien ce que je suis forcée de vous dire aujourd'hui. J'entre dans ma soixantième année; vous avez à peine vingt-quatre ans; je pourrais être votre grand'mère; et je crois que cette différence d'âge doit sanctifier votre demeure dans ma maison. Mais la flèche empoisonnée de la calomnie n'épargne pas même la matrone, dont la vie a été irréprocha-

ble; et il ne manquerait pas d'hommes méchans, qui vous accableraient de propos malins, et d'absurdes médisances, si vous continuiez à rester chez moi. Je vous le répète, la méchanceté exercerait ses fureurs encore plus sur vous que sur moi; c'est pourquoi il vous faut, mon cher monsieur Eugène, quitter ma maison. Du reste, je vous soutiendrai dans votre carrière comme si vous étiez mon propre fils; quand même mon mari ne m'en eût pas imposé le devoir.—Vous et Marguerite, vous êtes et vous continuerez d'être mes enfans.

Eugène était stupéfait; il ne pouvait comprendre comment il pouvait exciter quelque scandale en continuant d'habiter la maison de la vieille femme; et comment cela pouvait donner matière à des propos malicieux. Mais, la ferme résolution de

la femme du professeur de lui faire quitter l'habitation qui était le cercle de toute sa vie, le centre de tous ses plaisirs; la pensée d'être forcé de se séparer de ses chères fleurs qu'il avait élevées et entretenues, lui causèrent une vive douleur.

Eugène était du nombre de ces hommes simples, qui se contentent d'un peu de liberté, qui cherchent et trouvent dans la science ou dans l'art qui est devenu la propriété de leur esprit, le seul et le plus beau but de tous leurs efforts; et auxquels la petite étendue de terrain où ils virent le jour, paraît un fonds fertile dans le désert immense et inhospitalier où vivent les autres hommes; cette vie leur est si étrangère qu'ils croient ne pouvoir s'y hasarder sans courir de grands périls. On sait que des hommes de cette trempe restent

toujours enfans sous un certain rapport; qu'ils sont maladroits, gauches et timides, et qu'ils se présentent toujours enveloppés du manteau du pédantisme de leur science ou de leur art. Ils prêtent donc facilement à la plaisanterie, et la suffisance, sûre d'une victoire facile, ne manque jamais d'en faire sa proie. Mais, ces hommes sont souvent animés du feu sacré des connaissances supérieures. Étrangers qu'ils sont restés au mouvement et au tumulte de la vie, l'occupation à laquelle ils se sont livrés avec amour et avec piété, est le médiateur entre eux et la puissance éternelle, principe de tout être; et leur vie tranquille et innocente est un culte continuel dans le temple éternel de l'esprit du monde. — Tel était Eugène!

Dès qu'Eugène fut revenu de son

trouble, et qu'il put articuler quelques paroles, il assura, avec une vivacité qui n'entrait pas dans son caractère, que, s'il était obligé de quitter la maison du professeur, sa carrière serait terminée ici-bas; et que, chassé de sa demeure, il ne pourrait plus trouver le repos et le contentement. Il conjura la femme du professeur, dans les termes les plus touchans, de ne pas reléguer celui qu'elle avait adopté pour son fils dans la solitude effrayante que lui offrirait tout autre lieu, quelque agréable qu'il fut.

La femme du professeur sembla hésiter.

— Eugène, dit-elle enfin, il y a un moyen de vous conserver ici dans les mêmes rapports qui ont existé entre nous jusqu'à présent..... c'est de devenir mon mari!

Eugène la regardait avec étonnement, mais elle continua :

—Vous ne connaissez pas du tout les relations de la vie; et vous n'apprendrez peut-être pas de sitôt, et peut-être jamais, à vous y conformer. Dans le cercle le plus étroit de la vie même, vous avez besoin de quelqu'un qui se charge du fardeau de pourvoir à vos besoins quotidiens, qui ait pour vous les plus petits soins, afin que vous puissiez vous livrer entièrement à vos occupations, et vivre libre de toute inquiétude, uniquement pour la science. Mais, personne n'est plus en état de vous rendre ces services qu'une tendre mère qui vous aime; je serai et je resterai votre mère dans toute la force du mot, quand même le monde m'appellerait votre femme

— Certes, l'idée de vous marier ne vous est pas encore entrée dans l'es

prit, cher Eugène; vous ne devez pas même y réfléchir plus long-temps; puisque, après que la bénédiction nous aura unis, rien ne sera changé, sous aucun rapport, dans nos relations, si ce n'est que cette bénédiction me donnera, au pied des autels, les droits sacrés de votre mère, et à vous ceux de mon fils. C'est avec une tranquillité d'autant plus grande que j'osais vous faire, cher Eugène, la proposition qui aurait paru très-singulière à bien des mondains; puisque je suis persuadée que si vous y accédez, rien ne sera changé dans notre manière de vivre Tout ce que le monde désire pour rendre une femme heureuse, doit vous rester et vous restera étranger; les contraintes de la vie, les désagrémens qui résultent de tant de prétentions dont vous seriez tourmenté, détruiraient facile-

ment toutes vos illusions, et vous feraient sentir plus vivement tout le chagrin, tous les besoins et toutes les incommodités réelles qui en résultent. C'est pourquoi la mère peut et ose prendre la place de l'épouse.

Margurite entra avec le châle qu'elle présenta à la femme du professeur.

— Je ne veux pas du tout que vous preniez une résolution prompte, mon cher ami! — Ne vous décidez qu'après avoir mûrement réfléchi. — Je ne vous demande pas une réponse aujourd'hui; c'est une vieille et bonne maxime, qu'il faut remettre ses résolutions au lendemain.

A ces mots, la bonne dame Helms sortit de la serre, et emmena avec elle la petite Marguerite.

La femme du professeur avait raison; Eugène n'avait jamais pensé

au mariage ; et la proposition qu'on venait de lui faire ne l'avait troublé que parce que tout à coup l'image d'une vie nouvelle se présentait à ses yeux. Après avoir mûrement réfléchi à cette affaire, il ne trouva rien de plus beau et de plus heureux pour lui que de voir l'église bénir une union qui lui acquérait une mère et les droits sacrés de fils.

Il aurait volontiers fait connaître sa résolution à la vieille dame ; mais, comme elle lui avait ordonné le silence jusqu'au lendemain, il devait le garder, quoique son regard, son maintien, son contentement, en un mot tout son être semblaient révéler à la vieille ce qui se passait en lui.

Mais, comme il réfléchissait à sa nouvelle et bizarre position, il tomba tout à coup dans un état d'assoupis-

sement voisin du sommeil, et il lui sembla alors qu'une image brillante, dont les formes étaient depuis long-tems effacées de sa mémoire, vint lui apparaître. Vers l'époque où il alla demeurer comme secrétaire chez le professeur Helms, une petite nièce du professeur venait souvent visiter son grand-oncle; c'était une jeune fille jolie et aimable, mais qui excita si peu l'attention d'Eugène, qu'il se souvenait à peine d'elle, lorsqu'après avoir cessé de paraître pendant quelque temps chez son oncle, on annonça tout à coup qu'elle allait revenir pour épouser un jeune docteur de l'endroit. Au temps où elle revint, et où l'on devait célébrer son mariage avec le jeune docteur, le pauvre Helms était malade, et gardait la chambre. La pieuse enfant promit à son oncle de venir le trouver avec son

mari immédiatement après les fiançailles, afin de recevoir de ses respectables parens leur bénédiction. Il arriva qu'Eugène entra dans la chambre dans le moment même où le couple était agenouillé devant l'autel.

Ce n'était plus cette jeune fille, cette nièce qu'il avait vue autrefois si souvent dans la maison du professeur; elle lui parut être un tout autre être, un être supérieur. Elle était, revêtue d'une robe de satin blanc, qui dessinait admirablement sa taille svelte, et qui descendait en larges plis sur ses jambes. Des dentelles précieuses laissaient entrevoir son sein d'albâtre, et une guirlande de myrthe ornait les tresses de ses beaux cheveux châtains. Une douce et pieuse inspiration animait son visage; toutes les grâces du ciel paraissaient répandues sur elle. Le vieil Helms pressa la jeune

mariée sur son cœur; sa femme, après en avoir fait autant, la conduisit au marié, qui la serra dans ses bras avec l'ardeur du plus grand ravissement.

Eugène, que personne ne remarqua et auquel personne ne faisait attention, ne savait plus ce qui se passait en lui. Un froid glacial et une chaleur brûlante s'emparèrent alternativement de ses membres; une douleur inexprimable fendit son cœur; et cependant, il lui semblait qu'il n'avait jamais été plus heureux. — Si la jeune mariée s'approchait à présent de toi, si tu la pressais aussi à ton tour contre ton cœur! — Cette pensée, qui l'agita subitement comme un coup électrique, lui parut une témérité monstrueuse. Une crainte inexprimable, n'était que le désir ardent du bonheur qui

le jeta dans l'anéantissement le plus douloureux.

Le professeur qui venait de l'apercevoir, lui parla ainsi : — Eh bien, M. Eugène, voilà notre heureux couple. — Il convient que vous félicitiez ma femme, reprit le docteur. — Eugène n'était pas capable de proférer une parole ; la jeune mariée s'approcha de lui, lui tendit la main avec l'amabilité la plus gracieuse, et Eugène la pressa sur ses lèvres sans trop savoir ce qu'il faisait. Mais alors il perdit presque connaissance ; il eut de la peine à se tenir debout, il n'entendit pas un mot de ce que lui disait la jeune mariée ; il ne revint à lui que long-temps après que le jeune couple eût quitté la chambre, et que le professeur lui eût reproché un peu la timidité inconcevable qui le rendait semblable à un être inanimé, inca-

pable de prendre part à ce qui se passe autour de lui.

Il est très-extraordinaire qu'Eugène, qui avait été tellement agité par cette aventure pendant plusieurs jours, au point de ressembler à un homme endormi, n'en conserva de souvenir que dans le délire du sommeil.

L'image de la jeune mariée, belle comme un ange, telle qu'il l'avait vue dans l'appartement du professeur Helms, s'était présentée à ses yeux; tous les sentimens, tout le plaisir et toute la douleur qu'il avait éprouvés dans ce moment, l'agitèrent de nouveau. Mais il lui semblait qu'il était l'heureux époux, et que la belle mariée étendait ses bras pour l'embrasser et le presser contre son cœur. Et au moment où son ravissement était au comble, il voulut se précipiter sur elle; mais il se sentit enchaîné, et

une voix lui criait : — Insensé, que veux-tu faire, tu ne t'appartiens plus, tu as vendu ta jeunesse; le printemps de l'amour et du plaisir est détruit pour toi, car tu es engourdi comme un vieillard dans les bras d'un hiver glacial! — Il poussa un cri de frayeur, il s'éveilla et le songe disparut; mais il lui semblait encore voir la mariée, et derrière lui, la vieille femme du professeur s'efforçant de lui fermer les yeux avec ses doigts de glace, pour l'empêcher de la voir. Vas, s'écria-t-il, vas, ma jeunesse n'est pas encore vendue, je ne suis pas encore engourdi dans tes bras glacés! — Une horreur profonde pour son mariage avec la vieille femme du professeur se manifesta en lui avec force.

Le lendemain, Eugène parut très-accablé; la femme du professeur s'in-

forma beaucoup de sa santé; et comme il se plaignait de maux de tête et de fatigues, elle lui prépara une potion tonique, le soigna et le dorlota comme un enfant gâté et malade.

Eugène se dit à lui-même : — Récompenserai-je cet amour maternel et cette fidélité par l'ingratitude la plus noire? me séparerai-je d'elle, de mes plaisirs, de toute ma vie, pour poursuivre une folle illusion? et cela pour un songe, qui ne peut jamais se réaliser, qui est peut-être une tentation de Satan, pour me précipiter dans la perdition après m'avoir aveuglé par ses désirs sensuels? Y a-t-il encore à réfléchir? Non, ma résolution est inébranlable.

Le même soir la femme du professeur, âgée de soixante ans, devint l'épouse du jeune Eugène, qui n'était encore qu'un étudiant.

CHAPITRE II.

Manière de voir d'un jeune homme prudent, sur la vie. — La malédiction des hommes ridicules. — Le duel pour la mariée. — Sérénade manquée et mariage accompli. — *Mimosa pudica.*

Eugène était justement occupé à arranger quelques plantes, lorsque Sévère, le seul ami avec lequel il entretenait des relations, à la vérité

peu fréquentes, entra. Mais, dès que Sévère aperçut Eugène absorbé par son travail, il s'arrêta, et partit ensuite d'un grand éclat de rire.

Tout autre, moins impressionable par tout ce qui est bizarre que le jovial Sévère, en eût fait autant.

La vieille femme du professeur avait donné à son nouvel époux la garde-robe du défunt, et avait même manifesté le désir qu'Eugène fît au moins usage des vêtemens que le professeur avait coutume de porter le matin, s'il ne voulait pas sortir avec les habits à la vieille mode.

Dans ce moment, Eugène était revêtu de la robe de chambre du professeur, beaucoup trop ample pour lui, et faite d'une toile d'indienne

parsemée des fleurs les plus variées; coiffé d'un grand bonnet de la même étoffe, sur le devant duquel brillait un *lilium bulbiferum*. Cet accoutrement lui donnait l'air d'un prince ensorcelé.

— Que Dieu me protège, s'écria Sévère après s'être remis de son rire, je crois qu'il y a des revenans dans cette maison, et que feu monsieur le professeur est sorti de la tombe pour se promener au milieu de ses fleurs. —Dis-moi, Eugène, pourquoi t'es-tu masqué de la sorte?

Eugène l'assura qu'il ne trouvait rien de bizarre dans ce vêtement, que la femme du professeur, vu les nouvelles relations qu'il avait avec elle, lui avait permis de porter les robes de chambre de son mari défunt; que d'ailleurs cet habillement était très-commode, et fait d'une

étoffe si précieuse qu'il serait impossible de trouver la pareille dans tout l'univers. — Toutes les fleurs et les plantes qui s'y trouvent peintes sont imitées d'après nature ; et parmi les coiffes de nuit, il y en a quelques-unes, dit Eugène, qui sont un *herbier vivant*; mais je ne les mettrai par vénération qu'à certains jours de fête. Cet habillement surtout est très-beau et très-remarquable, en ce que feu le professeur a noté de sa propre main avec de l'encre indélébile, le nom de chaque fleur, de chaque herbe, comme vous pouvez le voir, mon cher Sévère, en examinant de près la robe de chambre et la coiffe; une telle robe peut servir de manuel à un élève avide de science.

Sévère prit la coiffe qu'Eugène lui présenta, et y lut une quantité de noms qui y étaient écrit très-propre-

ment et très-lisiblement; comme *lilium bulbiferum, pitcairnia angustifolia, cynoglossum omphalodes, daphne megereum, gloxinia maculata*, etc. Sévère allait éclater de rire de nouveau; cependant il devint tout à coup très-serieux, regarda son ami, et lui dit : — Eugène! serait-il possible! serait-il vrai? — Non, ce ne peut être qu'un bruit absurde et ridicule, que les mauvaises langues répandent sur ton compte et sur celui de la vieille femme du professeur.— Ris donc Eugène, ris bien fort; on dit que tu vas épouser cette vieille?

Eugène fut un peu décontenancé; mais, il l'assura, en baissant les yeux, que tout ce qu'on disait était l'exacte vérité.

— Le ciel m'a donc conduit ici à propos pour t'arracher à ta perte, s'é-

cria Sévère! Parle, quelle démence s'est emparée de toi, pour t'engager à te vendre dans la plus belle saison de la vie, et cela pour un vil métal?—Sévère bouillonnait de colère, c'était son habitude en pareille occasion; il s'échauffa toujours de plus en plus, et finit par maudire la femme du professeur et Eugène; il voulait ajouter encore quelques juremens d'étudians, lorsqu'enfin Eugène parvint, non sans peine, à le calmer et à l'engager à l'écouter. Les emportemens de Sévère avaient remis Eugène, qui commençait à perdre contenance. Il expliqua tranquillement et nettement toute l'affaire; il ne dissimula pas comment tout s'était arrangé, et termina en le priant de lui exposer les doutes qu'il avait sur le résultat de son alliance avec la femme du professeur.

— Pauvre ami, dit Sévère qui était tout à fait remis, pauvre ami, dans quel abîme de discorde t'es-tu précipité! — Cependant je réussirai peut-être à te tirer d'embarras, et lorsque tu seras délivré des liens qui t'enchaînent, tu sentiras le prix de la liberté. — Il faut partir d'ici! — Jamais, s'écria Eugène, ma résolution est invariable. Tu es un homme pervers, si tu peux douter de la bonté et de l'amour maternel de la plus digne des femmes pour moi qui serai toujours un enfant pour elle.

— Écoute, dit Sévère, tu te donnes à toi-même le nom d'enfant; et tu l'es réellement; c'est ce qui me donne, à moi qui connais le monde, cette supériorité que mon âge me ferait refuser, puisque je n'ai que quelques mois de plus que

toi. Tu ne me taxeras pas de pédantisme, quand je t'assurerai que, dans l'état où tu te trouves, il est impossible que tu puisses voir clair dans cette affaire. Ne crois pas que j'élève des doutes sur les bonnes intentions de la femme du professeur; que je ne sois pas convaincu qu'elle n'a en vue que ton bonheur; mais, mon bon Eugène, elle-même elle est dans la plus grande erreur. Je suis forcé de croire, d'après la connaissance que j'ai du cœur humain et de tout ce que fait cette vieille femme, qu'elle n'est pas susceptible d'avoir des passions vives, qu'elle a possédé de tout temps ce flegme qui conserve long-temps les filles et les femmes; car, à la vérité, elle a encore très-bonne mine pour son âge. Nous savons tous deux que le vieil Helms était le flegme personnifié; ajoutez à cela que l'un et l'autre,

outre leur grande simplicité, qui rappelait les mœurs antiques, étaient de très-bonnes gens; il n'est donc pas étonnant que leur union fût heureuse, tranquille; que le mari ne critiquât jamais les mets, et que la femme ne fît jamais approprier le cabinet de travail en temps inopportun. La vieille femme croit pouvoir continuer à jouer tout doucement avec toi cet éternel *andante* du *duetto* conjugal, puisque son flegme ne lui donne pas assez de hardiesse pour chercher à jouer l'*allegro* dans le monde. Si tout reste bien tranquille sous la robe de chambre botanique, il est indifférent que le vieil Helms ou le jeune étudiant Eugène en soit affublé. O! sans doute, la vieille aura soin de toi; elle te dorlotera; je m'invite d'avance à prendre avec toi une tasse de cet excellent moka,

que préparent si bien les vieilles femmes; et elle me verra avec plaisir fumer avec toi une pipe de bon varinas qu'elle aura chargée, et que j'allumerai avec des allumettes qu'elle aura faites de morceaux des manuscrits de son mari, destinés à devenir la proie des flammes. Mais si tout à coup les orages de la vie viennent faire irruption dans ce calme qui, pour moi du moins, présente l'aspect désespérant d'un désert? Si....

— Tu crois, que si des accidens malheureux, des maladies surviennent....

— Je crois, continua Sévère, qu'un jour deux yeux, dont le regard pénétrera ton cœur, changeront ta vie....

— Je ne te comprends pas.

Sévère continua sans faire atten-

tion à ce que disait Eugène : — Aucune robe de chambre botanique ne garantit contre ce regard ; elle tombera par terre en lambeaux, fût-elle de fer. Et, abstraction faite des malheurs qui peuvent t'assaillir dans ce moment, cette alliance folle fera peser sur toi la malédiction la plus terrible, la malédiction qui fane et fait mourir la plus petite fleur de la vie ; c'est la malédiction du ridicule !

Dans son étourderie enfantine, Eugène ne comprit pas du tout ce que voulait dire son ami ; il était disposé à apprendre, à connaître autant que possible la région inconnue dont lui parlait Sévère, lorsque la femme du professeur entra.

La physionomie de Sévère exprimait l'ironie, le sarcasme était sur ses lèvres. Mais, comme la vieille

s'avançait vers lui avec toute l'amabilité et la dignité d'une noble matrone; comme elle le saluait avec des paroles pleines de bonté qui partaient du fond du cœur, l'ironie et le sarcasme disparurent des lèvres de Sévère, et il crut pour un instant qu'il y avait réellement des rapports dans la vie dont le monde ne se doute pas.

Qu'il soit dit en passant, que la femme du professeur devait dans le premier moment produire une impression très-agréable sur tout homme qui savait comprendre l'expression d'une piété et d'une fidélité véritables.

Sévère oublia son ton d'ironie, et le sarcasme expira sur ses lèvres lorsque la vieille l'invita à prendre une tasse de café et à fumer une pipe avec Eugène.

Il remercia le ciel lorsqu'il fut

rentré chez lui ; car, l'hospitalité de la vieille femme, le charme singulier de la noble dignité qui était répandue sur tout son être, l'avaient tellement surpris que sa profonde conviction en était ébranlée. Il croyait malgré lui qu'Eugène pouvait être réellement heureux dans ses rapports insensés avec la vieille.

Cependant il arrive quelquefois qu'un mauvais pressentiment s'accomplit presque aussitôt. Dès le lendemain, le ridicule dont Sévère avait menacé Eugène, commença déjà à exercer ses fureurs sur lui : c'était une malédiction.

Le mariage extraordinaire d'Eugène avait percé dans le public ; et le lendemain matin, lorsqu'il entra au collége qu'il fréquentait encore, tout le monde le regarda en riant. La leçon terminée, les étudians formè-

rent une haie dans la rue où Eugène devait passer, et de tout côté on criait : — Je vous félicite, monsieur le marié. — Mes saluts au joli petit tendron. — Bon, le mariage n'est pour lui que fête et plaisir, etc.

Le sang bouillonna dans les veines d'Eugène. Arrivé dans la rue, un grossier personnage qui se trouvait faire partie des groupes, lui dit : Mes saluts à la jeune mariée, à la vieille.... — Il ajoutait une insulte; mais à l'instant même, toutes les fureurs de la colère et de la rage s'éveillèrent dans l'âme d'Eugène, il asséna un vigoureux coup de poing sur la figure de son adversaire et le renversa. Celui-ci se releva avec une vitesse peu ordinaire, et vint fondre sur le malheureux Eugène avec un gourdin noueux; beaucoup d'autres allaient suivre son exemple,

mais le doyen des étudians s'élança entre Eugène et le jeune homme qui l'avait insulté, en s'écriant d'une voix de Stentor : — Arrêtez, misérables ; n'avez-vous pas honte de vous donner des coups en plein marché ? Il vous importe peu qu'Eugène se marie, et qui est sa femme. Marcel l'a insultée en présence de nous tous, en pleine rue, et d'une manière si grossière, qu'Eugène devait sur-le-champ punir l'insulte. Marcel doit connaître à présent son devoir, et si quelqu'un se bouge, il aura affaire à moi. Le doyen donna le bras à Eugène, et le reconduisit chez lui. — Tu es un brave jeune homme, lui dit-il, tu ne pouvais pas agir autrement. Mais, tu vis trop paisiblement et d'une manière trop retirée ; on devrait presque te regarder comme un sournois. Il

faudra te battre. Tu ne manques pas de courage, mais tu ne t'es pas exercé; et Marcel le rodomont est un de nos meilleurs ferrailleurs, qui te couchera par terre au troisième coup ; non cela ne sera pas, je me battrai pour toi, je terminerai ta querelle; tu peux compter sur moi. Le doyen quitta Eugène sans attendre sa réponse.

— Tu vois bien, dit Sévère, tu vois bien que mes prophéties commencent à se réaliser.

— Oh! silence! dit Eugène, le sang me bout dans les veines; je ne me connais plus; Dieu puissant! Quel mauvais esprit agissait en moi dans ce moment de fureur! Je te jure, Sévère, si j'avais eu dans ma main un poignard, j'aurais assassiné à l'instant même ce malheureux! Mais ce cœur n'a jamais été agité par un sen-

timent qui pourrait souiller ma vie!

— Eh bien, la triste expérience commence à se réaliser.

— Retire-toi, continua Eugène; retire-toi avec cette expérience du monde que tu vantes tant. Je sais qu'il y a des orages qui s'élèvent tout à coup, et détruisent dans un instant les fruits d'un long et pénible travail. — Il me semble que mes plus belles fleurs sont écrasées et fanées.

Dans le moment même, un étudiant apporta, au nom de Marcel, un cartel à Eugène pour le lendemain matin. Eugène promit de se trouver au rendez-vous, à l'heure indiquée.

— Toi, qui n'a jamais touché une épée, tu veux te battre? dit Sévère tout étonné; mais Eugène protesta qu'aucune puissance ne l'empêcherait de vider lui-même convenablement

la querelle, et que son courage et sa résolution suppléeraient à son inhabileté. Sévère lui représenta qu'en se battant à l'estoc, selon la coutume de l'université, le plus courageux devait succomber. Eugène persista dans sa résolution, en ajoutant qu'il s'était peut-être plus exercé à se battre à l'estoc qu'on ne le croyait.

Alors Sévère le pressa avec joie dans ses bras, et s'écria : — Le doyen a raison, tu es un brave ; mais je ne veux pas te laisser aller à la mort ; je suis ton second ; je te défendrai autant qu'il est en mon pouvoir.

Eugène était pâle comme la mort, lorsqu'il arriva sur le champ de bataille ; mais ses yeux étincelaient d'un feu sombre, et tout son maintien exprimait un courage inébranlable, et le calme de la résolution.

Sévère et le doyen furent étran-

gement surpris lorsqu'ils virent Eugène se montrer comme un bon ferrailleur, auquel son adversaire ne pouvait pas porter le moindre coup. Au second assaut, il porta à Marcel un coup dans la poitrine qui le renversa.

Eugène devait fuir, mais il ne voulut pas quitter la place, quoi qu'il pût arriver. Marcel, qu'on avait regardé comme mort, revint un peu à lui-même; et, ce ne fut que, lorsque le chirurgien eût déclaré que la blessure n'était pas mortelle, qu'Eugène quitta le champ de bataille avec Sévère. De retour chez lui, Sévère lui dit : — Je t'en prie, mon ami, explique moi cela ; car je crois rêver en te regardant : au lieu d'un jeune homme doux et paisible, je vois devant moi au contraire un homme vigoureux qui se bat à l'estoc et qui a autant de cou-

rage et de calme que le plus grand ferrailleur. — O mon cher Sévère, plût au ciel que tu eusses raison; puisse tout cela n'être qu'un songe. Mais non, je suis entraîné à présent dans le tourbillon de la vie, et j'ignore sur quels rivages me poussera une puissance obscure qui me porte à la mort et qui m'empêche de me sauver dans mon paradis que je croyais inaccessible aux esprits malfaisans.

— Et ces esprits malfaisans, qui troublent les paradis, continua Sévère, n'est-ce pas autre chose que les illusions que nous nous forgeons sur une vie qui est enveloppée d'un voile facile à déchirer? Eugène, je t'en conjure, renonce à une résolution qui te conduira à ta perte! — Je t'ai parlé de la malédiction du ridicule; tu ressentiras encore bien davantage tout ce qui blessera ton cœur. Tu es cou-

rageux, décidé; il est facile de prévoir que tu te battras encore au moins vingt fois pour ta femme, dès qu'il te sera impossible de rompre l'alliance infernale que tu contractes avec cette vieille. Mais, plus ton courage et ta fidélité seront éprouvés, plus aussi le venin que l'on répandra sur toi et sur toutes tes actions, sera violent. Toute la gloire de ton héroïsme pâlira devant le ridicule dont cette vieille femme te couvre.

Eugène pria Sévère de garder le silence sur une affaire dans laquelle il ne varierait jamais, et répondit seulement qu'il était redevable de son talent de tirer les armes au professeur Helms, qui, comme tous les vieux étudians, estimait incomparablement cet art. Tous les jours il était obligé de se battre pendant une heure avec le vieux profes-

seur, et c'est ainsi qu'il s'était exercé suffisamment sans avoir jamais mis le pied dans une salle d'armes.

Eugène apprit de Marguerite que la femme du professeur était sortie; qu'elle ne rentrerait à la maison que dans la soirée, et qu'elle avait beaucoup d'affaires à terminer dans la ville. Cette conduite lui parut assez extraordinaire, elle était contraire à l'habitude et à la manière de vivre de la femme du professeur qui ne s'absentait jamais aussi long-temps de chez elle.

Absorbé dans un important ouvrage de botanique, qui venait de lui tomber sous la main, Eugène était assis dans le cabinet de travail du professeur, et il avait oublié à peu près tout ce qui lui était arrivé dans la matinée. Vers le crépuscule, une voiture s'ar-

rêta devant la maison, et un instant après la femme du professeur entra dans le cabinet. Il fut très-surpris de la voir parée des habillemens magnifiques qu'elle ne portait que les jours de grande fête; la robe plissée de moire noire, garnie de belles dentelles de Flandre, la petite coiffe antique, un collier et des bracelets de perles; toute cette parure donnait à la femme du professeur un air majestueux et imposant.

Eugène se leva de son siége, et en même temps tout ce qui lui était arrivé pendant la journée se présenta à sa mémoire; il poussa involontairement ce cri : — O mon Dieu !

— Je sais, dit-elle d'un ton de tranquillité affectée qui ne trahissait que trop l'agitation de son âme; je sais tout ce qui s'est passé hier, mon cher Eugène; je ne puis, je ne dois

pas vous blâmer. Mon Helms a aussi été obligé de se battre une fois pour moi; j'étais déjà sa femme, nous étions mariés depuis dix ans, je viens seulement de l'apprendre, et cependant mon Helms était un jeune homme tranquille et religieux, qui ne voulait la mort de personne. Mais c'est comme cela, et je n'ai jamais pu comprendre pourquoi cela ne peut pas être autrement. La femme ne peut pas concevoir bien des choses qui se passent sur cette scène obscure du monde, qui doivent lui rester cachées si elle veut rester une digne épouse et soutenir l'honneur et la dignité d'un époux; et c'est avec une pieuse résignation qu'elle doit croire ce que son mari raconte des dangers qu'il a courus en naviguant comme un pilote audacieux sur cette mer orageuse. Mais il s'agit de bien autre chose,

— Ah! lorsque mon Helms se battit pour moi, j'avais dix-huit ans; j'étais fraîche; on disait que j'étais belle; on l'enviait. — Et vous. — Vous vous battez pour une matrone, pour une alliance qu'un monde malin ne peut comprendre, et sur laquelle une impiété méprisable ose déverser le ridicule. — Non, cela ne se peut pas, cela ne doit pas être! Je vous rends votre parole, mon cher Eugène; nous devons nous séparer!

— Jamais, s'écria Eugène, en se jettant aux pieds de la femme du professeur, et en pressant ses mains contre ses lèvres. Comment! ne dois-je pas répandre la dernière goutte de mon sang pour ma mère? — Et il conjura la femme du professeur, en versant des larmes, de garder la parole qu'elle lui avait donnée, de faire consacrer son adoption par la béné-

diction de l'église ! — Cependant, malheureux que je suis, continua-t-il subitement, toutes mes espérances, tout mon bonheur sont détruits à jamais ! Marcel a peut-être rendu le dernier soupir, et dans un moment on me traînera peut-être en prison.

— Soyez tranquille, dit-elle, soyez tranquille, mon cher fils ! Marcel est hors de tout danger ; le coup que vous lui avez porté, n'a endommagé aucun organe nécessaire à la vie. J'ai passé plusieurs heures avec votre respectable recteur. Il a pris des informations auprès du doyen, de vos témoins et de plusieurs étudians qui étaient présens au duel. — Ceci n'est pas une dispute absurde, dit le noble vieillard. Eugène ne pouvait pas punir autrement l'insulte qu'on vous a faite, et Marcel ne pouvait pas agir autrement. Je n'ai été informé de

rien, et je saurai répondre à toute délation.

Eugène poussa des cris de joie, et, entraîné par un sentiment qui remplissait le cœur pur et religieux du jeune enthousiaste, la femme du professeur céda aux instances qu'il lui faisait de faire célébrer le plutôt possible les noces.

La veille du jour où les fiançailles devaient être célébrées dans le plus grand silence, on entendit, à une heure déjà fort avancée, un murmure et un bruit sourd devant la maison de la femme du professeur. C'étaient des étudians qui s'assemblaient. Eugène furieux courut chercher son épée. La bonne dame Helms, pâle de frayeur, ne pouvait pas proférer une parole. Une voix rauque se fit entendre dans la rue : — Si vous y consentez, je vous aiderai à donner

l'aubade au jeune couple ; mais j'espère qu'aucun de vous ne se refusera demain à se battre avec moi aussi long-temps que ses forces le lui permettront !

Les étudians s'esquivèrent doucement l'un après l'autre. Eugène regardait par la fenêtre ; il reconnut à la lueur d'une lanterne ce même Marcel, qui se trouvait au milieu de la rue, et qui ne s'en alla que lorsque tout le monde se fut retiré.

— Je ne sais pas, dit la femme du professeur, lorsque le petit nombre d'amis de feu Helms qui avaient assisté aux fiançailles, fut parti, je ne sais pas ce qu'a notre Marguerite ; elle n'a cessé de pleurer comme une fille au désespoir. Cette pauvre enfant croit probablement que nous n'aurons plus les mêmes soins pour elle. Non ! — Ma Marguerite restera

toujours ma très-chère petite fille! A ces mots Marguerite entra dans la chambre, et la bonne vieille la pressa contre son cœur. — Oui, dit Eugène, Marguerite est notre chère enfant; et elle apprendra très-bien la botanique. Alors, il s'approcha d'elle, et la baisa sur les lèvres, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Mais, Marguerite perdit connaissance dans les bras d'Eugène.

— Qu'as-tu donc Marguerite? — Es-tu donc une petite *mimosa pudica* *? tu te contractes quand on te touche!

— La pauvre enfant est sans doute malade, l'humidité qui règne dans l'église lui aura fait mal, dit la vieille, en lui frottant le front avec

* *Mimosa pudica*, sensitive, plante qui replie ses feuilles lorsqu'on les touche, plus sujette que toutes à la nutation.

de l'eau de senteur. Marguerite ouvrit les yeux, et poussa un profond soupir; il semblait qu'on lui eût percé subitement le cœur; mais à présent elle allait mieux.

CHAPITRE III.

Vie paisible de famille. — L'excursion dans le monde. — L'espagnol Firmino Valiès. — Avertissement d'un ami raisonnable.

Au dernier coup de cloche de cinq heures, après avoir feuilleté un exemplaire bien conservé de quelques plantes rares, Eugène se levait, s'enveloppait de la robe de chambre bo-

tanique du professeur Helms, et étudiait jusqu'au moment où une sonnette se faisait entendre. Ceci arrivait ordinairement à sept heures, et indiquait que la maîtresse du logis était levée, et que le café était prêt dans sa chambre. Eugène se rendait dans cette chambre, et après avoir souhaité le bonjour à sa vieille compagne, en lui baisant la main comme un enfant pieux a coutume de le faire, il prenait sa pipe qu'il trouvait chargée sur la table, et qu'il allumait avec une allumette que lui présentait Marguerite. On s'entretenait amicalement jusqu'à huit heures; alors Eugène descendait ou dans le jardin ou dans la serre, selon que le temps ou la saison le permettait, et il s'y occupait de botanique jusqu'à onze heures. Il s'habillait ensuite, et à midi précis il était

à table, où le potage était servi. La femme du professeur était enchantée quand Eugène observait ou que le poisson était bien épicé, ou que le rôti était cuit à point.— C'est mon Helms, s'écriait-elle alors; il est tout à fait comme mon Helms, qui avait coutume de faire l'éloge de ma cuisine; c'est ce que font rarement les maris qui trouvent tout bon partout, excepté dans leur ménage! — Oui, mon cher Eugène, vous avez tout à fait le bon caractère de feu mon mari! — Alors elle citait plusieurs traits de la vie tranquille et simple du professeur, qu'elle racontait avec enthousiasme, et Eugène qui les avait entendus plusieurs fois, en était toujours touché de nouveau; souvent le repas frugal se terminait, en vidant un flacon de vin en mémoire du professeur.

L'après-dîner ressemblait à la matinée. Eugène l'employait à étudier jusqu'à six heures du soir, où la famille se réunissait de nouveau. Il donnait ensuite, pendant quelques heures, et en présence de la femme du professeur, des leçons à Marguerite sur telle ou telle science, telle ou telle langue. A huit heures on soupait, et à dix, on se retirait. C'est ainsi qu'un jour ressemblait à l'autre; le dimanche seul faisait exception. Eugène, paré d'un habit de dimanche du professeur, d'une couleur assez bizarre et quelquefois d'une coupe plus bizarre encore, allait dans la matinée à l'église; en faisant cet acte de dévotion, il était accompagné de sa femme et de Marguerite; l'après-dîner, lorsque le temps le permettait, on allait se promener dans un petit village,

situé à peu de distance de la ville.

Il continuait ainsi cette vie simple et solitaire, qu'il ne désirait nullement changer, et qui paraissait remplir toute son existence. Mais une maladie de consomption peut naître dans l'intérieur de l'homme, lorsque l'esprit, méconnaissant son organisme, résiste, par une funeste direction aux conditions de la vie. On pouvait appeler en effet maladie, la complaisance hypocondriaque envers lui-même, que nourrissait la manière de vivre d'Eugène, qui, diminuant toujours de plus en plus sa gaîté naturelle, le rendait froid et ombrageux pour tout ce qui était hors du cercle étroit dans lequel il se renfermait. Comme il ne sortait jamais, excepté les dimanches, et restait toujours dans la société de sa mère-épouse, il n'eut plus de rela-

tions avec ses amis. Il évitait avec beaucoup de soin les visites; la présence même de Sévère, son vieil et fidèle ami, l'inquiétait tellement, que celui-ci aussi ne retourna plus le voir.

— Tu es venu au point de n'être plus rien pour nous; tu es, et tu dois être mort pour nous! Le réveil surtout te le prouvera.

C'est ainsi que parla Sévère, en visitant pour la dernière fois l'ami qu'il venait de perdre, et qui ne songea pas même à réfléchir sur le sens des paroles de Sévère.

Les traces de cette maladie d'esprit ne tardèrent pas à se montrer sur le visage pâle d'Eugène. Tout le feu de la jeunesse, qui brillait dans ses yeux, était éteint; il parlait comme un asthmatique, avec peine; et quand on le voyait revêtu de

l'habit du défunt professeur, on aurait cru que le vieillard voulait l'en dépouiller et reprendre sa place. Sa femme s'informait en vain s'il n'était pas malade et s'il avait besoin d'un médecin; il ne cessait de l'assurer qu'il ne s'était jamais mieux porté.

Eugène était un jour assis dans le pavillon du jardin, lorsque la femme du professeur entra, prit place vis-à-vis de lui et le regarda en silence. Eugène, absorbé dans un livre, parut à peine la remarquer.

— Eugène, dit-elle, je ne l'aurais pas cru; je n'ai pas voulu cela, je ne m'en serais pas doutée.

Effrayé du ton sévère avec lequel elle prononça ces paroles, Eugène se leva en sursaut.

— Eugène, continua-t-elle, d'un accent plus doux, Eugène, vous

vous retirez tout à fait du monde c'est votre manière de vivre qui trouble votre jeunesse ! Vous pensez que je ne dois pas blâmer le genre de vie que vous menez ; et que je dois approuver que vous vous enfermiez dans la maison pour ne vivre que pour la science et pour moi ; mais, vous vous trompez. Loin de moi la pensée d'exiger que vous sacrifiez vos plus belles années à une alliance que vous méconnaissez en lui faisant ce sacrifice. Non, Eugène, allez, fréquentez le monde qui ne peut jamais être dangereux par un cœur aussi religieux que le vôtre.

Eugène l'assura qu'il avait une très-grande aversion pour tout ce qui était hors du petit cercle de sa demeure ; qu'il sentait qu'il était trop timide pour fréquenter le monde, et qu'enfin il ne savait pas en dernière

analyse, comment il devait s'y prendre pour sortir de sa solitude.

La bonne dame lui dit avec beaucoup de douceur, que le professeur Helms avait aussi aimé une vie retirée, entièrement vouée à l'étude; mais que cependant, il fréquentait souvent, et dans ses jeunes années presque tous les jours, un café où des savans, des écrivains et surtout des étrangers avaient coutume de se réunir. C'est ainsi qu'il a toujours conservé des relations avec le monde, et qu'il a souvent recueilli des données précieuses sur la science qu'il professait. Vous devez en faire tout autant, mon cher Eugène.

Si la femme du professeur n'eût pas insisté, Eugène ne se serait probablement pas décidé à sortir de sa cellule.

Le café, dont parlait la femme du

professeur, était réellement un lieu de réunion pour les écrivains, et outre cela, les étrangers avaient coutume de le fréquenter; de manière que les salons étaient remplis de monde tous les soirs.

On concevra facilement la contrainte du jeune solitaire, lorsqu'il se trouva pour la première fois dans ce tourbillon. Il se sentit cependant un peu plus à l'aise, lorsqu'il s'aperçut qu'on ne faisait pas attention à lui. S'enhardissant de plus en plus, il osa commander quelques rafraîchissemens, pénétra dans le salon des fumeurs, prit une place dans un coin et fuma sa pipe, en écoutant la conversation. C'est alors seulement qu'il prit une certaine contenance; et, animé par le mouvement qui régnait autour de lui, il redevint peu à peu gai et content, et faisait voltiger

devant lui des nuages de fumée.

Un homme, dont l'extérieur et le vêtement annonçaient un étranger, prit place tout à côté de lui. Cet homme était à la fleur de l'âge, de moyenne taille, bien tourné; ses mouvemens étaient vifs et souples, et sa figure très-expressive. — Il avait de la peine à se faire comprendre du garçon qu'il avait appelé; plus il faisait d'efforts pour parler un langage intelligible, plus était bizarre l'allemand qu'il baragouinait. Enfin, il s'écria en espagnol. — Que cet homme est stupide! Eugène comprenait parfaitement l'espagnol, et le parlait assez bien; mettant de côté sa timidité ordinaire, il s'approcha de l'étranger, et s'offrit pour être son interprète. L'inconnu lui lança un regard perçant; il l'assura, avec

une amabilité charmante, qu'il s'estimait très-heureux de rencontrer quelqu'un en état de parler sa langue maternelle, que l'on parle si rarement, quoiqu'elle soit la plus belle langue du monde. Il vanta la manière dont Eugène prononçait l'espagnol, et finit par dire qu'il fallait consolider une connaissance qu'il devait au hasard, et que cela ne pouvait pas mieux s'arranger qu'en buvant un verre du bon vin spiritueux que produit son pays natal.

Eugène rougissait comme un enfant honteux; cependant après avoir vidé quelques verres de Xérès que l'étranger avait fait servir, il trouva, à mesure qu'il sentait les effets de ce vin délicieux, plus de charmes à la conversation animée de l'étranger.

— Jeune homme, dit enfin l'inconnu, après avoir, pendant quelqu

temps, fixé Eugène sans dire mot, il faut avouer qu'au premier aspect on doit s'étonner de votre extérieur. Votre figure, votre maintien sont évidemment en contradiction avec cet habit bizarre et de vieille mode, et vous devez avoir des motifs particuliers pour vous défigurer de cette manière.

Eugène rougit de nouveau, et jetant rapidement un regard sur son habit couleur de canelle, dont les paremens étaient garnis de boutons de fil d'or, il sentit vivement le contraste qu'il devait y avoir entre lui et tous ceux qui se trouvaient dans la salle, mais surtout entre lui et l'étranger qui, habillé en noir, selon la mode nouvelle, avec du beau linge blanc et une épingle garnie d'un diamant, lui semblait l'élégance personnifiée.

L'étranger, sans attendre la réponse d'Eugène, continua ainsi : — Il est contraire à mon caractère de m'informer de la vie intérieure des autres ; cependant, vous m'inspirez tant d'intérêt, que je ne puis m'empêcher de vous avouer que je vous regarde comme un jeune savant persécuté par le malheur et par des besoins pressans. Votre figure pâle, consumée par les chagrins, me l'annonce ; votre habit à la vieille mode est sans doute un présent de quelque vieil imbécille, que vous êtes obligé de porter, parce que vous n'en avez pas d'autre. Je puis et je veux vous aider ; je vous regarde comme mon compatriote, et je ne demande qu'une chose, c'est de mettre de côté toute timidité, et d'être aussi franc envers moi que vous le seriez avec votre ami le plus intime.

Eugène rougit une troisième fois ; et cette fois ce fut par dépit, par colère contre la méprise que le misérable habit du vieil Helms avait occasionée, non-seulement dans l'esprit de l'étranger, mais probablement dans celui de tous les assistans. Cette colère subite, qui s'était emparée de lui, lui délia la langue et l'enhardit. Il fit connaître à l'étranger toute sa vie ; il parla de la veuve du professeur avec l'enthousiasme que lui inspirait son amour filial pour cette vieille femme, et l'assura qu'il était l'homme le plus heureux de la terre ; qu'il désirait que sa position actuelle durât toute sa vie.

L'étranger avait écouté tout avec beaucoup d'attention ; il lui dit d'un ton sévère : — J'ai vécu aussi autrefois en solitaire, et beaucoup plus solitairement que vous ; je croyais que la destinée n'aurait plus d'action sur

moi dans cette solitude, que d'autres auraient regardée comme désespérante. Mais les vagues de la vie commencèrent à mugir, et le tourbillon qui menaçait de m'entraîner dans l'abîme, me saisit. En navigateur audacieux, je m'élevai au-dessus d'elles, et je vogue à présent joyeux et content sur l'onde argentée; je ne crains plus le gouffre que nous cache le jeu des vagues. Ce n'est qu'à cette hauteur qu'on comprend la vie, qui demande avant tout le contentement de ses désirs naturels. Vidons donc les verres, et jouissons avec gaîté du moment présent.

Eugène but sans avoir bien compris l'étranger. Les paroles de l'Espagnol retentirent à ses oreilles, comme une musique étrangère qui pénètre le cœur. Il se sentit entraîné vers lui d'une singulière ma-

nière, sans trop savoir pourquoi.

Les nouveaux amis sortirent du café en se donnant le bras. Au moment même où ils se séparèrent dans la rue, Sévère vint à passer. En apercevant Eugène, il s'arrêta frappé d'étonnement.

— Dis-moi, je t'en prie, pour l'amour du ciel, que signifie tout cela? tu sors du café? tu es lié intimement avec un étranger, et tu me parais animé et échauffé comme si tu avais trop bu?

Eugène raconta comment tout était arrivé, comment la femme du professeur l'avait pressé de fréquenter le café, et enfin comment il avait fait connaissance avec l'étranger.

— Quel tact a cependant cette vieille femme! s'écria Sévère; comme elle connaît la vie! elle voit que l'oiseau commence à voler, et elle l'en-

gage à s'essayer! O la rusée vieille femme!

— Je t'en prie, répondit Eugène, ne dis rien contre ma mère, qui ne veut que mon bonheur, ma satisfaction, et à la bonté de laquelle je dois la connaissance de l'homme que je viens de quitter.

— L'excellent homme! dit Sévère à son ami. Quant à moi, je n'oserais pas me trouver seul avec lui. C'est un Espagnol secrétaire du comte Angélo Mora, qui est arrivé ici depuis peu, et qui occupe la belle maison de campagne devant la ville, appartenant autrefois au banquier Overteen qui a fait faillite. — Cependant.... il t'a raconté tout cela.

— Il ne m'est pas venu dans l'esprit de lui demander son nom et son état.

— C'est bien là mon brave Eugène, dit Sévère en riant, c'est bien là la

manière d'agir d'un cosmopolite. Il s'appelle Firmino Valiès ; c'est sans doute un filou ; chaque fois que je l'ai vu, j'ai été choqué de son air sournois ; d'ailleurs je l'ai déjà rencontré plusieurs fois sur un certain chemin.... — Prends garde à toi, excellent fils de mon professeur !

— Je m'aperçois bien maintenant, dit Eugène en colère, que tu ne cherches qu'à me tourmenter et à me blesser par tes critiques malignes; mais tu ne m'égareras pas : je n'écoute et je ne suis que la voix de ma conscience.

— Plaise au ciel que ta voix intérieure ne soit pas un oracle trompeur!

Eugène lui-même ne pouvait pas comprendre d'abord comment il avait pu découvrir à l'Espagnol toute sa vie intérieure dans le premier moment où ils avaient fait connaissance

ensemble ; et s'il avait attribué à l'influence du moment la grande émotion qu'il avait éprouvée, à présent que l'image de l'étranger était encore présente à sa mémoire, il devait convenir que le mystère répandu sur cet homme, avait agi sur lui avec une force magique.

Un autre jour (Eugène se trouvait de nouveau au café), l'étranger lui parut l'avoir attendu avec impatience. Il dit à Eugène : — Je crois avoir eu le tort de ne pas avoir répondu à votre confiance, en ne vous entretenant pas des événemens de ma vie. Je m'appelle Firmino Valiès, je suis né en Espagne, et depuis quelque temps je suis attaché en qualité de secrétaire au comte Angélo Mora, que j'ai rencontré à Augsbourg, et avec lequel je suis venu dans cette ville.

— J'ai déjà appris tout cela hier d'un

de mes amis, répondit Eugène..... L'Espagnol devint rouge comme du feu; mais sa figure reprit sur le champ son attitude ordinaire. Il dit ensuite d'un ton mordant :

— Je ne pourrais pas croire que des gens, dont je ne m'occupe pas, puissent me faire l'honneur de me connaître. Cependant, je doute que votre ami ait pu vous dire sur mon compte, plus que je ne vous dis moi-même. Firmino Valiès, confia alors, sans rien cacher, à son nouvel ami, qu'à peine entré dans l'adolescence, il fut séduit par des parens puissans; qu'il était entré dans un couvent; qu'il y avait fait des vœux contre lesquels sa conscience s'était révoltée plus tard; que menacé du danger de languir toute sa vie dans des tourmens affreux, il n'avait pu résister au besoin de reconquérir sa liberté,

et qu'il s'était enfui du couvent dès que le sort lui en avait présenté une occasion favorable. Firmino traça ensuite avec les couleurs les plus vives le tableau de la vie de l'ordre sévère dans lequel il était entré, et dont la règle était l'invention extravagante du fanatisme le plus exalté; ce tableau présentait un grand contraste avec celui qu'il faisait de la vie dans le monde, et qui était aussi beau et aussi varié que pouvait le faire un enthousiaste spirituel.

Eugène était tout hors de lui, il crut apercevoir dans ce miroir magique un nouveau monde plein de formes brillantes; et, sans s'en douter, il désirait ardemment appartenir à ce monde. Il remarqua que l'étonnement qu'il manifestait en bien des choses, et principalement sur telle ou telle question qu'il fit involontaire-

ment, faisait sourire l'Espagnol; il en rougit, et s'aperçut que malgré son âge mûr, il était encore resté enfant.

Il ne pouvait manquer d'arriver que l'Espagnol gagnât tous les jours plus d'empire sur Eugène qui n'avait pas d'expérience. Dès que l'heure accoutumée était arrivée, Eugène courait au café, et y restait toujours de plus en plus long-tems : il craignait, quoiqu'il n'osât pas en convenir, de quitter le monde, pour s'en retourner dans sa solitude. Firmino savait très-bien étendre le petit cercle que jusqu'à présent son nouvel ami n'avait pas dépassé. Il conduisit Eugène au spectacle, aux promenades publiques; et ils terminaient ordinairement la soirée dans quelque restaurant, où des vins capiteux portaient le désordre dans les heureuses dispositions d'Eugène. Il rentrait fort tard,

se jetait sur son lit, non pour y reposer tranquillement, comme autrefois, mais pour se livrer à des songes dont le souvenir l'eût fait trembler au milieu de sa vie paisible. Le matin, il se sentait fatigué et incapable de se livrer à l'étude; et ce n'est que, lorsque l'heure à laquelle il avait l'habitude de voir l'Espagnol était arrivée, que ses forces se ranimaient et le poussaient à reprendre sa vie désordonnée.

Un jour, à l'heure même où il se disposait à aller au café, il jeta un regard, selon son habitude, dans la chambre de sa femme pour prendre congé.

— Entrez, Eugène, j'ai quelque chose à vous dire ! Le ton sévère avec lequel sa femme prononça ces mots le troubla, et l'arrêta sur le seuil de la porte ; il se décida enfin

à entrer dans la chambre; mais il ne put supporter le regard de la vieille qui exprimait un chagrin profond.

Elle lui représenta alors avec calme et avec fermeté les désordres auxquels il se livrait, et chercha à lui faire comprendre que sa manière de vivre était contraire aux mœurs d'un honnête homme et le précipiterait plus tôt ou plus tard dans l'abîme.

Il est possible que la vieille, en jugeant la vie du jeune homme d'après les mœurs sévères des temps anciens, eût dépassé la juste mesure des reproches. Aussi le sentiment de sa faute fût effacé par la mauvaise humeur qu'excita en lui la conviction de ne jamais s'être laissé entraîner à un penchant vraiment coupable.

La femme du professeur termina

enfin son sermon par ces paroles sévères :

— Mais allez où vous voulez, faites ce que vous voulez!

La pensée d'être resté enfant dans l'âge mûr se présenta avec plus de force à son esprit :

— Malheureux étudiant! pensa-t-il, resteras-tu toujours sous la verge de l'école!

Et il sortit de la chambre.

CHAPITRE IV.

Le jardin du comte Angélo Mora. — Ravissement d'Eugène et douleur de Marguerite. — Connaissance dangereuse.

Un esprit agité par la mauvaise humeur et par les sentimens les plus contradictoires, aime à se renfermer en lui-même ; c'est ce qui arriva à Eugène : il était déjà sur la porte du

café; au lieu d'y entrer, il s'éloigna promptement et sortit involontairement de la ville.

Il arriva devant la grille d'un jardin, d'où sortait une odeur basalmique. Il y promena ses regards, saisi d'étonnement, et resta long-temps à l'examiner.

Des arbres et des arbustes, transplantés des zônes les plus éloignées, étalaient leurs couleurs et leurs formes variées, comme s'ils n'avaient pas quitté le sol qui les avait vu naître. Des plantes étrangères garnissaient les larges allées des bosquets; Eugène ne les avait connues que de nom et d'après des peintures; il y aperçut aussi des fleurs semblables à celles qu'il avait élevées dans sa serre, mais dont l'éclat et la vigueur étaient au-dessus de ce qu'il pouvait imaginer. L'allée du milieu laissait un champ

libre à l'œil jusqu'à une grande place ronde, au milieu de laquelle se trouvait un bassin de marbre, d'où un triton lançait le cristal des ondes à une hauteur prodigieuse. Des paons étalaient leur riche plumage, et des faisans dorés se baignaient pendant que le ciel en feu annonçait le coucher du soleil

Tout près de la porte fleurissait un *datura fastuosa* étendant dans tout leur éclat, ses grandes fleurs en forme d'entonnoir, qui répandaient une odeur délicieuse; en le voyant, Eugène pensait avec douleur à l'état misérable de la même plante qu'il élevait dans son jardin. C'était la plante favorite de la femme du professeur; oubliant sa mauvaise humeur, Eugène s'écria :

— Ah! si ma bonne mère pouvait avoir un tel *datura* dans son jardin!

Dans ce moment, les doux accords d'un instrument inconnu, portés sur les ailes des zéphirs, se firent entendre dans un bosquet éloigné, et les tons célestes d'une voix de femme commencèrent à se marier avec eux. C'était une de ces mélodies que l'inspiration seule pouvait produire. L'inconnue chantait une romance espagnole.

Une douleur singulière et toute l'ardeur de la plus vive passion agitèrent le jeune homme. Il s'abandonna à une rêverie qui lui découvrit un monde nouveau plein de charmes. Il était tombé à genoux, et avait appuyé sa tête entre la grille.

Des pas, qui s'approchaient de lui, le firent lever en sursaut; il s'éloigna promptement, afin de ne pas être surpris dans l'état d'enthousiasme où il se trouvait.

Quoiqu'il fût déjà nuit, Eugène trouva encore Marguerite qui travaillait au jardin, donnant ses soins aux plantes.

Elle dit à voix basse, et sans le regarder : — Bonsoir, monsieur Eugène !

— Qu'as-tu, s'écria Eugène, surpris de la contenance singulière de la jeune fille ; qu'as-tu Marguerite ? regarde moi donc,

Marguerite le regarda ; et dans le moment même ses yeux furent inondés de larmes.

— Qu'as-tu, ma chère Marguerite, continua Eugène, en lui prenant la main. Alors, une douleur subite parût percer le cœur de la jeune fille ; elle tremblait de tous ses membres, son cœur battait fortement et elle sanglottait.

Un sentiment particulier, qui était

plus que de la compassion, pénétra le sensible Eugène.

— Pour l'amour du ciel, dit-il avec un accent qui trahissait la plus vive sympathie, pour l'amour du ciel, qu'as-tu donc ma chère Marguerite? — Tu es malade, oui, très-malade. — Viens, assieds-toi, et confie-moi tes chagrins!

En disant cela, Eugène conduisit Marguerite sur un banc de gazon, s'assit à côté d'elle, et répéta à chaque instant en lui serrant doucement la main : — Confie moi tes chagrins, ma chère Marguerite!

Aussitôt de brillantes couleurs vinrent rendre la vie au charmant visage de Marguerite; un soupir gracieux s'échappa à travers les larmes de la jeune fille. Elle poussa un profond soupir et parut pénétrée d'un

sentiment de plaisir inexprimable et d'une douce tristesse.

— Je suis, dit-elle à voix basse et les yeux baissés, je suis bien un être stupide et simple, et tout cela n'est que le résultat de mon imagination, ce sont de pures rêveries ! — Cependant, continua-t-elle en haussant la voix et en versant de chaudes larmes, cependant c'est comme cela !

— Recueille-toi donc, dit Eugène tout troublé, recueille-toi, ma chère Marguerite et raconte-moi, confie-moi le malheur qui t'es arrivé, ce qui t'a si profondément troublée.

Enfin Marguerite commença à se remettre et à raconter comment, en l'absence d'Eugène, un étranger était entré tout à coup dans le jardin par la porte qu'elle avait oublié de

fermer au verrou; et comment cet homme ne cessait de demander Eugène. — Il y a quelque chose d'extraordinaire dans tout son être, dit-elle; il m'a regardée avec des yeux de feu; j'éprouvai une si grande frayeur que je ne pus m'enfuir. Ensuite cet homme s'informa de tout en s'exprimant en termes tout à fait bizarres; enfin il demanda.....

— Marguerite resta court tout à coup et ses joues se couvrirent du rouge de la pudeur. Mais, comme Eugène la pressait de ne rien lui cacher, elle continua de raconter que l'étranger lui avait demandé si elle n'aimait pas monsieur Eugène.

— Je lui ai répondu avec toute la sincérité de mon âme, que je l'aimais de tout mon cœur! Alors, l'étranger

s'est approché de moi et m'a fixé encore de son regard perçant, de manière que j'ai baissé les yeux. Mais ce qui est bien pis, cet étranger téméraire m'a donné des petits coups de la main sur les joues que la peur avait rendues brûlantes, en me disant. — Oui, charmante enfant, il faut l'aimer; il faut l'aimer beaucoup; et alors il se mit à rire si malignement, que je tremblais de tous mes membres. Dans ce moment madame Helms ouvrit la fenêtre et l'étranger lui demanda :

— Êtes-vous l'épouse de M. Eugène? et comme elle répondit qu'elle était sa mère, il s'écria ironiquement :

— Oh! la belle femme! — Tu es bien jalouse, ma petite? Et alors il se mit de nouveau à rire, comme ja-

mais homme n'a ri; enfin, après avoir regardé encore une fois ma bonne protectrice, il sortit précipitamment du jardin.

— Mais dans tout cela, dit Eugène, je ne vois rien qui puisse t'affliger si profondément.

— O seigneur! s'écria Marguerite, ô Dieu du ciel! combien de fois ma mère ne m'a-t-elle pas dit que des diables, déguisés sous la forme humaine, parcouraient la terre, semant l'ivraie au milieu du bon grain, et tendant toutes sortes de piéges aux bons! O Dieu miséricordieux!

— L'étranger? demanda Eugène.

— C'était le diable, qui...

Marguerite resta court. Eugène se douta aussitôt que l'étranger, qui avait surpris Marguerite au jardin, ne pouvait être que l'Espagnol Fir-

mino Valiès, il comprit très-bien ce que Marguerite voulait dire.

Sans s'arrêter long-tems à cet événement, il interrogea timidement Marguerite, et lui demanda si elle ne trouvait pas qu'il avait changé de conduite depuis quelque temps?

A ces mots, Marguerite lui dit tout ce qu'elle avait sur le cœur. Elle représenta au jeune homme qu'il était actuellement toujours triste et taciturne à la maison; qu'elle n'osait plus lui parler; qu'il ne daignait plus lui donner des leçons pendant la soirée; qu'il la privait ainsi de ce qu'elle aimait tant, et de ce qui faisait son unique bonheur, qu'il ne trouvait plus de plaisir à ses belles fleurs et à ses arbustes; qu'il n'avait pas même jeté un regard sur les balsamines qui fleurissaient si bien, et qu'elle avait élevées avec tant de soin, et qu'en gé-

néral, il n'était plus le cher et bon...

Un torrent de larmes étouffa la voix de Marguerite.

— Sois tranquille, ma chère enfant; chasse ces pensées insensées qui viennent t'assaillir. En prononçant ces mots, Eugène jeta ses regards sur Marguerite qui venait de se lever du banc sur lequel elle était assise; et, comme si un nuage qui l'avait jusque là aveuglé, se fût dissipé tout à coup, il s'aperçut seulement que ce n'était pas un enfant qui était devant lui, mais bien une jeune fille de seize ans, ornée de toutes les grâces de son âge.

Cette surprise extraordinaire ne lui permit pas de continuer; mais revenant un peu à lui, il dit avec douceur:

— Sois tranquille, ma bonne Marguerite, tout peut encore changer; il sortit du jardin et entra dans la maison.

La douleur de Marguerite et son

aversion pour l'étranger avaient touché singulièrement le cœur du jeune homme, et augmenté la rancune qu'il avait contre la veuve du professeur, à laquelle il attribuait, dans son délire, les peines et la douleur de Marguerite.

Étant entré dans la chambre de sa femme, celle-ci voulut lui adresser la parole ; mais il l'interrompit en lui reprochant amèrement d'avoir tourmenté la jeune fille des rêveries les plus absurdes, et d'avoir porté un jugement aussi défavorable de son ami Firmino Valiès qu'elle ne connaissait pas et qu'elle ne connaîtrait jamais, car l'aune d'une vieille femme de professeur ne pouvait pas mesurer des personnages de cette trempe.

— On en est donc là! s'écria la femme du professeur d'un ton dou-

loureux, en levant les yeux et les mains vers le ciel.

— Je ne sais, dit Eugène avec dépit, je ne sais ce que vous voulez dire par là; mais je ne suis pas encore venu au point d'avoir fait un pacte avec le diable!

— Oui, s'écria la vieille dame, en haussant la voix, oui, Eugène, vous êtes déjà pris dans les lacets du diable! Le malin esprit a déjà de l'empire sur vous; il étend déjà ses griffes pour vous entraîner à la perte éternelle! — Eugène, quittez le diable et ses œuvres, c'est votre mère qui vous en supplie et vous en conjure!

Eugène, irrité, interrompit la vieille, en s'écriant :

— Dois-je être enterré au milieu de ces murs solitaires! dois-je sacrifier mes plus belles années? Les plai-

sirs innocens que le monde me présente, sont-ils donc les œuvres du diable !

— Non, reprit la bonne vieille, en tombant de fatigue sur un siége; non, non, mais !...

— A ces mots, Marguerite entra et demanda si la femme du professeur et Eugène ne voulaient pas souper.

Ils se mirent à table; un silence morne régna pendant le repas, et les mauvaises dispositions dans lesquelles on se trouvait de part et d'autre, firent cesser la conversation.

Le lendemain matin, Eugène reçut un billet de Firmino Valiès, ainsi conçu :

« Vous étiez hier à la grille de no-
» tre jardin. Pourquoi n'êtes-vous pas
» entré. On vous a aperçu trop tard,

» pour vous inviter. N'est-ce pas que
» vous avez vu là un petit éden pour
» un botaniste? Aujourd'hui, vers le
» soir, je vous attends à la même
» grille.

» Votre ami dévoué,

» FIRMINO VALIÈS. »

Ce billet, à ce que disait Marguerite, avait été apporté par un homme horrible, tout noir, et qui était probablement le domestique maure du comte.

Eugène se sentit dans un ravissement difficile à décrire, en pensant qu'il allait entrer dans ce paradis plein de charmes. Il croyait entendre les sons célestes qui sortaient des bosquets; et son cœur battait de désir. Son esprit occupé de pensées agréables, avait oublié la mauvaise humeur de la vieille.

Il raconta à table ce qui lui était arrivé; qu'il avait vu la maison de campagne du banquier Overteen; que le comte Angelo Mora l'occupait actuellement; et que ce dernier l'avait transformé en un véritable jardin botanique magique.

— Mon ami Firmino Valiès, dit-il, a la bonté de m'y conduire aujourd'hui, et je verrai de mes propres yeux les plantes que je ne connais que par les livres. Il parla ensuite avec beaucoup de détails des arbres et des arbustes que l'on avait fait venir des contrées les plus éloignées et les plus variées; il dit les noms de ces plantes, et exprima son étonnement de ce qu'elles pouvaient se passer du climat qui les avait vu naître, et qu'on put les élever dans ce pays. De là il en vint à parler des arbrisseaux, des fleurs, et assura que tout, dans

ce jardin, avait un aspect étranger et extraordinaire; qu'il n'avait jamais vu un aussi beau *datura fastuosa* que celui qui était en fleurs dans cette enceinte.

— Le comte doit avoir à sa disposition des moyens magiques très-puissans, car sans cela on ne pourrait comprendre que tout a été mis en un tel état depuis le court espace de temps qu'il occupe cette campagne. Il parla ensuite des sons célestes, de la voix de femme qui se faisait entendre dans les bosquets, et du bonheur qu'il éprouvait à les écouter.

Eugène ne s'apercevait pas dans son enthousiasme qu'il parlait seul, et que sa femme et Marguerite gardaient un profond silence, et étaient absorbées en elles-mêmes.

Le repas terminé, la femme du

professeur dit d'un ton sévère, quoique calme, en se levant de son siége :

— Mon fils, vous vous trouvez dans un état alarmant ! Vous êtes hors de vous-même. Le jardin, dont vous parlez avec tant d'enthousiasme, et dont les beautés sont, selon vous, les effets de la puissance mystérieuse du comte inconnu, avait déjà le même aspect depuis bien des années; sa forme extraordinaire, et si vous voulez même, sa forme mystérieuse est l'ouvrage d'un jardinier étranger, très-ingénieux, qui était au service du banquier Overteen. J'y suis allée deux fois avec feu mon mari, qui pensait que tout y était trop artificiel, et était affligé de voir qu'on avait ainsi forcé la nature, en mêlant d'une manière aussi absurde, les plantes exotiques aux plantes indigènes.

Eugène comptait les minutes; enfin, le soleil commençant à disparaître de l'horizon, lui indiqua qu'il était temps d'aller au rendez-vous.

— La porte de la perdition est ouverte, et le serviteur est prêt à recevoir le sacrifice! dit la femme du professeur avec l'accent de la douleur et de la colère; Eugène au contraire, l'assura qu'il espérait revenir sain et sauf du lieu de la perdition.

— L'homme qui a apporté le billet de l'étranger, est noir, et a un extérieur horrible, dit Marguerite.

— Soit, reprit Eugène en souriant, soit; que ce soit Lucifer lui-même, ou du moins son premier valet de chambre! Marguerite, Marguerite, tu crains encore les ramoneurs, enfant! — Elle rougit et baissa les yeux; Eugène s'éloigna promptement.

Plein d'admiration pour la pompe et la magnificence qu'il voyait dans le jardin du comte Angélo Mora, Eugène se crut transporté dans un autre monde.

— N'est-ce pas, dit Firmino Valiès, n'est-ce pas mon ami, qu'il y a encore des trésors que tu ne connaissais pas. Ce jardin a une toute autre mine que celui de ton professeur?

Il faut observer en passant que l'amitié devenue intime entre les nouveaux amis, les avait engagés à se tutoyer.

— Oh! ne parle pas, répondit Eugène, ne parle pas, je t'en prie, de ce misérable jardinet, où, semblable à une plante malade, je menais une vie pénible et privée de toute jouissance. O quelle pompe! quelle magnificence! Quelles fleurs! quelles

plantes ! Oh ! si je pouvais rester ici, demeurer au milieu de ce paradis !

Firmino lui apprit que s'il voulait avoir une entrevue avec le comte Angélo Mora, que lui, Firmino, la lui ménagerait ; qu'il pouvait facilement réaliser son désir, pourvu qu'il fût possible à Eugène de se séparer de sa vieille femme, au moins pendant le temps que le comte séjournerait dans ce pays.

— Cependant, continua Firmino d'un ton moqueur, cependant cela n'est pas possible. Comment un jeune marié comme toi, mon ami, qui est encore dans la lune de miel, pourrait-il se priver d'un moment de bonheur. — J'ai vu aujourd'hui ta femme. En vérité, pour son âge, c'est un petit tendron, gai et rusé. — Il est étonnant que le flambeau de l'amour puisse brûler aussi long-

temps dans le cœur de certaines femmes. — Dis-moi un peu, ce que tu éprouves en embrassant ta Sara[1], ta Ninon? — Tu sais, que nous autres Espagnols, nous avons une imagination brûlante, et voilà pourquoi je ne puis penser à ton bonheur, sans m'enflammer! Tu n'es cependant pas jaloux?

La flèche mortelle du sarcasme avait atteint le cœur du jeune homme. Les avertissemens de Sévère se présentèrent à sa mémoire; et il sentit que, s'il se permettait de parler de ses rapports avec la femme du professeur, il exciterait encore davantage la verve sardonique de l'Espagnol. Cependant la folle illusion qui lui avait fait sacrifier sa vie à la fleur de l'âge, se présenta de nouveau et avec force à son esprit. Il garda le silence; mais la rougeur brûlante de son visage

décéla à l'Espagnol que ses paroles avaient produit leur effet.

— Cet endroit est très-beau, très-ravissant, continua Firmino Valiès sans attendre la réponse de son ami; cet endroit est très-beau, il est vrai; mais, tu as tort de regarder ton jardin comme un désert. J'y ai trouvé quelque chose bien supérieur à tous les arbres, à toutes les plantes et à toutes les fleurs du monde. — Tu vois bien que je veux parler de cette jeune fille, belle comme un ange, qui demeure dans la même maison que toi. — Quel âge a la petite?

— Je crois qu'elle a seize ans, dit Eugène en balbutiant.

— Seize ans! répéta Firmino, seize ans! le plus bel âge de la vie! En vérité, lorsque je vis cette jeune fille, je m'expliquai bien des choses,

mon cher Eugène! Votre petit ménage est charmant, tout est bien et parfait; la bonne vieille est contente, tant que le petit mari est de bonne humeur. Mais seize ans! et la jeune fille, peut-elle être encore innocente?

Cette demande insolente fit bouillonner le sang dans les veines d'Eugène.

—Ta demande, dit Eugène irrité, ta demande est une méchanceté atroce; c'est une insulte qui n'atteindra jamais l'âme pure de la jeune fille.

— Eh bien, dit Firmino en jetant un regard sombre sur Eugène, eh bien, ne te fâche pas, mon jeune ami! le miroir le plus pur réfléchit le mieux toutes les images, et ces images..... — Mais, je m'aperçois que tu n'aimes pas qu'on te parle de la petite, et je me tais.

La mauvaise humeur que ressentait Eugène et qui l'avait troublé, se peignait sur sa figure. Firmino lui devenait odieux, et sa mémoire lui rappelait sans cesse à la pensée que la bonne Marguerite pouvait avoir raison, en disant que ce Firmino lui avait fait l'effet d'un être satanique.

Dans ce moment, une douce mélodie se fit entendre dans le bosquet, et cette voix qui avait excité la veille le plus doux ravissement dans le cœur du jeune homme, retentit tout à coup dans le lointain.

— Ciel! s'écria-t-il en restant immobile.

— Qu'avez-vous? dit Firmino; mais Eugène ne lui répondit pas; il écoutait ce chant délicieux avec un ravissement et un plaisir inexprimables.

Firmino le regardait avec des yeux qui semblaient vouloir pénétrer ce qui se passait dans son âme.

La mélodie ayant cessé de se faire entendre, Eugène poussa un profond soupir ; et, comme s'il venait de reprendre la force de surmonter la douce mélancolie qui agitait ses sens, ses yeux se baignèrent de larmes.

— Il paraît, dit Firmino en souriant, il paraît que le chant fait beaucoup d'effet sur toi !

— D'où viennent, s'écria Eugène hors de lui-même, d'où viennent ces sons célestes? — Aucun mortel ne peut en moduler de semblables.

— Cependant, tu te trompes, reprit Firmino. — C'est la comtesse Gabriela, la fille de mon patron, qui chante des romances espagnoles,

et qui se promène dans les allées du jardin, en s'accompagnant de la guitare.

La comtesse Gabriela, la guitare à la main, sortit inopinément d'un bosquet touffu, et se trouva tout à coup devant Eugène.

Gabriela était belle. Sa taille svelte, l'expression de ses grands yeux noirs, la grâce qui ornait tout son être, le timbre argentin de sa voix sonore, tout, en un mot, indiquait qu'elle avait reçu le jour sous le ciel pur des régions méridionales.

S'il faut ajouter à cette expression l'art mystérieux avec lequel une femme coquette sait choisir et arranger sa parure, la comtesse Gabriela était sous ce rapport la déesse de l'amour même; son apparition

subite frappa comme un éclair le pauvre Eugène déjà très-animé par le chant.

Firmino présenta le jeune homme à la comtesse comme un de ses meilleurs amis ; il ajouta qu'il parlait très-bien l'espagnol ; qu'il était excellent botaniste et qu'il trouvait un véritable plaisir à visiter le jardin.

Eugène bégaya quelques paroles inintelligibles, pendant que la comtesse et Firmino échangeaient des regards très-significatifs. Gabriela fixa Eugène qui était comme anéanti.

Alors, la comtesse donna sa guitare à Firmino, et prit le bras du jeune homme. Elle lui dit qu'elle connaissait aussi un peu la botanique, qu'elle désirait beaucoup avoir des renseignemens sur différentes plantes, et qu'elle le priait de parcou-

rir encore une fois le jardin avec elle.

Agité d'une douce crainte, Eugène se laissa conduire par la comtesse ; mais, son cœur battit plus librement, et ses sens se calmèrent lorsque la comtesse lui fit quelques questions sur diverses plantes rares, et qu'il pût montrer ses connaissances en botanique, sa science chérie. Il sentait la douce haleine de la comtesse parcourir ses joues; la chaleur électrique qui pénétrait son cœur, remplissait son âme d'un bonheur indicible ; il ne se reconnaissait plus lui-même.

La nuit commençait à répandre de plus en plus son voile sur les bosquets et les fleurs. Firmino avertit qu'il était temps d'aller rejoindre le comte dans ses appartemens. Eugène, tout hors de lui, pressa la

main de la comtesse sur ses lèvres, et s'éloigna comme porté par les zéphirs, éprouvant un bonheur qu'il n'avait pas encore connu.

CHAPITRE V.

Le songe. — Présent fatal de Firmino. — Consolation et espérance.

On conçoit facilement que le trouble, dont Eugène était agité, avait chassé le sommeil loin de ses paupières. Vers le point du jour seulement il tomba dans un assoupisse-

ment ; cet instant de délire était plutôt un état intermédiaire entre le sommeil et la veille qu'un sommeil réel. Alors, l'image de cette mariée, qu'il avait déjà vue en songe, se présenta de nouveau à son imagination échauffée ; elle était parée de toutes les grâces de la nature et de l'art ; aussi, la même lutte que ce songe avait éveillée autrefois dans son âme, se renouvela avec plus de force que jamais.

— Comment, dit-elle d'une voix douce, comment, tu me fuis ! Tu doutes que je sois à toi, tu crois que le bonheur de ton amour est perdu à jamais ? Regarde-moi donc ! La chambre nuptiale est ornée de roses odoriférentes, et de myrthe fleuri ! Viens, mon bien-aimé, mon doux époux ! Viens, presse-toi contre mon cœur !

Les traits de Marguerite se glissèrent sur l'image aussi rapidement que le vent; mais, lorsqu'elle s'approcha du jeune homme, pour le presser dans ses bras, ce fut la comtesse Gabriela.

Dans l'ardeur de sa passion, Eugène voulut embrasser cet ange; mais une main de fer l'arrêta; il resta immobile, et l'image pâlissait toujours de plus en plus, en poussant des soupirs de douleur.

Un cri d'épouvante s'échappa plus lentement de la bouche du jeune homme.

— Monsieur Eugène! monsieur Eugène! éveillez-vous donc, vous avez des rêves pénibles!

C'est ainsi que se fit entendre une voix claire. Eugène s'éveilla en sursaut, le soleil lançait ses rayons sur son lit. C'était Marguerite qui l'avait

appelé, et qui lui dit que le cavalier espagnol était déjà venu pour le voir, et qu'il s'était entretenu avec la femme du professeur qui était descendue au jardin, très-inquiète de ce que monsieur Eugène restait au lit plus long-temps que de coutume. — Elle craint que vous ne soyez malade. Le café vous attend au jardin, ajouta-t-elle

Eugène s'habilla promptement, se hâta de descendre, en cherchant à dissiper de toutes ses forces le trouble que ce songe fatal avait fait naître dans son âme. Il fut très-surpris de rencontrer au jardin, la femme du professeur devant un magnifique *datura fastuosa*, se penchant au-dessus de ses grandes fleurs en forme d'entonnoir, et respirant avec complaisance leur délicieux parfum.

— Eh! comment, s'écria-t-elle, en

voyant Eugène, comment! vous allez devenir un dormeur! — Savez-vous bien que votre ami l'étranger est déjà venu vous voir, qu'il désire beaucoup s'entretenir avec vous? Mais j'ai été très-injuste envers ce monsieur étranger, en cédant à mes mauvais soupçons. Le croiriez-vous, cher Eugène, il m'a fait apporter du jardin de la comtesse ce magnifique *datura fastuosa*, parce qu'il vous a entendu dire que j'aime beaucoup ces fleurs. — Vous avez donc pensé à votre mère dans votre paradis, très-cher Eugène! — Aussi, j'aurai grand soin du beau *datura*.

Eugène ne savait que penser de la conduite de l'Espagnol. Il était porté à croire que Firmino cherchait à réparer, par les attentions qu'il avait pour sa femme, les mauvaises plaisanteries qu'il s'était permises sur

une alliance qu'il ne connaissait pas.

Elle lui dit ensuite que l'étranger l'avait invité à se trouver de nouveau le soir au jardin du comte. Le ton caressant que la femme du professeur prit ce jour-là, agit comme un baume bienfaisant sur le cœur déchiré du jeune homme. Il semblait à Eugène que le sentiment qu'il avait pour la comtesse n'avait rien de commun avec les sentimens ordinaires de la vie. Il ne pouvait pas nommer ce sentiment amour physique. Cette pensée l'eût profané à ses yeux. Il était très-gai et très-content ce jour-là, ce qui ne lui était pas arrivé depuis long-temps; et la vieille était beaucoup trop distraite pour apercevoir la préoccupation extraordinaire, qui se manifestait dans cette gaîté peu commune d'Eugène.

Marguerite seule vit qu'Eugène était devenu tout autre; et, contre l'opinion de sa mère adoptive, elle soutint qu'il n'avait changé sa conduite bizarre que pour mieux cacher son jeu.

— Ah! dit la petite; il ne nous aime plus autant qu'autrefois; il fait semblant d'être aimable, afin que nous ne l'interrogions pas sur ce qu'il veut taire.

Eugène trouva son ami dans une chambre de l'orangerie, occupé à filtrer différentes liqueurs qu'il mettait ensuite dans des flacons.

— Je travaille, dit-il en l'apercevant, je travaille dans ta partie, quoique d'une autre manière que toi.

Il lui apprit ensuite qu'il connaissait la préparation mystérieuse de certaines substances qui font croître les plantes, et qui contribuent surtout à les

rendre belles; c'est là la raison pour laquelle, disait-il, tout prospère et croît admirablement dans ce jardin. Firmino ouvrit aussitôt une petite armoire, dans laquelle Eugène aperçut une grande quantité de fleurs et de petites boites,

— C'est ici, dit Firmino, une collection complète des mystères les plus rares, dont l'action paraîtrait tout à fait fabuleuse.

Tantôt c'était une liqueur, tantôt une poudre, qui, mêlée à la terre ou à l'eau, devait rendre plus belle et plus agréable la couleur, le parfum de telle ou telle fleur, et l'éclat de telle ou telle plante.

— Par exemple, continua Firmino, verse quelques gouttes de cette liqueur dans l'eau avec laquelle tu répands la rosée bienfaisante sur la *rosa centifolia*, et tu t'étonneras de la

splendeur avec laquelle ses boutons s'épanouiront. Mais l'effet de cette poudre te paraîtra encore plus prodigieux; répandue dans le calice d'une fleur, elle se mêle avec la poussière fécondante, et augmente son parfum, sans changer sa nature. Cette poudre produit un excellent effet, surtout dans le *datura fastuosa;* seulement il est nécessaire de prendre quelques précautions lorsqu'on l'emploie. La moitié de ce qui peut tenir sur la pointe d'un couteau suffit pour cet usage; toute la dose, même la quantité renfermée dans ce petit flacon, suffirait pour faire mourir subitement l'homme le plus vigoureux avec tous les symptômes d'une attaque d'apoplexie nerveuse, et sans laisser aucune trace d'empoisonnement. Prenez-la, Eugène, je vous fais cadeau de cette poudre mystérieuse, L'essai, que vous

en ferez, réussira très-bien; cependant, prenez bien garde, et rappelez-vous ce que je vous ai dit de la vertu mortelle de cette poudre sans couleur et sans odeur, et qui paraît insignifiante.

Firmino présenta alors à Eugène un petit flacon bleu, hermétiquement fermé; celui-ci apercevant la comtesse Gabriela au jardin, le mit en poche, sans trop savoir ce qu'il faisait.

Il suffit de dire que la comtesse était une femme née pour l'amour et le plaisir, et possédant au suprême degré cette coquetterie qui n'accorde que l'espérance et qui sait ainsi exciter et entretenir la passion la plus vive; conséquente dans sa manière d'être, elle enflammait le jeune homme d'un amour toujours plus ardent. Il ne vivait plus que pendant les heures et les

momens où il voyait Gabriela; sa maison lui semblait une prison sombre et solitaire; et la femme du professeur était à ses yeux le malin esprit de la séduction qui l'y avait relégué. Il ne remarquait ni le chagrin profond qui consumait la pauvre femme, ni les larmes que répandait Marguerite; et quand il daignait jeter un regard sur elles, ou leur adresser quelques mots aimables, il ne recevait pas de réponse.

Quelques semaines se passèrent ainsi, lorsque Firmino se présenta un matin chez Eugène. Il y avait dans tout son être, quelque chose de gêné qui paraissait indiquer un événement extraordinaire.

Après avoir échangé quelques paroles indifférentes, il fixa le jeune homme, et dit d'un ton mordant : Eugène — tu aimes la comtesse, et

sa possession serait le comble de tes désirs.

— Malheureux, s'écria Eugène hors de lui, malheureux! ta main comprime mon cœur, détruit mon repos et me donne la mort! — Que dis-je, — non! tu me fais sortir, insensé que je suis, de mes illusions! J'aime Gabriela, — je l'aime comme jamais mortel n'a aimé, — mais cet amour me conduit à ma perte!

— Je ne vois pas cela, dit froidement Firmino.

— La posséder, continua Eugène, la posséder! — Hélas! un mendiant peut-il aspirer à la possession des pierres les plus précieuses! — Un malheureux, qui a méconnu sa vie, lui-même, qui ne possède qu'un cœur agité par l'amour le plus vif et le plus grand désespoir, peut-il?... — et vous! — vous! — Gabriela!

— Je ne sais pas, dit Firmino, je ne sais pas, si ce sont tes relations misérables qui te rendent si timide. Un cœur aimant comme le tien peut viser hardiment à tout ce qui est beau et grand.

— N'éveille pas, mon ami, n'éveille pas en moi un vain espoir, qui augmenterait mon malheur.

— Mais, reprit Firmino, je ne vois pas de malheur sans remède, quand on est payé de retour par l'amour le plus ardent qui ait jamais brûlé le cœur d'une femme.

Eugène voulut se récrier.

— Calme-toi, dit Firmino, calme-toi; soulage-toi comme tu pourras, quand j'aurai fini et quand je me serai éloigné; mais à présent, écoute moi en silence. — Il n'est que trop vrai que la comtesse t'aime; elle t'aime avec l'ardeur

d'une vraie Espagnole. Elle ne vit plus que pour toi, tout son être t'appartient. Tu n'es donc pas un malheureux mendiant, un homme plongé dans le malheur pour avoir méconnu sa vie; non, l'amour de Gabriela te rend infiniment riche; tu te trouves sur le seuil de la porte d'un Éden qui vient de s'ouvrir pour toi. Ne crois pas, que ta position puisse l'arrêter. Il est certains rapports qui font oublier au fier comte espagnol son rang supérieur, et lui font désirer ardemment de te prendre pour son gendre. C'est moi, mon cher Eugène, qui ferai valoir ces rapports, et je pourrais dès à présent, t'en dire beaucoup à ce sujet; mais il vaut mieux garder le silence et attendre le moment favorable. — Et avec d'autant plus de raison, que ton amour est chargé

de nuages très-sombres. — Tu penses bien que j'ai caché soigneusement à la comtesse tes rapports de famille; mais je ne puis m'expliquer comment la comtesse a pu savoir que tu es marié avec une femme de soixante ans. Elle m'a dévoilé tout son cœur; elle est plongée dans la douleur et le désespoir. Tantôt, elle maudit le moment où elle te vît pour la première fois; tantôt elle te maudit toi-même; tantôt, elle te donne les noms les plus tendres, et s'accuse elle-même de la fureur de son amour. — Elle ne veut plus te voir, c'est ce qu'elle a.....

— Dieu, s'écria Eugène, est-il un sort plus horrible que le mien!

— C'est ce qui est douteux continua Firmino, en souriant ironiquement. Tu verras encore aujourd'hui vers minuit, je l'espère, la comtesse Gabriela. C'est vers ce moment que

doit s'épanouir le *cactus grandiflorus* qui est dans notre serre ; tu sais que cette fleur doit commencer à se faner vers le lever du soleil. La comtesse Gabriela aime autant le parfum aromatique de ces fleurs que le comte le déteste. Ou pour mieux dire, l'esprit romanesque de Gabriela reconnaît dans cet arbrisseau merveilleux le mystère de l'amour et de la mort même, mystère que célèbre pendant la nuit cette fleur en arrivant par son épanouissement rapide au suprême degré du bonheur, et en se fanant aussi promptement. Malgré sa douleur et son grand désespoir, la comtesse viendra certainement dans la serre où je te cacherai. — Quant à toi, cherche les moyens de te délivrer de tes fers et de t'échapper de ta prison ! — L'amour et ta bonne étoile sauront guider tes pas ! — Tu me fais plus de

peine que la comtesse; et je t'offre tout mon appui pour te conduire au bonheur.

A peine Firmino eut-il quitté le jeune homme, que la femme du professeur entra dans la chambre.

— Eugène, dit-elle du ton sévère d'une matrone respectable, Eugène, cela ne peut pas durer plus long-temps entre nous!

A ces mots, la pensée que son union n'était pas indissoluble, que la grande disproportion d'âge était une raison péremptoire pour obtenir une séparation judiciaire, brilla, comme un éclair, dans l'esprit du jeune homme.

— Oui, s'écria-t-il d'un ton moqueur, oui, madame, vous avez bien raison, cela ne peut pas durer plus long-temps entre nous! qu'elle soit détruite l'union que produisit une

folle illusion ! Séparons-nous, — divorçons, — je m'y prête volontiers.

La pâleur de la mort se répandit sur le visage de la femme du professeur, ses yeux se baignèrent de larmes.

— Comment, dit-elle d'une voix tremblante, comment, c'est moi qui t'avertissais que tu préférais le calme, la paix intérieure, aux plaisirs trompeurs du monde, et c'est moi, ta mère, que tu veux exposer aux railleries des méchans ! Non, Eugène, tu ne le veux, tu ne le peux pas! — Le démon t'a aveuglé! rentres en toi-même! — Cependant, tu es venu au point de mépriser, de vouloir te séparer de ta mère, qui t'éleva, qui eut tous les soins pour toi, et qui ne désire que o n bonheur dans ce monde et dans 'autre ! Ah ! Eugène, il ne sera pas nécessaire d'avoir recours au juge terrestre, pour nous séparer; le père

de la lumière ne tardera pas à me rappeler de cette vallée de larmes!— Quand je reposerai sous le froid gazon, oubliée depuis long-temps par un fils, tu pourras jouir de ta liberté, de tout le bonheur que le monde doit te procurer.

Un torrent de larmes étouffa la voix de la bonne vieille, qui s'éloigna lentement, en cherchant à les cacher.

Eugène n'avait pas encore un cœur tellement endurci, qu'il ne se sentit profondément pénétré de la douleur mortelle de sa vénérable amie. Il vit bien, que chaque pas vers la séparation serait une insulte qui ne manquerait pas de lui donner la mort, et qu'il ne pouvait acheter à ce prix sa liberté. Il voulut attendre,—mourir; mais, Gabriela, Gabriela! et sa haine profonde contre la vieille se renouvela dans son âme.

CHAPITRE DERNIER.

C'ÉTAIT une nuit chaude et sombre. Les zéphirs agitaient doucement le noir feuillage, et l'horison lointain était éclairé par des éclairs qui le sillonnaient en tous sens. L'odeur admirable du *cactus grandiflorus*, qui venait de fleurir, embaumait tous les

alentours du jardin de la comtesse. Eugène, ivre d'amour et de désir, se trouvait devant la grille; Firmino arriva enfin, le conduisit dans la serre qui était faiblement éclairée et y cacha Eugène dans un coin retiré.

La comtesse Gabriela, accompagnée de Firmino et du jardinier, ne tarda pas à paraître. Ils se mirent devant le *cactus grandiflorus;* et le jardinier parut s'étendre avec beaucoup de détails sur cet arbrisseau merveilleux et sur les soins qu'il lui coûta pour l'élever : enfin, Firmino fit retirer le jardinier.

Gabriela était comme plongée dans un doux songe ; elle poussa un profond soupir, et dit à voix basse : — Ah, si je pouvais vivre et mourir comme cette fleur ! — Ah, Eugénio!

A ces mots, Eugène sortit précipi-

tamment de son réduit, et se jeta aux pieds de la comtesse.

Elle poussa un cri d'effroi, et voulut se sauver. — Mais le jeune homme la saisit avec le désespoir de l'amour le plus ardent, la pressa sur son cœur; alors elle l'entoura de ses beaux bras de lys. — Ils n'échangèrent pas un mot, — mais des baisers brûlans se succédaient.....

Tout à coup on entendit des pas s'approcher ; la comtesse pressa à son tour le jeune homme sur son cœur : Sois libre, — sois à moi. — Toi ou la mort! Elle parlait ainsi, en repoussant doucement le jeune insensé et en se sauvant dans le jardin.

Firmino trouva son ami anéanti et hors de lui-même.

— T'ai-je trompé, dit-il enfin, après qu'Eugène fut un peu revenu

à lui-même, T'ai-je trompé! Peut-on être aimé avec plus d'ardeur? Cependant, mon ami, après ce moment d'extase et d'enthousiasme, je dois avoir soin de toi. Quoique les amans ne fassent pas attention aux besoins du corps, il faut que tu te restaures un peu, avant que de prendre congé de ce lieu enchanteur.

Eugène suivit machinalement son ami, dans la petite chambre où il avait trouvé un jour Firmino occupé à des préparations chimiques.

Ils trouvèrent une table chargée de mets épicés et de différentes sortes de vins; Eugène y fit honneur, et but avec délice d'un vin capiteux que Firmino lui versait.

Gabriela, Gabriela seule, comme on peut bien le penser, fut le sujet de la conversation des deux amis; et l'espoir du plus grand bonheur se

manifestait sur le visage brûlant du jeune savant.

Le jour commençait à poindre, lorsque Eugène voulut se retirer. Firmino l'accompagna jusqu'à la grille. En se séparant, Firmino lui dit :

— Souviens-toi des paroles de Gabriela. — Sois libre, sois à moi. — Et prends une résolution qui te conduise promptement et directement à ton but. Je dis promptement; car nous partons après-demain matin, à l'aube du jour.

En achevant ces mots, Firmino ferma la grille, et s'éloigna en suivant une allée qui conduisait dans un bosquet.

Eugène, à moitié mort, resta immobile.

— Elle partira, dit-il, et je ne la suivrai pas! Ce coup de foudre a détruit toutes mes espérances. — Il s'é-

loigna enfin, le désespoir et la mort dans le cœur. Le sang bouillonna toujours de plus en plus dans ses veines; rentré chez lui, les murs paraissaient vouloir s'écrouler sur sa tête; il descendit promptement dans le jardin, et aperçut le beau *datura fastuosa*, sur laquelle la femme du professeur avait coutume de se pencher pour en respirer les odeurs balsamiques. Alors, des pensées infernales s'élevèrent dans son esprit; Satan s'en empara, il prit le flacon que Firmino lui avait donné, l'ouvrit et répandit, en détournant la tête, la poudre dans le calice du *datura fastuosa*.

Il lui semblait que dans ce moment tout était embrâsé autour de lui; il jeta au loin le flacon, il sortit de la ville, courant sans savoir où il allait; il arriva enfin dans un bois peu éloigné, où il tomba épuisé de fati-

gue. La situation de son esprit était celle d'un homme en délire. Alors, le malin esprit fit entendre sa voix, et ces mots vinrent frapper son oreilles :

— Que fais-tu ici? Pourquoi tardes-tu? la poudre a produit son effet, tu as triomphé! — Tu es libre. — Va, cours auprès de celle que tu as gagnée au prix de ta félicité; tu jouiras d'un bonheur indicible!

— Je suis libre, elle est à moi! s'écria Eugène, en se levant précipitamment et en se rendant à la hâte au jardin du comte Angélo Mora.

Le soleil avait terminé la moitié de sa course, lorsqu'il arriva à la grille, qu'il trouva fermée; il sonna : personne ne vint pour la lui ouvrir.

Il voulait voir la comtesse, la presser sur son cœur, et jouir de la plénitude d'un bonheur acheté si chère-

ment. Poussé par la passion, il franchit le mur du jardin. Un morne silence y régnait, les allées étaient désertes. Enfin, Eugène s'approchant du pavillon, crut y entendre un léger bruit.

— Ah! si c'était elle! se disait-il, agité d'une douce anxiété. Il s'approcha de plus près, regarda à travers la petite porte vitrée, et aperçut Gabriela dans les bras de Firmino.....

Hurlant comme une bête féroce atteinte d'un coup mortel, Eugène se précipita sur la porte et l'enfonça; mais, à l'instant même, un froid glacial parcourut ses membres, et il tomba sans connaissance sur le seuil du pavillon.

— Chassez cet insensé! s'écria une voix; et il se sentit soulever avec une force de géant, et jeté à la porte qui se ferma sur lui.

Il se cramponna à la grille, en

poussant les plus horribles imprécations contre Firmino et contre Gabriela! Un rire moqueur se fit entendre dans le lointain, et une voix murmurait :

— *Datura fastuosa!* Eugène grinçant des dents, répéta : — *Datura fastuosa!* et un rayon d'espoir brilla subitement à ses yeux. Il se releva, courut en toute hâte à la ville, et rentra chez lui. Marguerite se trouvait sur l'escalier; elle fut profondément effrayée de l'état terrible dans lequel était Eugène; toute sa tête était déchirée par les éclats de verre de la porte vitrée; le sang coulait de son front; son regard était effaré, et toute sa physionomie exprimait l'agitation la plus horrible. La charmante enfant ne put proférer une parole, lorsque Eugène prit sa main, et lui demanda :

— Notre mère est-elle descendue au jardin ce matin? — Marguerite! s'écria-t-il encore une fois avec l'expression d'une inquiétude mortelle, Marguerite, aie pitié de moi. — Parle — dis-moi si notre mère est descendue au jardin?

—Non, répondit enfin Marguerite; non, mon cher monsieur Eugène; elle n'a pas été au jardin. Au moment d'y aller, elle s'est trouvée mal, elle est restée dans sa chambre, et s'est mise au lit.

— Dieu juste, s'écria Eugène en tombant à genoux et en levant les mains au ciel! — Dieu juste, auras-tu pitié de moi, réprouvé que je suis!

— Mon cher monsieur Eugène, dit Marguerite, qu'est-il donc arrivé? Eugène ne répondit pas à la jeune fille; il descendit à la hâte dans le jardin, arracha la plante

envenimée et la foula à ses pieds.

Il rentra ensuite et trouva la femme du professeur, sommeillant doucement. — Non, se dit-il en lui-même, non, le démon n'a point d'empire sur la sainte qui repose ici; la puissance de l'enfer est brisée! Il se retira dans sa chambre, où l'épuisement total de ses forces ne tarda pas à le plonger dans le sommeil.

Mais, bientôt l'image horrible du séducteur infernal se présenta à son imagination.

Il crut qu'il ne pouvait expier autrement son crime que par le suicide. Cependant, il voulait se venger, et se venger horriblement avant que de mourir. Ses esprits s'étaient calmés; mais ce calme était sombre, gros de malheur, semblable à celui qui succède aux plus furieuses tempêtes, et dans lequel se forment les résolu-

tions les plus terribles. Il sortit de chez lui, acheta une paire de pistolets à deux coups, les chargea, et partit pour se rendre au jardin du comte Angélo Mora.

La grille était ouverte, et Eugène ne s'aperçut pas qu'elle était gardée par des agens de la police; au moment où il voulut entrer dans le jardin, il se sentit saisir par derrière.

— Où veux-tu aller? que veux-tu faire? s'écria Sévère, car ce fut lui qui arrêta Eugène.

— Mon front porte-t-il le signe de la réprobation? dit Eugène avec l'accent d'un désespoir sombre, crois-tu que je vienne ici pour assassiner?

Sévère prit le bras de son ami et l'entraîna doucement : — Ne me demande pas, lui dit il, comment j'ai appris tout ce qui s'est passé; mais je sais qu'on t'a attiré par des moyens

infernaux dans les piéges les plus dangereux, qu'on te berçait d'une illusion fanatique, et que tu veux te venger d'un infâme scélérat. Ta vengeance est trop tardive. Dans ce moment, le prétendu comte Angélo Mora et son complice criminel, Firmino Valiès, ce moine espagnol défroqué, ont été arrêtés par ordre du gouvernement, et on les conduit en prison. La prétendue fille du comte est une danseuse italienne, qui était attachée au théâtre San Bénédette de Venise, pendant le carnaval dernier.

Sévère laissa son ami tranquille pendant quelques momens, afin de lui donner le temps de se remettre, et exerça ensuite sur lui l'empire que tout esprit ferme et éclairé peut exercer en pareille occasion.

Il lui représenta avec douceur que

le sort de l'homme sur la terre est de ne pouvoir souvent résister aux tentations du mal ; que le ciel le délivrait souvent d'une manière extraordinaire, et que cette délivrance même était une source de joie et de consolation ; ces représentations calmèrent insensiblement l'esprit du jeune homme réduit au désespoir. Un torrent de larmes inonda ses joues, et il permit à Sévère de s'emparer des pistolets et de les tirer en l'air.

Eugène ne sut pas comment il arriva qu'ils se trouvèrent tout à coup, lui et Sévère, dans la chambre de la femme du professeur ; il tremblait comme un criminel.

La bonne vieille était au lit, fort souffrante. Elle jeta un regard de douceur sur les deux amis, et dit à Eugène : — Mes soupçons se sont

réalisés. Le Dieu du ciel vous a sauvé de l'enfer. Je vous pardonne tout, cher Eugène. — Cependant, ô père céleste ! puis-je parler de pardon, lorsque je dois m'accuser moi-même ? Ah ! c'est à mon âge que je suis obligée de convenir que l'homme du monde est retenu par des liens qu'il ne peut pas rompre ! Ce n'est pas vous, Eugène, qui avez péché, c'est moi seule; aussi je veux expier cette faute, et supporter avec patience les railleries des méchans. — Soyez libre, Eugène !

Pénétré du plus vif repentir, le jeune homme se jeta à genoux devant le lit, jura, en couvrant de baisers et en arrosant de larmes la main de la femme du professeur, de ne jamais se séparer de sa mère, et lui dit qu'il n'espérait obtenir le pardon de ses fautes que par sa piété et par sa sainteté.

—Vous êtes mon bon fils, dit-elle avec un sourire plein de douceur, bientôt je le sens, bientôt le ciel vous récompensera !

Il est à remarquer que le moine espagnol avait tendu à Sévère les mêmes piéges qu'à l'innocent Eugène, qui y fut pris, tandis que Sévère, en homme prudent et raisonnable, leur échappa facilement. Le hasard voulut que Sévère reçut de la prison des renseignemens sur les relations suspectes qui existaient entre le prétendu comte Angélo Mora et son entourage.

Ce personnage et Firmino, étaient des émissaires secrets de l'ordre des Jésuites; le principe connu de cet ordre est de chercher à se procurer partout des partisans et des agens sûrs. Eugène avait sans doute excité l'attention du moine, par la connais-

sance qu'il avait de la langue espagnole. Le moine, voyant ensuite qu'il avait à faire à un jeune homme innocent et sans expérience, qui du reste vivait dans une union forcée et nullement en harmonie avec les goûts de la vie, se crut assuré de sa proie, et espéra pouvoir former ce jeune homme d'une manière conforme aux intérêts de son ordre. Il est reconnu d'ailleurs que cet ordre a recours aux moyens les plus extraordinaires pour recruter des partisans; et comme rien ne lie plus fortement les hommes que le crime, Firmino crut que le plus sûr moyen de s'assurer du jeune imprudent était d'exciter en lui toute la fougue d'un amour encore assoupi, et de l'enchaîner par des remords !

Peu de temps après ces événemens, la maladie de la femme du profes-

seur commença à faire tous les jours plus de progrès. Bientôt elle cessa d'exister.

A peine Eugène avait-il rendu les derniers devoirs à sa digne compagne, que le souvenir de l'action criminelle à laquelle il s'était porté envers elle, se présenta avec force à sa mémoire. Quoique cette action n'eût pas eu d'effet, Eugène, néanmoins, se regardait comme l'assassin de sa mère adoptive, et il était déchiré par les furies de l'enfer.

Sévère, son fidèle ami, réussit enfin à calmer son désespoir. Il tomba dans un profond chagrin, ne quitta plus sa chambre, ne vit personne, et prit tout au plus assez de nourriture pour se soutenir.

Quelques semaines s'écoulèrent dans cet état de mélancolie, lorsque Marguerite entra un matin dans sa

chambre, et lui dit en tremblant : — Mon cher monsieur Eugène, je viens prendre congé de vous! Ma parente, qui demeure dans une petite ville à trois milles d'ici, veut de nouveau me recevoir chez elle. — Portez-vous.....

Elle ne put pas achever.

La douleur qui pesait sur le cœur du jeune homme, se dissipa, et le flambeau de l'amour le plus pur s'alluma tout à coup en lui.

— Marguerite! s'écria-t-il, Marguerite, si tu m'abandonnes, je meurs dans les tourmens du désespoir! — Marguerite, — sois à moi.

La jeune fille, presqu'évanouie, remplie d'une douce inquiétude et d'une joie céleste, se pencha sur Eugène.

Sévère entra, et, voyant ce couple heureux il dit d'un ton solennel : —

Eugène, tu as trouvé l'ange de la lumière, qui rendra la paix à ton âme; tu seras heureux dans ce monde et dans l'autre!

FIN DU BOTANISTE.

LES BRIGANDS.

AVENTURES

DE DEUX AMIS DANS UN CHATEAU DE BOHÊME

LES BRIGANDS.

Deux jeunes gens, Hartmann et Willibald, étaient unis depuis l'enfance par les liens de l'amitié. Tous deux, établis à Berlin, avaient l'habitude chaque année, de secouer pour quelque temps le joug des affaires, et, obéissant à l'attrait du plaisir, ils fuyaient, abandonnant leurs travaux pour faire ensemble un petit voyage. Habitant le nord de l'Allemagne

ils se dirigeaient plus volontiers vers le midi, et déjà ils avaient parcouru l'Allemagne méridionale en plusieurs sens, fait le beau voyage du Rhin et vu les villes les plus importantes de cette contrée. Ils résolurent alors de quitter leurs affaires pour un temps un peu plus long, et de mettre à exécution un plan que depuis fort longtems ils avaient formé. Ils voulaient respirer l'air de l'Italie, en s'avançant au moins jusqu'à Milan. Ils choisirent la route de Dresde, Prague et Vienne pour se rendre dans ce pays merveilleux, dont les prodiges remuent si puissamment l'âme dans ses songes, comme les fantastiques apparitions d'une légende romantique.

Leurs cœurs battirent plus librement, lorsque sortis des portes de la résidence, ils se trouvèrent en rase campagne. C'est ainsi que le but d'un

voyage apparaît déjà riant à nos yeux, aussitôt que la voiture roule sur la grande route; toutes les petites inquiétudes de la vie restent derrière nous; c'est en avant que s'élancent nos pensées; de brillantes espérances remplissent notre cœur et le jettent bien loin dans l'avenir, lorsque le cor du postillon se fait entendre.

Les deux amis arrivèrent à Prague sans accident, et continuèrent leur route d'une seule course en voyageant jour et nuit, jusqu'à Vérone, où ils comptaient s'arrêter quelques jours. A peu de distance de Prague, ils entendirent circuler de méchans bruits sur le peu de sûreté des routes, et on leur assura qu'une bande de brigands était répandue dans les environs. Ces bruits ne leur paraissant pas fondés le moins du monde, ils n'y pensèrent bientôt plus. Le soir

commençait déjà à répandre ses ombres lorsqu'ils arrivèrent à Sudonieschitz. Là, le maître de poste leur conseilla de ne pas aller plus loin, du moins pour le moment, parce que depuis deux jours il était arrivé des choses telles qu'on n'en avait point vues de semblables depuis bien des années. Entre Wessali et Wittingau, la voiture de poste avait été arrêtée par des brigands, le postillon tué, deux voyageurs grièvement blessés, et entièrement dépouillés. Les soldats chargés de parcourir la contrée étaient déjà en mouvement, et le maître de poste devant recevoir des nouvelles le lendemain, les invita à les attendre, avant de se remettre en route. Willibald était fort tenté de suivre le conseil du maître de poste; Hartmann, au contraire, qui paraissait plein de courage et ne redoutait

point de pareils dangers, fut d'avis de suivre leur route, d'autant plus qu'ils pouvaient encore avant la nuit, atteindre le Tabor, éloigné seulement de quatre lieues, et qu'il n'était pas probable que les brigands, déjà poursuivis par les soldats s'aventurassent jusque dans cette contrée. Au contraire, la crainte devait les tenir renfermés dans leurs repaires. Willibald prit alors ses pistolets, les mit en état et les amorça. Hartmann riait en le voyant faire de tels préparatifs.

— Ne songe pas, lui dit-il, à te mettre en route pour l'Italie, si de semblables aventures t'effrayent, car elles sont absolument nécessaires au voyageur qui veut ajouter à ses récits tout l'intérêt qu'il faut pour les faire valoir.

— Sans doute, répartit Willibald,

il est très-bien d'aller au-devant des aventures; mais il est sage aussi de se préparer d'avance à les rencontrer. Et il continua ses préparatifs en prenant et chargeant les pistolets de son ami, que celui-ci avait négligemment jetés dans le coffre de la chaise de poste.

Les ombres de la nuit s'épaississaient de plus en plus, et les deux amis, engagés dans un vif entretien, ne songeaient à aucun danger, lorsqu'un coup de fusil se fit entendre, et que quelques hommes de mauvaise apparence, sortant de l'épaisseur du bois, se jetèrent sur les chevaux, saisirent les guides et s'efforcèrent de renverser le postillon. Tandis que celui-ci se défendait en déchirant à grands coups de fouet le visage des assaillans, Willibald, avec son fusil à deux coups, en étendit un sur la

terre où il resta sans mouvement. Hartmann, au moment où il chargeait son pistolet, se sentit blessé d'un coup de feu. Willibald ayant tiré son second coup, le postillon excita ses chevaux et ils partirent au galop. Les voyageurs entendirent tirer plusieurs coups derrière eux, et des cris sauvages retentirent dans les airs.

— Ho! ho! s'écria le postillon, lorsqu'ils furent à une assez grande distance; ho! ho! c'est bon maintenant, les chasseurs de M. le comte les attaquent à leur tour.

Tout cela fut l'affaire d'un instant, et chacun était encore ému du péril passé et inquiet de le voir se renouveler lorsque le postillon s'arrêta devant la nouvelle station.

La blessure qu'Hartmann avait reçue au bras droit saignait abondamment et le faisait trop souffrir

pour que l'on pût songer à continuer le voyage. Une misérable auberge qui n'offrait pas même les premières commodités de la vie, aucun habile chirurgien dans le voisinage, tout causa aux deux amis une inquiétude qui se changea bientôt pour Willibald en un cruel souci lorsque Hartmann après avoir été pansé par un pauvre barbier, fut saisi d'une fièvre ardente. Willibald maudissait la témérité de son ami ou plutôt sa légèreté qui, non-seulement les condamnait à s'arrêter dans ce détestable séjour, après avoir heureusement échappé aux assassins, mais encore mettait en danger la vie d'Hartmann et risquait de donner une triste issue à leur voyage.

Le lendemain matin, Hartmann déclara qu'au besoin il serait en état de poursuivre la route; Willibald

indécis ne savait s'il valait mieux rester ou partir, lorsqu'un événement inattendu vint tout changer.

C'était près de là, sur les bords de la Moldau, qu'étaient situées les vastes propriétés du comte Maximilien de C. — Un domestique envoyé par lui vint prier les deux amis de se rendre au château.

— Mon maître, ajouta-t-il, vient d'apprendre que des voleurs vous ont attaqués sur ses terres, et que l'un de vous a été blessé. — Ses chasseurs sont arrivés trop tard pour vous sauver; mais M. le comte regarde comme un devoir de vous inviter à venir habiter son château, jusqu'à ce que celui de vous que les brigands ont blessé soit entièrement guéri et en état de continuer son voyage.

Les deux amis regardèrent cette invitation comme une grande faveur

du destin et s'empressèrent de s'y rendre sans faire aucune objection.

Le domestique à cheval était suivi d'une énorme voiture remplie de moelleux coussins et traînée par quatre beaux chevaux. Hartmann y fut transporté avec autant de précautions que s'il eût été blessé à mort et que la moindre secousse eût pu lui coûter la vie.

Le comte, comme s'il était impatient de l'arrivée des deux amis, vint au devant d'eux jusqu'en dehors de son château. C'était un homme de soixante-dix ans au moins, à en juger par ses cheveux blancs et son visage sillonné de rides profondes. Malgré cet âge, cependant, la vivacité de la jeunesse régnait dans ses mouvemens, dans les accens de sa voix mâle et harmonieuse, et dans le feu de ses yeux pleins d'expression. Un

seul de ses regards suffisait pour lui gagner les cœurs ; car ils exprimaient toute l'aimable bienveillance d'un jeune homme content de la vie.

Le comte reçut les deux amis avec un empressement qui leur part t out à fait extraordinaire. Il offrit son bras à Hartmann pour l'aider à monter l'escalier, et il voulut que sa blessure fût aussitôt sondée devant lui par le médecin du château.

Celui-ci s'en acquitta d'une main habile, et assura que la blessure n'était nullement dangereuse ; qu'il suffirait d'une nuit de repos pour guérir la fièvre causée seulement par l'application du premier appareil, et que dans peu de temps la guérison serait complète.

Tandis que les deux amis prenaient les rafraîchissemens que le comte leur avait fait apporter, Willibald se

livra à toute la joie que lui causaient le changement subit qui s'était opéré dans leur situation, la réception bienveillante du comte, et la certitude de passer d'une manière fort agréable les jours que réclamait la guérison de son ami.

Hartmann fit de même, autant du moins que ses douleurs le lui permirent; car il assura qu'il commençait à ressentir beaucoup plus vivement le mal de sa blessure. Ce mal, cependant, n'était que moral, et consistait plutôt dans le profond dépit de ne pouvoir se livrer au plaisir de boire le vin de Tokay qui brillait si noblement dans les verres.

Le vieux comte pensa que ce chagrin aussi devait être chassé, et il demanda au médecin, si en conscience, Hartmann ne pouvait pas se permettre un demi-verre de ce vin

généreux. Le médecin consentit à tout en hochant la tête, et le vieux seigneur élevant son verre plein, s'écria en riant : — En vérité, vivent les brigands! si du moins ils ne sont pas déjà tués et massacrés par mes chasseurs et les hussards, car, je leur dois une grande reconnaissance. Oui, dignes et braves seigneurs. — Mais, non, je veux dire, chers et braves amis; car, vos personnes m'ont tellement plu tout de suite, qu'il me semble que je vous connais depuis long-temps. — C'est un vrai bonheur pour moi d'avoir trouvé une occasion de vous recevoir dans mon château.

Après maints joyeux propos, après maintes saillies, qui furent dites par l'un ou l'autre, par le vieux comte lui-même, et que les éclats de rire des jeunes gens accueillirent, le médecin remarqua qu'il était temps pour

le malade d'aller se reposer. Willibald exprima le désir de demeurer auprès de son ami, en sorte que le vieux seigneur fut obligé de se contenter de leur promesse de paraître le lendemain tous les deux au dîner. Il leur jura que le temps lui semblerait bien long jusqu'à ce moment-là, et qu'il enverrait des ordres à la cuisine pour que la table fût bien servie.

Les deux amis ne pouvaient se lasser d'admirer la vivacité et la verdeur du vieux comte, ainsi que l'aimable hospitalité avec laquelle, quoiqu'entièrement étrangers, ils se voyaient reçus dans ce château. Ils exprimaient leur étonnement devant le jeune homme qui les servait : — Hélas! dit celui-ci avec un ton mélancolique; hélas, mes dignes seigneurs, il n'en est pas toujours de même! Monsieur le comte est volontiers gai

et content, et il a de la bienveillance pour les hôtes étrangers; mais il en vient rarement, presque jamais, car nul ne peut..... Du moins, je ne me souviens pas d'y avoir vu des hôtes aussi gais et aussi aimables pour notre digne seigneur. Hélas! pourvu seulement que.....

Le jeune homme s'arrêta, les deux amis le regardèrent en silence, inquiets par le mystère qui régnait dans ce discours entrecoupé.

Le jeune homme continua : — Eh bien, pourquoi ne le dirais-je pas? tout ne va point dans ce château comme les choses devraient aller; bien des larmes y ont coulé. Et, autant que nous pouvons le comprendre avec notre faible entendement, il y a de bonnes raisons pour cela.... Vous resterez probablement longtemps ici, mes dignes messieurs;

notre noble seigneur le comte ne laissera pas partir de sitôt des hôtes aussi aimables; vous pourrez alors remarquer vous-mêmes où le bât le blesse.

—Je gage, dit Hartmann, lorsque le domestique se fut éloigné, je gage que ce bât doit être bien lourd et bien gênant.

Le lendemain, tandis que les deux amis se plaçaient à table, le comte leur présenta un très-beau jeune homme d'une noble figure, en disant :

— Mon fils Franz!

Il était de retour depuis peu d'un voyage lointain, et les deux amis attribuèrent à un long séjour dans Paris, la pâleur de son visage et ses yeux caves Il avait sans doute joui de la vie. On paraissait attendre encore une personne; bientôt les

portes s'ouvrirent, et une jeune femme d'une beauté extraordinaire entra dans la salle. C'était la nièce du comte, la comtesse Amélie de F. Outre ces personnes, le médecin et le chapelain du château, ecclésiastique respectable, prirent aussi place à la table.

Le vieux comte, toujours animé d'une vive gaîté, renouvela aux deux amis ses remerciemens pour l'heureux accident qui les avait amenés chez lui, et ceux-ci ne mirent comme la veille aucun frein à leur bonne humeur; l'ecclésiastique était aussi un bon vivant joyeux et aimable, en sorte que la conversation ne languit point entre ces quatre personnages. Pour le médecin, il était de ces gens qu'on égaie aisément, mais qui n'égaient point : sans parler beaucoup, il riait de tout ce qu'on disait de plai-

sant, et quand il avait ri de tout son cœur, il avançait son long nez jusqu'au milieu de la table, pour demander pardon d'être trop sensible à l'enjouement de la conversation et de s'être permis de rire à la table du comte; au contraire le comte Franz persistait à conserver un air sérieux et sinistre sans changer sa figure, et seulement de temps en temps quelques mots inintelligibles voltigeaient sur ses lèvres. La comtesse Amélie semblait n'être pas même à table; comme si l'on eût parlé un langage qui lui fût inconnu, elle ne faisait pas la moindre attention à la conversation, et ne prononçait pas le plus petit mot. Willibald qui était placé près de la comtesse, possédait un talent particulier pour forcer les dames silencieuses à parler, ou du moins à écouter. Il voulut faire bril-

ler son talent en s'adressant à la comtesse, et faire retentir à son oreille cette cloche dont les sons savent toujours aller au cœur d'une femme. Mais tout fut inutile, la comtesse le regarda fixement avec ses grands yeux, qui sans doute, étaient très-beaux, mais paraissaient un peu morts, puis se retourna sans l'honorer d'une réponse, pour les fixer dans l'espace.

Willibald crut lire distinctement sur la figure d'Hartmann : Tu es un fou; ne te donne pas tant de peine avec une beauté si nulle et si hautaine.

On but à la santé de la maison impériale, et la comtesse, qui n'avait pas encore humecté ses lèvres d'une seule goutte de vin, ne put se refuser à prendre son verre, à trinquer avec son voisin, ce qu'elle fit de fort mauvaise grâce. Willibald qui ne dé-

sespérait pas encore de réussir auprès d'elle, avait observé que l'esprit le moins saillant et le moins remarquable, était cependant aussi vivement excité chez les femmes, par la force des vapeurs d'un vin généreux, et que souvent ainsi le silence le plus absolu se convertissait en l'humeur la plus agréable. C'est pourquoi il se hasarda à prier la comtesse de lui faire honneur en vidant son verre. — La comtesse le regarda, comme saisie tout à coup de ce qu'il lui disait, puis elle lui répondit tout bas, d'un ton qui décelait la plus amère douleur :

— Vous me trouvez muette? Sainte Vierge! Est-il possible qu'un instrument brisé rende quelque son!... Eh bien, continua-t-elle, vous pouvez supposer au vin le pouvoir de me ranimer, mais je ne trouve rien de

plus fastidieux que ces toasts auxquels le cœur et l'esprit n'ont aucune part, et qui ne sont que le tribut d'une certaine convenance générale.

— Alors, noble comtesse, reprit Willibald, vidons nos verres aux sentimens qui règnent dans le sanctuaire impénétrable de notre cœur.

Les joues de la comtesse se couvrirent subitement de la plus vive rougeur; elle saisit son verre et le vida d'un seul trait, après avoir trinqué avec Willibald en imprimant à l'air une longue et sonore vibration. Le comte Franz, qui les observait, et n'avait pas détourné ses yeux fixés sur eux, saisit aussi son verre, le vida, et le replaça sur la table avec tant de force, qu'il le fit voler en mille pièces.

Tout le monde se tut; le vieux comte, baissant les yeux, parut s'a-

bandonner à de tristes pensées ; tandis que les deux amis échangeaient des regards observateurs, et ne se sentaient nullement portés à réparer le désordre causé par cette indiscrétion involontaire. L'ecclésiastique reprenant la parole, rompit le premier le silence et sut si bien diriger la conversation qu'il amena bientôt une saillie plaisante. Le médecin qui semblait n'avoir aucune idée de ce qui venait de se passer, et promenait de tous côtés ses regards scrutateurs, pour demander la cause de ce silence subit, partit d'un violent éclat de rire, et s'inclinant sur la table, laissa échapper ces mots :

— Pardonnez, excellence, mais il est impossible..... Les poumons, les intestins eux-mêmes en souffriraient..... On ne peut se retenir.

Le vieux comte se réveilla comme

d'un songe, tourna ses yeux sur la face rubiconde du médecin, et s'abandonna aussi à un rire immodéré. La conversation se ranima, mais une certaine contrariété régna entre les convives, en sorte que les deux amis furent bien aises lorsque l'on desservit. La comtesse Amélie s'éloigna promptement, et alors tous les convives, à l'exception du médecin, se sentirent dégagés d'un poids énorme.

Le comte Franz était aussi devenu plus gai. Tandis que le vieux comte se rendait dans sa chambre pour se livrer selon son habitude au repos, il descendit au parc avec les deux amis.

Après avoir échangé quelques paroles avec Willibald, il ajouta d'un ton de gaîté, mais avec un peu de rudesse :

— Dans le fait, mon père ne m'a

pas trop vanté votre esprit et votre amabilité. Vous avez réussi à faire une chose que vous ne croyez sans doute pas si difficile, et que pour ma part j'avais cru jusqu'à présent tout à fait impossible. — Je veux dire que vous avez su amener la comtesse à parler avec vous qui lui êtes tout à fait étranger et qu'elle voit pour la première fois. Bien plus, vous lui avez, en dépit de toute pruderie féminine, fait vider un verre plein de vin. Si vous connaissiez aussi bien que moi toutes les bizarreries de la comtesse, vous ne seriez pas surpris que je vous regardasse, pardonnez-moi le terme, comme une espèce de magicien.

— Mais, repartit Willibald en souriant, j'espère n'exercer mon pouvoir magique sur elle, que pour de semblables prodiges.

Persuadés que, pour ne pas exciter la jalousie du jeune comte, il ne fallait pas approfondir ce chapitre, les deux amis firent tourner la conversation sur d'autres sujets, et la comtesse et ses bizarreries furent entièrement oubliées.

Après une journée passée dans la gaîté, lorsque les deux amis se trouvèrent seuls dans leur chambre :

— Dis-moi, Willibald, demanda Hartmann, ne penses-tu pas qu'il y a dans ce château quelque chose d'extraordinaire.

— Mais non, répartit Willibald, je ne le pense pas ; tout me paraît fort ordinaire dans ce château, et les discours du jeune homme ne me semblent pas cacher un bien grand mystère. Le jeune comte est amoureux de la comtesse, qui ne peut pas le souffrir, et le vieux seigneur, dé-

sireux de les unir, est très-chagriné de cette aversion, et ne sait comment s'y prendre pour les accorder. Voilà tout!

— Ho! ho! s'écria Hartmann, ce n'est pas là tout! — Ne remarques-tu pas que nous sommes tout juste tombés au milieu de la pièce des brigands de Schiller? — La scène représente un vieux château de Bohême dont la décoration ressemble fort à celui-ci. Les acteurs sont: Maximilien, le comte régnant, Franz, son fils, Amélie, sa nièce.—Puis, Charles peut bien être le capitaine des brigands qui nous ont attaqués. Je suis enchanté que les circonstances me fournissent enfin l'occasion d'observer, en personne, le monde représenté par Schiller dans sa pièce, et de m'assurer quelle est la fin de Charles Moor, s'il est tué par Schwei-

zer ou s'il livre sa tête à l'échafaud. Reste seulement à savoir si le comte Franz enferme son père dans la vieille tour qui, comme tu le sais, est au bout du parc.

Willibald rit beaucoup des folles idées de son ami, mais il pensa qu'en effet c'était un singulier jeu du hasard qui rassemblait là les personnages les plus importans de cette tragédie, du moins leurs noms, sauf Hermann et Daniel qui leur manquaient encore.

— Qui sait, reprit Hartmann, si nous ne les verrons point paraître demain.

Les deux amis continuèrent à parodier ensemble, chacun à sa manière, les scènes de cette tragédie, et ce joyeux entretien se prolongea longtemps encore après qu'ils se furent couchés, en sorte que le jour com-

mençait déjà à poindre lorsqu'ils s'endormirent.

Le lendemain, la comtesse Amélie avait une violente migraine qui la retenait dans son appartement. Le comte Franz était très-gai ; il ne paraissait plus le même que la veille, et le vieux seigneur lui-même semblait soulagé d'un lourd fardeau.

La conversation fut gaie et animée durant tout le dîner, sans que rien vint la troubler. Le repas du soir vit verser à flots un vin précieux, et le comte ayant demandé aux deux amis si l'on en buvait d'aussi bon à Berlin :

— Je crois me souvenir, répondit Hartmann, une fois, dans une fête, d'en avoir bu de semblable à celui-ci, et meilleur que tout ce que je connaissais jusqu'alors.

— Ho! ho! s'écria le vieux comte dont les yeux brillaient de plaisir, nous allons voir ce que peut ma cave. Dites à Daniel, continua-t-il en s'adressant à l'un de ses domestiques, dites à Daniel d'aller chercher deux bouteilles de mon vin du Rhin séculaire, et d'apporter le vase de cristal qui lui est destiné.

On peut s'imaginer ce qu'éprouvèrent les deux amis en entendant ce nom de Daniel. Bientôt entra un homme à cheveux gris et le dos courbé, qui apporta le vin avec le vase de cristal; les deux amis ne pouvaient détacher leurs regards de sa personne. Hartmann lança à Willibald un coup d'œil, qui voulait dire : — Eh bien! n'avais-je pas raison?

— En effet, c'est tout à fait merveilleux, murmura Willibald.

Lorsque la table fut desservie, les deux amis demeurèrent seuls à causer avec le comte Franz, et la gaîté la plus vive régnait entre eux, quand tout à coup le comte interrompit la conversation, et regardant fixement Willibald, lui demanda ce qu'il avait trouvé de si merveilleux dans l'apparition de Daniel.

Les deux amis gardèrent le plus profond silence.

— Sans doute, continua-t-il, le vieux serviteur de notre maison, a réveillé en vous le souvenir de quelque circonstance merveilleuse de votre vie, et, si cela se peut, donnez-moi l'occasion d'admirer de nouveau votre talent pour la narration, en m'en faisant part; je vous en prie, accordez-moi cette faveur.

Hartmann répondit que la présence de Daniel n'avait rapport à aucune

circonstance de leur vie, et qu'elle leur avait seulement rappelé une folle ressemblance qu'il ne valait pas la peine de mentionner.

Mais le comte ne se laissa pas persuader, et il persista à vouloir connaître la cause de leur étonnement. Willibald prit alors la parole:

— Les pensées intimes d'étrangers qu'un accident a amenés chez vous, peuvent-elles donc vous intéresser si vivement?... Vous voulez savoir ce que nous avons pensé en voyant entrer le vieux Daniel; répondez d'abord à une question: Si vous participiez à la représentation d'une pièce de théâtre, ne seriez-vous point fâché de représenter un méchant caractère?

— Si, repartit en riant le comte, si le rôle est intéressant, et offre l'occasion de déployer quelque talent,

comme c'est ordinairement le cas dans les caractères vicieux, je ne voudrais ni ne pourrais m'y opposer.

— Eh bien, continua Willibald, hier au soir, tout en plaisantant, mon ami remarquait que nous trouvions réunis dans un vieux et riche château, tous les principaux personnages des brigands de Schiller, sauf Hermann et Daniel; lors donc qu'à table un vieux serviteur nommé Daniel....

Willibald se tut, car il vit qu'une pâleur mortelle couvrait le visage du comte, et qu'il pouvait à peine se soutenir.

— Pardonnez-moi, murmura Franz; pardonnez-moi, messieurs, une espèce de vertige... je me suis senti tout à coup malade !... et se traî-

nant avec peine il quitta la chambre.

— Que signifie ceci ? dit Hartmann.

— Hem! répartit Willibald, des sorcelleries, des diableries; je crois que tu avais raison de dire que le bât qui la blesse devait être lourd et gênant. Ou bien le comte Franz est vraiment coupable, ou bien la pensée du sort d'Amélie dans les brigands de Schiller, que je lui ai rappelée sans précaution a brisé son cœur. Je n'aurais pas dû parler. Mais aussi qui pouvait savoir.....

Hartmann interrompit son ami en disant :

— Cette seule circonstance de se voir subitement placé dans le rôle de cet infernal bâtard suffit pour expliquer son trouble, et certes tu aurais bien mieux fait de ne pas lui dire la vérité, et d'inventer plutôt quelque

autre motif de notre étonnement. Pour moi, je ne trouve aucun plaisir à chercher à découvrir le mystère qui règne ici, et puisque ma blessure est presque entièrement guérie, je crois que le mieux est de prier le comte de nous laisser partir demain matin

Willibald pensa, au contraire qu'il valait mieux demeurer encore deux jours, afin que la blessure d'Hartmann fût tout à fait rétablie, et que nul obstacle ne s'opposât plus à leur voyage.

Les deux amis se rendirent dans le parc. En s'approchant d'un pavillon éloigné, ils entendirent un homme parler avec colère, et en même temps le ton plaintif d'une voix de femme. Ils crurent reconnaître la voix du jeune comte, et s'approchant très-près de la porte, ils entendirent distinctement ces mots :

—Insensé, je le suis; tu me détestes, parce que je t'aime, que je ne vis qu'en toi et que pour toi! Mais, toi, tu portes dans ton cœur l'infâme qui attire sur nous la honte et le déshonneur. Fuis, misérable femme, cours chercher le dieu de ton amour; il t'attend dans le repaire d'un brigand ou dans un sombre cachot!... Mais non, non, je ne te laisserai pas t'échapper de mes bras, pour aller consoler ce démon infernal.

— Au secours!... au secours!.... s'écria la voix féminine.

Willibald, sans plus tarder, poussa la porte. La comtesse Amélie s'arracha des bras du jeune comte, et s'enfuit avec la promptitude d'un faon poursuivi par les chasseurs.

— Ah! s'écria le comte d'une voix effrayante, aux deux étrangers, tandis que ses yeux brillaient d'un éclat

sauvage : Ah! vous venez fort à propos! Oui, je suis Franz! je veux l'être, je dois l'être, je....

Tout à coup sa voix s'éteignit, et prononçant d'une manière inintelligible les mots: Au secours! il tomba sans connaissance.

Quelque suspecte que toute cette scène parût aux deux amis, quoique persuadés que la conduite du comte ressemblait beaucoup à une infernale méchanceté, ils reconnurent que leur devoir, dans ce moment, était de le secourir. Ils relevèrent le comte, l'assirent dans un fauteuil, et Hartmann répandit sur son front une essence spiritueuse dont il avait un flacon sur lui.

Le comte revint lentement à lui, et prenant dans ses bras Willibald et Hartmann, il leur parla d'une voix qui décèlait la plus profonde douleur

—Vous avez raison ! une tragédie tout aussi terrible que celle dont les noms de notre maison vous ont rappelé le souvenir, se jouera peut-être bientôt ici ! — Oui, je suis Franz, détesté, méprisé par Amélie !

Mais, j'en atteste Dieu, j'en atatteste tous les saints; je ne suis pas ce misérable dont le poète semble avoir puisé l'image au milieu de l'enfer. Non, je suis un malheureux, qu'un impitoyable destin a voué à la mort la plus douloureuse, et cette fatalité s'est gravée d'une manière ineffaçable dans mon cœur. Mais allez et attendez-moi un instant dans votre chambre.

Les deux amis obéirent à cette invitation, et le comte Franz les rejoignit bientôt. Il paraissait s'être tout à fait remis, et commença d'un ton calme le récit suivant :

— Le hasard vous a fait contempler l'abîme dans lequel sans doute je périrai sans secours. Je ne vous parle pas sans avoir mûrement réfléchi ; mais le destin sinistre qui flotte sur ma tête vous a poussé à me faire souvenir du rapport qui existe entre les personnages de ce château et ceux de la pièce de Schiller, rapport auquel je n'avais jamais pensé auparavant. Il m'a semblé alors que vous me donniez la clé du mystère effrayant qui allait se développer pour moi, et qu'à la place du hasard ce fût la fatalité qui vous eût amenés ici pour me plonger dans l'abîme.

Il ne vous a pas échappé combien le motif de votre étonnement à table, me troubla. Mais admirez encore davantage l'influence énigmatique des esprits supérieurs : j'ai un frère aîné, qui se nomme Charles,

et il est, non pas un homme atroce, mais un véritable capitaine de brigands. Non..... il me sera bien pénible de vous entretenir de l'opprobre qui couvre notre maison ; mais ce qui vient de se passer sous vos yeux me force à une entière confiance, sous la condition cependant que vous garderez comme un important secret au fond de votre cœur, tout ce que je vais vous raconter.

Dès son jeune âge, Charles, à un extérieur remarquablement beau, joignit les plus rares facultés de l'esprit ; aussi dans tout ce qu'il entreprenait, il montrait un génie précoce. Il parut donc d'autant plus étonnant que le plus fort penchant se développât en lui pour la dissolution et pour les infamies de toute espèce. Une pareille conduite était tellement étrangère à notre maison et à la gloire de

nos aïeux que mon père voulut y reconnaître le fruit d'une indigne perfidie! On dit que Charles, le premier né de la famille, était le produit d'un crime affreux, auquel ma mère ne put survivre. Amélie aussi, doit sa naissance à une passion illégitime.

Permettez-moi de passer sous silence la longue suite de méchancetés et d'infamies que mon père eut à souffrir de Charles, durant son séjour à l'université. Enfin il fut placé au service. Il parvint jusqu'au grade de capitaine, partit pour se battre, puis ayant soustrait la caisse de son régiment, il fut dégradé et enfermé dans une forteresse.

Il s'échappa, et nous n'en entendîmes plus parler, lorsque l'on m'écrivit, il y a quelque temps qu'on savait de bonne source que le comte

Charles de C. venait d'être arrêté en Alsace, à la tête d'une bande de voleurs, et serait incessamment jugé. J'ai fait tout ce qu'il fallait pour que mon père n'en sut rien; car ce dernier coup serait au-dessus de ses forces, il lui donnerait la mort..... Et c'est cet infâme que la comtesse adore, qu'elle aime de toute la puissance d'une passion insensée... Amélie avait douze ans lorsque Charles quitta la maison paternelle, dans laquelle fût reçue la jeune orpheline. Croyez-vous possible qu'un enfant de cet âge pût être en proie à une telle passion, et que cet amour brûlât d'une flamme éternelle? Cet amour est un mystère diabolique; et les terreurs de l'enfer s'emparent souvent de moi, lorsque je vois Amélie désespérée, versant des larmes abondantes et soupirant pour un être dont la présence

seule ternirait sa vertu et son innocence.

Eh bien! ce même amour passionné et sans bornes qu'Amélie sent brûler dans son cœur pour ce frère indigne, je l'ai ressenti pour elle lorsque j'étais encore un enfant de douze ans. Plus âgé, me voyant détesté d'elle, je crus pouvoir vaincre une passion qui devait m'être fatale en me livrant avec ardeur à toutes les distractions du monde. Je voyageai, traversant la France, l'Italie, mais son image, son image que je croyais effacée à jamais de mon cœur, brillait toujours d'un nouvel éclat. Un poison mortel circulait dans mes veines! Nulle part je ne trouvai repos ni soulagement! De même que le papillon nocturne voltige autour de la lumière, s'approchant toujours davantage de la flamme, jusqu'à ce

qu'enfin il y trouve une mort cruelle; ainsi, avec la ferme volonté de ne plus revoir Amélie, je me rapprochai toujours plus d'elle jusqu'à ce que sous le prétexte d'obéir à la volonté de mon père, je revins dans ce château.

Mon père sait ma douleur ; il désapprouve l'indigne penchant d'Amélie, il croit que son cœur trompé, reviendra de son erreur!..... Vaine espérance!.... Et cependant quoique je me regarde comme un insensé je ne puis m'éloigner de celle qui bouleverse ainsi mes sens..... Et cependant, jamais je ne fus tout à la fois si passionné et si frappé de craintes superstitieuses, incompréhensibles, que dans le moment où après vous avoir vu dérouler devant mes yeux l'image de cet effrayant drame, j'ai trouvé seule, dans le pavillon, Amélie que

je croyais enfermée dans sa chambre. Toutes les fureurs d'un violent amour s'éveillèrent en moi, et la colère du désespoir s'y joignit..... C'en est fait, je prends un parti décisif..... On parle d'une nouvelle guerre, qui, dit-on, est prête à éclater... J'entre au service.

Après ce long et sot récit, le comte laissa les deux amis livrés à leurs réflexions. — Que dis-tu de tout cela? demanda Willibald à Hartmann.

— Je pense, repartit celui-ci, que le comte Franz ne mérite pas du tout notre confiance. Il est sauvage et emporté dans sa passion, je plains la belle comtesse Amélie du fond de mon cœur.... Il est tout au moins fort singulier que le jeune comte, dans le seul but de se disculper de la scène du pavillon, nous

dévoile tous les secrets du château, et voue, en notre présence, le nom de son frère à l'opprobre et à l'infamie.

En ce moment un grand bruit se fit entendre dans le château. Les chasseurs du comte et quelques hussards, amenaient un bon nombre de brigands dont plusieurs étaient blessés. Pour la plupart c'était des hommes au regard féroce et d'un extérieur tout à fait étrange. Ils répondaient à peine aux questions qu'on leur adressait, et quand ils le faisaient c'était dans un mauvais patois allemand ou italien. D'autres ne pouvaient cacher leur origine égyptienne, et ne parlaient que la langue bohême. On pouvait en conclure que cette bande de brigands, partie des frontières de l'Italie, s'était jointe en Bohême à quelque horde errante. Quand on

leur demandait où était leur capitaine, ils riaient et disaient qu'il était parfaitement tranquille et en sûreté, et qu'on ne le prendrait pas si facilement qu'on se l'imaginait. D'après le récit des chasseurs, la troupe de brigands s'était battue avec toute la rage du désespoir, et lorsque la nuit était venue elle s'était réfugiée dans le centre de la forêt.

— C'est une raison de plus, dit le comte en s'adressant avec cordialité aux deux amis, pour ne pas vous laisser partir. Il faut d'abord que la route soit libre de tout danger.

Le soir, Willibald manquait à la réunion ordinaire des deux comtes, de l'ecclésiastique et du médecin. Amélie était aussi absente. Déjà l'on s'informait de ce qu'il pouvait être devenu, lorsqu'il entra dans le salon.

Hartmann remarqua que son ami avait l'air troublé, comme si quelque chose d'extraordinaire se fût passé en lui; en effet il ne se trompait pas.

A peine les deux amis étaient-ils retirés dans leur chambre, que Willibald rompant le silence, s'écria :

— Il est temps que nous partions. Le mystère se complique toujours davantage, et je crains que, nous approchant trop des rouages qui font mouvoir une infernale machine, nous ne soyions entraînés malgré nous à notre perte. Tu sais que j'avais parlé au vieux seigneur de mes écrits. Me rendant auprès de lui avec le manuscrit que j'avais tiré de ma valise, j'entrai par distraction dans la grande salle à gauche, qui est ornée, comme tu le sais, de grands tableaux. Le Rubens que nous avons déjà admiré ensemble, me frappa de nouveau.

Tandis que je m'étais arrêté à le contempler, une porte latérale s'ouvrit et la comtesse Amalie entra dans la salle. Tu crois peut-être qu'elle devait être encore toute troublée et hors d'elle-même après la scène du pavillon?

Rien moins que cela!... La figure riante et l'air enjoué, elle s'approcha et se mit à parler des tableaux des différens maîtres, en se suspendant familièrement à mon bras, et en parcourant la salle avec moi.

— Mais, s'écria-t-elle tout à coup, au moment où nous étions à l'extrémité de la galerie, n'est-ce pas un peu fastidieux de s'occuper si longtemps d'images mortes? La vie a-t-elle donc si peu d'attraits pour nous, que nous la laissions ainsi de côté?

Puis ouvrant la porte, elle me fit

traverser deux ou trois chambres, jusqu'à ce qu'enfin nous entrâmes dans un cabinet décoré avec le goût le plus exquis.

— Je vous salue, dans ma demeure, me dit Amélie : et elle me fit prendre place à côté d'elle sur le sopha.

Tu peux te représenter ce que j'éprouvai auprès d'une femme séduisante, qui, autant elle m'avait paru froide et nulle, me semblait alors pleine d'amabilité et d'attraits irrésistibles. Je me préparais à lui adresser tous les discours les plus flatteurs que je pourrais trouver, et à faire preuve d'esprit lorsque la comtesse fixant ses regards sur mes yeux, me rendit muet. Elle me prit la main, et me demanda :

— Me trouvez-vous jolie?

Comme j'ouvrais la bouche pour

lui répondre : — Pas de flatterie, dit-elle, je ne veux pas de complimens. Dans cet instant, ils me paraîtraient de fort mauvais goût. Je désire seulement un oui ou un non.

— Oui! répondis-je, et je ne sais pas comment ce oui résonna à son oreille, car je me sentis aussitôt fort troublé.

— Pourriez-vous m'aimer; continua la comtesse, tandis que son regard me disait qu'elle ne demandait non plus pour toute réponse à cette question qu'un oui ou un non.

Le sang qui coule dans mes veines n'est pas glacé.

— Oui! m'écriai-je, et je portai à mes lèvres sa main qui serrait encore la mienne, et je la couvris de baisers avec une ardeur qui ne pouvait lui laisser aucun doute sur la

sincérité de ce oui qui partait du fond de mon cœur.

— Eh bien! alors, dit la comtesse, comme transportée de joie, arrachez-moi de ce séjour, où chaque instant me livre à des angoisses mortelles. Vous êtes étranger; vous allez en Italie; je vous y suivrai; enlevez-moi à l'objet de ma haine; sauvez-moi pour la seconde fois.

En cet instant, me vint avec la rapidité de l'éclair, la pensée que je m'abandonnais avec imprudence à l'impression du moment. Mais la comtesse ne parut pas du tout s'en apercevoir, et elle continua plus calme :

— Je ne veux pas vous cacher que tout mon être appartient à un autre, et par conséquent je compte sur une vertu tout à fait désintéressée, comme il est rare même d'en rencontrer

Cependant je ne nierai pas que dans certaines circonstances, je ne cesse de vous repousser. Si, par exemple, celui que je porte dans mon cœur dès mon enfance n'était plus de ce monde, alors..... vous pouvez remarquer que si je vous fais une pareille promesse, c'est que j'y ai mûrement réfléchi, et que ma résolution n'a pas été suscitée par les événemens qui viennent de se passer il y a quelques instans. Du reste, je sais que vous avez, avec votre ami, établi un parallèle entre ce château et l'exposition d'une certaine tragédie fort effrayante. Il y a là-dedans quelque chose de bizarre, de mystérieux.

—Au nom du ciel, que dire à la comtesse?... Quelle réponse était-il possible de lui faire? Elle me tira elle-même d'embarras en ajoutant d'un ton très-calme :

— Pour le moment, pas un mot de plus à ce sujet.... Adieu, retirez-vous, nous en parlerons plus au long en temps convenable.

Je lui baisai silencieusement la main, et m'éloignai.

Alors la comtesse, courant après moi, se jeta dans mes bras, comme saisie d'un accès de désespoir amoureux en s'écriant :

— Sauvez-moi !....

Presque sans voix, tourmenté de sentimens contraires, il me fut impossible d'abord de revenir auprès de vous. Je descendis dans le parc. Il me semblait que j'eusse trouvé le bonheur ineffable de l'amour partagé, que je dusse me sacrifier sans retour et faire ce que désirerait la comtesse, jusqu'à ce que, devenu plus tranquille, j'aperçus toute la folie d'une entreprise aussi dangereuse.

Tu as remarqué sans doute que le comte Franz me prit à part avant que nous rentrassions dans notre chambre, et m'entretint à voix basse.... Eh bien! c'était pour me dire qu'il était instruit du penchant que la comtesse ressentait pour moi.

— Toute votre personne, me dit-il, toute votre manière d'être, me remplit de la confiance la plus grande, c'est pourquoi je vous dirai ce que je redoute plus que vous ne pensez.

Vous parlez à la comtesse; tenez-vous en garde contre les perfides enchantemens de cette nouvelle Armide.... De telles paroles doivent vous paraître étranges dans ma ouche; mais le malheureux sort qui me poursuit fait que, parfaitement instruit de ma folie, je ne puis sortir de ce gouffre de perdition où je cours à ma perte avec une sorte de plaisir.

Tu vois, cher Hartmann, que je me trouve placé dans une position déplorable, qui nécessite un prompt départ.

Hartmann ne fut pas peu surpris de ce que lui raconta son ami, et tous les deux, après avoir parlé assez longtemps de ce qui se passait dans le château, furent d'accord sur l'opinion, que toute cette famille se conduisait d'après des principes très-pernicieux.

Les premiers rayons du soleil vinrent arracher nos deux amis au repos. Un parfum de fleurs s'élevait jusqu'à eux par leurs fenêtres, et tout dans la campagne, était riant et animé. Les deux amis résolurent de faire un tour dans le parc avant le déjeuner. En arrivant vers un lieu retiré du parc, ils entendirent une conversation animée, et aperçurent bientôt le

vieux Daniel, et un grand homme mal vêtu, qui semblaient occupés de choses fort importantes. Après quelques instans l'étranger remit au vieillard un petit papier et s'en alla, accompagné de Daniel, du côté de la forêt, où à une petite distance, se trouvait un chasseur avec deux chevaux. L'étranger et le chasseur montèrent à cheval et partirent au grand galop. En revenant vers le château, Daniel rencontra les deux amis. Il parut d'abord effrayé, puis il se mit à sourire et il dit :

— Ah! ah! déjà levés, messieurs,... eh bien, c'était M. le comte qui va bientôt devenir notre voisin. Il a demandé à voir notre propriété et j'ai dû le conduire. Maintenant qu'il va habiter son château, il veut voir notre digne seigneur, et réclamer de lui une amicale hospitalité.

Cet étranger et l'effroi de Daniel, donnèrent à penser aux deux amis.

Ce ne fut pas sans peine qu'ils obtinrent du vieux comte la permission de partir le lendemain matin, et encore voulut-il les avoir auprès de lui toute cette journée. Willibald qui craignait la présence d'Amalie, ne demandait pas mieux. La matinée se passa fort gaîment; lorsqu'on fut sur le point de se mettre à table, la comtesse ne parut pas.

— Son mal de tête l'aura de nouveau tourmentée, dit le vieux seigneur d'un ton chagrin.

Mais au même instant la porte s'ouvrit, la comtesse Amélie entra, et les deux amis en perdirent presque la respiration. Elle était vêtue avec une magnificence extraordinaire; une robe de soie rouge foncé serrait sa taille élégante; un riche

collier faisait ressortir encore plus la blancheur éclatante de son cou, et de belles dentelles cachaient à peine son sein d'albâtre. Les boucles de ses cheveux étaient entremêlées de perles et de myrthe, et ses gants éclatans de blancheur complétaient cette toilette de fête. Elle brillait d'un tel éclat, que ceux mêmes qui l'avaient vue souvent dans un pareil costume, restèrent stupéfaits et silencieux.

— Mon dieu ! s'écria enfin le vieux comte, que signifie cela, Amélie ; tu es parée comme si tu allais te présenter à l'autel.

— Ne suis-je pas une bienheureuse fiancée? dit Amélie avec une expression indéfinissable ; puis s'agenouillant devant le comte, elle prit sa main et la plaça sur sa tête, comme pour implorer sa bénédiction.

Le comte transporté de joie, la releva, l'embrassa sur le front, et s'écria :

— O Amélie, serait-il bien possible? Franz! heureux Franz!

Le comte Franz s'avança d'un pas incertain. On voyait en lui l'angoisse du doute le plus cruel. Amélie frémit, puis abandonna sa main au comte, qui la couvrit de baisers brûlans.

A table, elle demeura calme et sérieuse, prenant peu de part à la conversation; mais plus attentive qu'à l'ordinaire, et surtout aux discours de Willibald, qui, placé comme de coutume à ses côtés, semblait aussi mal à l'aise que s'il eût été assis sur des charbons ardens. Le comte Franz jetait des regards curieux sur le couple, et Willibald tremblait que le but d'Amélie, en se revêtant de cette riche parure de fiancée, n'eût été que d'attirer davantage ses regards. Il

craignait quelque méchant tour, et se voyait déjà entraîné dans un duel odieux. Mais il en fut tout autrement.

Au sortir de table, elle prit Willibald par le bras, et tandis que les autres convives étaient encore occupés à causer, elle l'entraîna jusque dans sa chambre. Là, elle défaillit subitement; mais Willibald la retint dans ses bras, et, hors de lui, ivre d'amour, il déposa sur ses lèvres de rose des baisers brûlans.

— Oh! laisse-moi, laisse-moi, murmura la comtesse, mon sort est déjà décidé..... Tu viens trop tard.... Oh! si tu étais venu plus tôt..... mais maintenant... ô mon Dieu.

Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et elle quitta la chambre au même instant où le comte Franz y entrait.

Willibald se préparait à recevoir de violens reproches et à répondre aux insultes de la jalousie avec le courage et la fermeté qui conviennent à un homme de cœur. Mais à sa grande surprise, le comte, s'approchant vivement de lui, lui demanda avec le ton et l'air du contentement, s'il était vrai qu'il dût partir le lendemain avec son ami.

— Sans doute, monsieur le comte, répondit Willibald, avec calme, nous nous sommes déjà trop long-temps arrêtés dans ce château, où un mauvais destin pouvait nous entraîner dans de grands malheurs.

— Vous avez raison, dit le comte profondément ému, tandis que des larmes brûlantes venaient mouiller ses yeux; vous avez raison, monsieur, et je ne dois pas plus long-temps vous laisser exposé aux enchantemens

d'Armide. Renaud s'en arracha avec un mâle courage! — Vous me comprenez. Je vous ai observé avec toute la défiance de la jalousie, et je sais que vous êtes exempt de faute! — Mais serait-ce bien une faute? — Silence! n'en parlons plus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il règne ici un horrible mystère.

Lorsque toute la société fut rassemblée, l'ecclésiastique, appelé hors du salon, sortit pour quelques instans; rentrant aussitôt il parla bas au vieux comte qui lui répondit à demi-voix :

— C'est une folle extravagante; n'y faites pas attention.

Les deux amis apprirent ensuite de l'ecclésiastique, qu'Amélie avait demandé ses exhortations, et qu'elle lui avait exposé d'étranges doutes sur le péché, sur les tourmens éter-

nels, etc.; qu'il l'avait tranquillisée de son mieux, mais qu'elle avait déclaré qu'elle se sentait malade, et resterait enfermée dans sa chambre toute la soirée.

En considération du départ des deux amis, le vin coula plus abondamment encore que de coutume, et fit oublier la fantasque Amélie et sa maladie que le vieux comte taxait, selon son habitude, de pure extravagance. Tout le monde était gai, particulièrement Willibald, qui, ayant fait tous les préparatifs de son départ, se sentait léger comme l'oiseau sorti de sa cage. Il se livra sans contrainte à sa bonne humeur. La plaisanterie alla jusqu'à la licence, le chirurgien cessa d'excuser ses éclats de rire, et recommençait toujours à demander si la comtesse avait été vraiment fiancée dans ce jour? L'ecclé-

siastique lui coupait la parole toutes les fois, et il était plaisant de le voir tout étourdi, rester la bouche béante, et ne pouvant comprendre pourquoi il ne savait rien de la noce qui s'était célébrée.

Le comte Franz semblait seul en proie à l'inquiétude et aux plus tristes pressentimens. Tantôt il quittait la salle du pavillon dans laquelle on s'était réuni, tantôt il y rentrait, regardait par la fenêtre, ou s'approchait de la porte. On ne se sépara que fort tard dans la nuit.

Le lendemain matin, les deux amis aperçurent dans le château un mouvement extraordinaire; ils entendirent des voix tumultueuses et un bruit d'armes, et s'étant approchés de la fenêtre, ils virent le comte Franz armé s'élancer à la tête des chasseurs. Le domestique qui leur appor-

tait chaque matin leur déjeûner ne vint point. Les deux amis, prévoyant quelque fâcheux événement se hâtèrent de descendre. Ils ne rencontrèrent que des visages pâles et renversés, et personne ne leur dit un mot.

Enfin, ils rejoignirent l'ecclésiastique qui sortait de la chambre du vieux comte, et ils apprirent de lui tout ce qui était arrivé. — La comtesse Amélie avait disparu.

Le matin, sa femme de chambre, voyant qu'elle ne la sonnait pas comme de coutume, était allée à sa porte; mais la trouvant fermée, et ne recevant aucune réponse à ses coups ni à ses cris, elle était redescendue dans la plus grande anxiété, s'écriant que la comtesse était morte ou profondément évanouie, et bientôt tout le château s'était rassemblé devant la

chambre de la comtesse. On avait forcé la porte, mais Amélie s'était enfuie dans les habits magnifiques qu'elle portait le jour précédent. Elle ne s'était pas fait déshabiller, et ne l'avait point fait elle-même, puisque ses vêtemens ne se trouvaient pas dans la chambre. Un petit billet déposé sur une table de marbre, contenait ces mots écrits de sa main :

« L'épouse vole dans les bras de son époux. »

Il paraissait inconcevable qu'Amélie eût pu fuir inaperçue. Pendant le jour, elle n'aurait pu sortir dans ses brillans atours, sans être remarquée d'une foule de personnes; et la nuit, les portes du château se trouvaient fermées? On ne pouvait croire qu'elle eût passé par sa fenêtre, vu l'élévation de l'étage qu'elle

habitait. Il fallait donc que quelqu'un du château eût aidé la comtesse dans sa fuite.

Hartmann raconta alors que le jour précédent il avait vu dans le parc le vieux Daniel causant très-vivement avec un étranger qui s'était éloigné rapidement à son approche, et qu'il avait perdu de vue dans la forêt.

L'ecclésiastique parut l'écouter très-attentivement, se fit décrire la figure de l'étranger, sa tournure, sa démarche, et tombant dans une profonde méditation : — Un noir soupçon, dit-il à voix basse, germe dans mon cœur. Cet ancien serviteur.... Ce modèle de la fidélité.... Le scélérat l'aurait lui-même.... Non, c'est impossible ! Et cependant la description de l'étranger, sa conversation avec Daniel dans un jour où il pouvait croire qu'il ne serait point remarqué.....

Oui, maintenant tout va s'éclaircir; si le comte Franz a le bonheur de retrouver la comtesse et de la ramener.....

— Dieu veuille l'empêcher, s'écria Willibald ! Puisse le comte croire la comtesse morte et perdue sans retour. Le temps affaiblit le chagrin le plus cuisant, et la mort qui termine les maux insurmontables est un bienfait pour celui dont le cœur brisé ne voit dans la vie qu'un tourment sans nom. Cet horrible combat entre l'amour le plus violent et la plus profonde horreur, ce combat auquel aurait succombé l'infortunée, ne troublerait plus l'intérieur de cette maison.

— Hélas ! dit l'ecclésiastique, en levant les yeux au ciel, il n'est que trop vrai, et je n'ai rien à vous opposer.

Les deux amis se décidèrent à par-

tir sur-le-champ, et l'ecclésiastique leur procura des chevaux. Au bout d'une demi-heure leur chaise de poste les attendait devant la porte.

Le vieux comte leur avait envoyé ses adieux par l'ecclésiastique, ne se trouvant pas en état de les faire lui-même.

Cependant au moment où ils allaient monter en voiture, il parut sur le seuil de la porte. Il portait la tête haute, les traits de son visage semblaient ennoblis, sa démarche plus ferme. Il avait vaincu le chagrin, et la douleur ne faisait plus que donner de nouvelles forces à son courage.

Il embrassa tendrement les deux amis, et leur parla avec tout le sérieux d'un homme détaché de la terre :

— Votre apparition, leur dit-il, a

été le dernier plaisir de ma vie ; la fuite d'Amélie est le premier coup de la tempête qui va frapper ma maison et l'anéantir. Dans l'âge avancé, lorsque le feu de l'imagination s'éteint, les pressentimens ont plus de vérité que dans la jeunesse. — Recevez mes remerciemens pour les heureux instans que m'a procurés l'aimable et franche gaîté de vos esprits, et priez Dieu qu'il accomplisse bientôt ce qu'il a décidé de moi.

Le comte s'éloigna en essuyant une larme prête à couler, et ses amis quittèrent le château plongés dans une triste émotion.

Au milieu du bois ils rencontrèrent une troupe de chasseurs qui rapportaient au château, sur une civière faite avec des branches d'arbres, le comte Franz. Il avait été atteint d'un coup de feu dans le plus épais de la

forêt, et il paraissait blessé à mort.

— Oh! fuyons ce théâtre de désolation, s'écrièrent les deux amis, et ils continuèrent rapidement leur voyage.

DEUX LETTRES.

Plusieurs années s'étaient écoulées; Hartmann, lancé dans la carrière diplomatique, avait été envoyé en ambassade à Rome et ensuite à Naples. Ce fut de cette dernière ville que Willibald reçut la lettre suivante :

HARTMANN A WILLIBALD.

Naples, le.....

Je t'écris, mon cher Willibald,

dans le plus grand trouble. Je viens d'être ramené au souvenir d'un moment de notre vie, qui laissa dans ton esprit une profonde impression que tu fus long-temps incapable de surmonter.

Hier je visitai les sites les plus romantiques de cette contrée, entre autres le couvent de Camaldules, dans le voisinage du Pausilippe. Le prieur fut assez aimable pour me présenter à un moine qui était allemand, et dispensé des vœux du silence. Plus le moine parlait, et plus il me semblait retrouver dans le son de sa voix, et dans les traits de son vénérable visage quelque chose qui ne m'était point inconnu. De son côté, il me considérait avec un regard interrogatif, qui semblait prouver que lui aussi, il me reconnaissait.

Enfin le moine m'ayant demandé

si je n'étais pas déjà venu une fois en Italie, je me souvins de notre voyage de Berlin, par Prague et Vienne, à Milan.

— Alors, s'écria-t-il, je ne me trompe pas, vous êtes celui que je crois reconnaître, et nous nous sommes déjà connus en Bohême, dans le château du comte Maximilien de C....

Le moine n'était pas autre que le digne ecclésiastique, le chapelain du château du comte de C., et tu peux penser que le tableau vivant des événemens mystérieux du château, se représenta subitement devant mes yeux comme par enchantement

Je m'empressai de prier le moine de m'apprendre ce qui était arrivé depuis cette époque, et j'ajoutai que j'espérais à mon retour par la Bohême être une seconde fois l'hôte

du vieux comte s'il vivait encore.

— Hélas! répondit le moine en levant au ciel ses yeux pleins de larmes, hélas! — Tout est fini! — La lune et sa splendeur ont disparu. — L'oiseau de nuit fait son nid dans les ruines du château où régnaient jadis dans le sein de l'opulence, la liberté et l'hospitalité.

Nous avions bien prévu la ruine de cette famille mystérieuse; mais écoute maintenant le récit que me fit le moine.

Le comte Maximilien avait conservé toute sa fermeté à la vue de son fils blessé à mort, et son courage fut récompensé par les promesses du chirurgien qui, après avoir extirpé la balle avec la plus grande habileté, déclara que la blessure, quoique très-dangereuse, pourrait n'être pas mortelle s'il ne survenait aucun

accident. Il ajouta qu'il lui semblait miraculeux que la balle n'eût pas traversé la poitrine du comte, d'où il conclut que le meurtrier devait avoir tiré d'une distance considérable. Cela expliquait aussi comment l'assassin avait eu le temps de s'enfuir et d'échapper aux minutieuses recherches des chasseurs dans la forêt. Il parût même que la troupe de voleurs qui infestait la contrée et la rendait peu sûre, s'était de nouveau retirée sur les frontières, car on n'entendit plus parler des brigandages qui se commettaient précédemment presque chaque jour.

Le chirurgien avait parfaitement jugé la blessure du comte. Bientôt il se trouva hors de tout danger; la langueur et la profonde mélancolie qui remplissaient son cœur ayant calmé le feu dévorant de son esprit,

contribuèrent beaucoup à sa prompte guérison.

Il avait ainsi que son père abandonné la recherche d'Amalie dont la fuite semblait surnaturelle ; ils n'osèrent pas même former une conjecture sur les moyens qu'elle avait employés.

Le silence de la tombe régnait dans le château, et les instans fugitifs de gaîté que l'ecclésiastique savait quelquefois faire naître, interrompaient seuls la profonde tristesse du père et du fils.

Le vieux comte ne trouvait plus la force de supporter ses maux que dans les consolations de l'église, lorsque le plus cruel de tous les coups, celui que le comte Franz avait vainement cherché à lui épargner, vint l'accabler.

Il apprit par hasard que son fils

Charles avait en effet été pris quelque temps auparavant en Alsace et arrêté comme le chef d'une troupe de brigands; qu'il avait été jugé, condamné, mais que ses compagnons avaient forcé la prison dans laquelle il était renfermé, et l'avaient remis en liberté. Son nom avait été suspendu à la potence; c'était le nom de sa famille, qu'il avait conservé en abandonnant seulement le titre de comte.

Une nuit, le comte Maximilien, ne pouvant jouir du sommeil, était plongé dans ses rêveries; il songeait à la tache honteuse imprimée par l'indigne conduite de son misérable fils à une famille jusque-là illustre, dont l'origine remontait à des races royales; puis son esprit effrayé de cette image se rappelait avec douleur comment la détestable folie de sa

nièce avait détruit le dernier espoir de bonheur qui lui fût demeuré sur la terre. Tout en faisant ces réflexions, il s'était approché à pas lents des fenêtres du château, et là, il lui sembla que les portes en étaient ouvertes. Tantôt on n'entendait aucun bruit, tantôt un singulier son retentissait comme si dans le lointain l'on eût agité des fers. — Le comte tira la sonnette qui donnait dans la chambre de Daniel, près de la sienne. Mais il eut beau sonner, Daniel ne parut pas. Le comte mit ses habits, alluma une bougie, et descendit pour s'enquérir de la cause de ce bruit. En passant, il jeta les yeux dans la chambre de Daniel, et fut fort surpris de voir que d'après l'état de son lit, Daniel ne paraissait pas s'être encore couché. En entrant dans le vestibule, le comte crut aper-

cevoir un homme qui traversait rapidement sous le portail.

A droite et à gauche était une suite d'appartemens auxquels on arrivait par le vestibule. Ceux de la droite se terminaient par un petit cabinet, dont la porte était de fer massif, et dont la fenêtre était aussi garnie de fortes barres de fer. Au milieu de ce cabinet, il y avait une trappe fermée par une porte de fer, consolidée par de larges verroux Elle conduisait dans une espèce de souterrain profond, rempli d'or monnoyé, de bijoux, de joyaux et autres richesses précieuses qui formaient le trésor de la famille. La porte de la première chambre à droite était ouverte ; le comte y entra ; il parcourut rapidement tous les appartemens, et le cœur lui battit fortement, lorsqu'il trouva que la

porte du petit cabinet cédait facilement à la pression de sa main. Le comte stupéfait entra.

— Attendez un peu. C'est un travail pénible, mais j'en viendrai à bout. Ainsi parlait à voix basse un homme à genoux sur la trappe, qui cherchait à en forcer les verroux.

— Holà! s'écria le comte d'une voix forte. L'homme effrayé se retourna, c'était Daniel. Pâle comme un spectre, il fixa ses yeux sur le comte, et celui-ci le contempla immobile.

— Misérable chien, s'écria enfin le comte, que fais-tu là?

Daniel secouant la tête avec force, laissa échapper ces mots de ses lèvres tremblantes :

— Un juste héritage.

Mais lorsque le comte voulut s'ap-

procher, il saisit une barre de fer, qui était sur le carreau, et la leva contre lui.

— Va-t'en, bête maudite que j'ai élevée et nourrie dans mon sein! Vieillard infernal! s'écria le comte emporté par la colère la plus violente, tandis qu'usant des forces supérieures que l'âge avait respectées en lui, il saisissait Daniel par la gorge et le traînait à travers toutes les chambres jusqu'au milieu du vestibule, où il se mit à tirer avec violence la cloche du château.

Tous les gens de la maison, arrachés au sommeil, accoururent fort effrayés, pour assister à un spectacle, dont ils furent saisis d'horreur.

— Jetez-le dans les fers et enfermez-le dans la tour! dit le comte à ses domestiques. Mais le vieillard

presque sans vie, était en quelque sorte suspendu aux mains du comte plutôt que debout à côté de lui ; ils ne purent donc exécuter ses ordres sévères. Le comte parut un instant hésiter, puis leur parlant avec plus de calme et de générosité, il dit : — Jetez ce vieux misérable hors du château, et s'il s'y représente, lancez les chiens à sa poursuite.

Cet ordre fut exécuté.

Les traces évidentes de ce qui s'était passé, lui évitèrent la peine de faire un long récit ; deux mots suffirent pour mettre tous ses gens au fait.

On trouva dans ce même instant qu'il manquait deux des plus fidèles chasseurs du comte, Paul et André.

Déjà le vieux seigneur les soupçonnait de l'avoir trompé de la manière la plus indigne, d'avoir pris

part à l'infâme action de Daniel, lorsque le matin de bonne heure ils arrivèrent à la porte du château, couverts de poussière et de sueur.

Tandis que les autres serviteurs s'emparaient du coupable Daniel, ils s'étaient promptement rendus dans la cour, parce qu'ils avaient cru entendre le galop d'un cheval. En effet, ils aperçurent dans l'ombre de la nuit une voiture vide, accompagnée de deux cavaliers, qui s'avançait à quelque distance d'un pas assez lent. Ils sellèrent promptement leurs chevaux, prirent leurs arquebuses et leurs couteaux de chasse, puis partirent au galop pour rejoindre la voiture. Aussitôt que les cavaliers qui l'accompagnaient se virent poursuivis, ils pressèrent le pas des chevaux et prirent une course rapide. Le jour commen-

çait à poindre lorsque, derrière un épais taillis, voiture et chevaux disparurent, tandis que plusieurs coups de fusil se firent entendre. Cette attaque les força de fuir.

Il ne paraissait que trop certain que le vieux Daniel était en bonne intelligence avec ces bandits pour dépouiller le comte. Et cependant, c'était une énigme inexplicable pour le comte, pour tous ceux qui le connaissaient, que ce vieux Daniel, serviteur tellement dévoué à la famille, du moins en apparence, eût pu se laisser entraîner à une pareille action. L'ecclésiastique seul dit avoir souvent remarqué Daniel dans les momens où il ne s'en doutait pas, et avoir trouvé en lui tous les indices d'un esprit dépravé, mécontent de lui-même et de tout ce qui l'entoure.

Il l'avait même entendu peu de temps auparavant, dans un accès de colère contre un de ses camarades, murmurer hautement contre le comte; disant qu'il ne tenait point les promesses qu'il avait faites à un vieux domestique, dont il méconnaissait les services.

— L'ingrat, s'écria le comte, ô l'ingrat! j'ai augmenté son salaire, jusqu'à le doubler; je le traitais, non comme un domestique, mais comme un ami. Mais les bienfaits donnent de l'arrogance aux êtres d'une nature commune, et loin de se les attacher plus fortement par là, on ne réussit au contraire qu'à se les aliéner davantage. Maintenant je vois bien que ce que je prenais en lui pour une simplicité bienveillante, n'était que fausseté et hypocrisie, pour cacher ses détestables

desseins. Ce misérable aimait celui que je me vois obligé de maudire. Déjà dans l'enfance de cet indigne fils, il voyait avec plaisir sa méchanceté se déployer dans toutes ses actions ; et loin d'écouter mes remontrances, il encourageait ses mauvaises dispositions par une indulgence stupide. Souvent le vieillard ne pouvait cacher son mécontentement, lorsque je laissais échapper quelque malédiction contre la conduite atroce de cet élu de l'enfer, et au milieu du respect et de la déférence qu'il semblait alors me montrer bien plus fortement que jamais, je voyais percer les sentimens d'une âme infernale.

L'ecclésiastique lui fit observer alors combien il était probable que Daniel eût favorisé la fuite d'Amélie.

Daniel pouvait facilement lui avoir donné la clef du portail et de la porte extérieure du château. La rencontre de Daniel avec un étranger dans le parc, à une heure indue, et la singulière terreur qu'il avait laissé voir, étaient des indices assez certains de cette complicité. Il eût mieux valu alors le garder afin de l'interroger à ce sujet, et obtenir de lui l'explication de ce mystère.

— C'est justement cette explication que je redoute, reprit le comte avec une profonde tristesse, et plaise au tout-puissant que toute cette affaire demeure dans les ténèbres les plus épaisses. Une voix intérieure me dit que cette lumière sera la foudre qui doit détruire ma race.

D'après ce que les deux chasseurs racontaient leur être arrivé dans leur poursuite de la voiture et des deux

cavaliers, il n'était pas douteux que la forêt était de nouveau infestée par des brigands. Tous les environs étaient remplis d'étrangers, voyageant les uns avec des feuilles de route comme des soldats en congé; d'autres avec des passeports comme des marchands ambulans ou des ouvriers; mais leur mauvaise mine dénotait des intentions toutes différentes et pernicieuses.

Cependant tout demeura tranquille encore pendant un assez long-temps, jusqu'à ce que le bruit se répandit de nouveau que des vols se commettaient, et qu'une bande considérable de bohémiens devait s'être répandue dans le pays.

André, l'un des chasseurs qui avaient poursuivi les brigands, confirma cette nouvelle. Il avait vu dans le taillis où avait disparu la voiture et les

cavaliers, une troupe de bohémiens, composée d'hommes, de femmes et d'enfans.

Il était donc bien certain qu'une nouvelle bande se rassemblait, et la prudence exigeait qu'on se mit aussitôt à leur poursuite pour les détruire. Les chasseurs de la comté furent mandés, et la nuit suivante, le comte Franz en prit le commandement, et se mit en marche avec eux pour chercher les brigands.

Bientôt dans le lointain, ils virent briller un grand feu au milieu du taillis.

Le comte Franz s'avança doucement avec ses chasseurs, et ils découvrirent une troupe de douze à quinze femmes et jeunes filles bohémiennes, avec des enfans. On faisait la cuisine; on chantait et l'on dansait, tandis que cinq ou six hommes appuyés sur leurs

mousquets, paraissaient garder la troupe.

Tout à coup les chasseurs se précipitèrent sur eux, en poussant de grands cris; mais les femmes, aussi bien que les hommes, saisirent des mousquets, et firent pleuvoir une grêle de balles.

Les chasseurs, à couvert derrière le taillis, n'éprouvèrent pas le moindre mal, tandis que tous leurs coups portèrent et mirent à bas quatre hommes et plusieurs femmes. Le reste prit la fuite.

Tandis que les chasseurs parcouraient le champ de bataille pour voir s'il n'y avait pas quelques blessés qu'on pût emporter, une grande figure se leva de terre, et voulut s'enfuir. Le comte Franz s'opposa à son passage, en poussant un cri à sa vue. La femme (c'en était une) per-

dit la force de se soutenir. Un chasseur la retint dans ses bras, et écarta le voile qui cachait ses traits.

Le comte, à cet aspect, demeura attéré comme s'il eût contemplé un spectre. C'était Amélie. Elle s'arracha des bras du chasseur avec fureur, tira un couteau et s'élança sur le comte. Le forestier qui était auprès de lui la saisit, la désarma; et tandis que les autres chasseurs l'aidaient à la retenir, il dit au comte :

— Que devons-nous faire?....

Ces mots tirèrent le comte de l'état de stupeur où il semblait plongé; il s'écria aussitôt d'une voix terrible :

— Enchaînez-la, conduisez-la au château.

Puis s'élançant sur son cheval, il reprit sa course dans la forêt.

— Misérable créature! c'est donc

pour des meurtriers et des brigands, que tu fuis la maison paternelle, que tu t'arraches des bras d'un fiancé. Non, tu ne couvriras pas plus longtemps de honte cette tête grise; les murs d'un couvent te cacheront au monde entier, toi et ta détestable folie.

Telles furent les premières exclamations du vieux comte dans l'accès du plus violent emportement, lorsqu'Amélie parut devant lui. Mais elle semblait avoir perdu tout sentiment de vie. Son visage immobile, ses yeux glacés, laissaient douter qu'elle comprît rien aux paroles qu'on lui adressait, non plus qu'à tout ce qui se passait autour d'elle. Quand on la poussait, elle marchait; quand on s'arrêtait, elle demeurait tranquille; l'on eût dit d'un automate. Le comte la fit conduire dans une chambre

éloignée et solitaire, pensant que dans quelques jours il pourrait l'envoyer dans un couvent.

En vain l'ecclésiastique s'efforça de faire parler Amélie; elle persista dans son silence; on ne réussit pas mieux à lui faire prendre quelque nourriture. Le médecin et l'ecclésiastique furent d'accord que c'était le résultat d'une ferme volonté morale plutôt qu'une maladie physique, et qu'Amélie était décidée à se laisser mourir.

Le comte Franz était plus calme et plus mesuré que l'on ne s'y était attendu; il paraissait s'abandonner tout à fait au cours mystérieux de sa destinée, ne plus rien craindre, ne plus rien espérer. Mais la quatrième nuit après ces événemens amena enfin l'effroyable tempête qui devait anéantir la race du noble comte de C.

A minuit, tandis que tout dormait dans le château, la porte fut enfoncée, et, au milieu de cris de meurtre, la troupe des brigands se jeta dans l'intérieur par les fenêtres, les portes, brisant tout sur son passage et massacrant les domestiques.

A peine le comte Franz avait-il chargé ses pistolets qu'il entendit les voleurs dans le cabinet attenant à sa chambre à coucher, et que son nom fut prononcé. Il se regarda comme perdu. Cependant sa fenêtre donnait sur le jardin, un espalier se trouvait contre le mur, il essaya aussitôt de descendre par là, et courut à la maison de son forestier dont il voyait dans le lointain briller les fenêtres. La frayeur lui donnant des ailes; il arriva bientôt et trouva les chasseurs déjà réveillés par les premiers coups des brigands, et prêts à partir. Aussi-

tôt ils se mirent en marche pour le château. Au moment où le chef des brigands, qui se distinguait par une taille majestueuse et une figure pleine de fierté, entra dans la chambre du vieux comte; celui-ci déchargea son pistolet sur lui et le manqua. Il voulut lâcher le second coup; mais Amélie s'élança dans les bras du brigand en s'écriant: — Charles, Charles, c'est moi, voici ta femme.

Le pistolet du vieux comte lui tomba des mains, et il s'écria aussi: — Charles!..... mon fils!.....

Le brigand se tournant alors vers lui avec un orgueil insultant lui dit: — Oui.... le fils que tu haïssais et qui a dû venir chercher lui-même un héritage que tu lui avais refusé, vieux pécheur!

— Infâme brigand! s'écria le comte transporté de colère.

— Tais-toi, reprit Charles ; je sais ce que je suis et comment je le suis devenu. Comment après avoir semé des graines empoisonnées dans un sol maudit, peux-tu t'étonner de n'en pas voir sortir des fleurs et des fruits ? N'as-tu pas déshonoré ma mère ? Ne t'a-t-elle pas donné avec répugnance une main que tu enlevais à l'objet de son amour ?

— Misérable enfanté par l'enfer ! s'écria le comte ; et, saisissant Amélie, il s'efforça de l'arracher des bras du brigand. Mais celui-ci reprit d'une voix formidable :

— Que ta main n'approche pas de ma femme ! Et son sabre menaçant se leva sur la tête de son père.

Dans ce moment le comte Franz arriva à la tête des chasseurs, vit le danger que courait son père, et tira sur le brigand, qui tomba aus-

sitôt sur la terre, la tête fracassée.

— C'est ton frère Charles! murmura le vieux comte; et il tomba sans vie auprès du mourant. Le comte Franz demeura comme frappé de la foudre en présence de ces deux corps.

Le sang coulait à flots dans le château. Il n'était pas un des serviteurs du comte qui ne fût ou tué ou blessé grièvement. Le brave médecin lui-même fut trouvé gisant sur le parquet, percé de plusieurs coups. Mais non loin de lui gisait aussi l'infâme Daniel! Il ne se sauva pas un seul des brigands; ceux qui ne tombèrent pas dans le château sous les coups des chasseurs et qui voulurent leur échapper par la fuite, furent massacrés par les paysans qui accouraient au secours du comte.

Dans la chaleur de l'action, les

bandits se voyant perdus avaient mis le feu au château, et il ne tarda pas à éclater sur plusieurs points à la fois.

On s'empressa de sauver du feu le vieux comte privé de sentiment, ainsi que son fils Franz qui semblait frappé de stupeur; ce fut là tout ce qu'on put arracher aux flammes qui bientôt s'emparèrent de tout le bâtiment. Quand à Amélie, on ne la trouva nulle part, et l'on supposa qu'elle avait péri au milieu de l'incendie.

Le comte Maximilien mourut quelques jours après entre les bras de l'ecclésiastique, qui quitta alors ce théâtre d'horreurs, et se rendit à Naples. Le comte Franz après avoir fait don de sa comté à un pauvre jeune homme de belle espérance, quitta le pays avec le peu d'argent qu'il possédait, et changea probable-

ment de nom, car on n'entendit plus parler de lui.

Le nouveau seigneur, par un sentiment qui n'est qu'honorable pour lui, ne voulut pas habiter le lieu qui avait été témoin de ces tristes événemens. Le nouveau château fut bâti sur l'autre rive de la Moldau.

Il m'est impossible, après le récit du moine, de te parler de moi ni d'autres choses; tu sentiras cela toi-même, mon cher Willibald: rien de plus pour aujourd'hui.

WILLIBALD A HARTMANN.

Tœplitz, le.....

Je ne puis, je n'ose te dire quelle impression a produit sur moi la lecture de ta lettre. Ta rencontre avec cet ecclésiastique dans un pays étranger et lointain, a vraiment quelque chose de mystérieux ; mais la mienne l'est peut-être encore bien plus !

Je vais tout t'apprendre en peu de mots.

Hier matin, de bonne heure, je fis..... — Mais pourquoi à Tœplitz ? me diras-tu ?.... — Ma foi, c'est ma maladie habituelle, ma fatale humeur noire, mon hypocondrie, comme l'appelle le médecin, nom que je hais et qui ne saurait s'appliquer à ce qui me tourmente , ce sont toutes ces causes qui m'y ont amené. Ainsi donc, hier

matin, me sentant plus fort et plus dispos qu'à l'ordinaire, j'entrepris une course plus longue que de coutume. J'étais sur une montagne assez sauvage et pittoresque, lorsqu'une jeune femme de la plus grande beauté parut à quelques pas devant moi. Elle portait des vêtemens de soie noire, à l'ancienne mode allemande, et de riches garnitures en dentelles.

L'apparition d'une dame seule et richement vêtue dans cette sauvage retraite, avait quelque chose d'étrange. Je pensai qu'il était peut-être convenable de l'aborder, et je me hâtai de m'avancer. J'étais déjà près de l'atteindre lorsqu'elle se retourna. Je m'arrêtai comme effrayé, elle s'enfuit en poussant de grands cris dans le taillis, et en un instant elle disparut à mes yeux. Ce ne fut pas ce visage blême sur lequel les traces de l'âge

laissaient encore voir les restes d'une grande beauté qui me fit frémir, ce fut seulement le regard de feu que lançaient ses yeux noirs. Je pensai qu'il n'était pas prudent de suivre cette étrangère, et cela pour une double raison. D'abord, je fus tenté de la prendre pour une folle, puis d'ailleurs je craignais de me perdre, et il me fallait encore du temps pour retrouver mon chemin. Lorsque je racontai mon aventure à la table d'hôte, mon voisin qui déjà depuis plusieurs années visitait chaque été Tœplitz, me dit que cette femme était en effet une folle bien connue dans la ville.

Quelques années auparavant, une jeune personne se faisait voir dans les environs de Tœplitz, tantôt couverte d'habits grossiers, tantôt vêtue avec luxe, parée de bijoux assez pré-

cieux, puis elle disparaissait bientôt dans les montagnes.

Le peuple superstitieux la prit pour une femme sauvage, pour une sorcière, et pria un prêtre de Tœplitz de chasser le mauvais esprit dont on la croyait possédée.

Le prêtre promit de le faire, mais il se proposait un autre but. Bientôt il eut l'occasion de la rencontrer dans la solitude où elle se montrait le plus souvent. Le prêtre, qui était un homme très-raisonnable, d'un coup-d'œil fort exercé, remarqua bientôt à ses discours qu'elle était folle. Il réussit à gagner sa confiance, et quelque peu de suite qu'elle mit dans tout ce qu'elle lui apprit de sa position dans le monde, de sa vie et de ses relations, il parvint cependant à obtenir d'elle quelques renseignemens. Elle promit de revenir le

trouver à cette même place, et tint parole. Enfin, après plusieurs entrevues semblables, elle consentit à le suivre à Tœplitz où il la plaça dans une maison recommandable.

Le prêtre avait jugé, d'après ses discours, qu'elle appartenait à une famille distinguée, et il ne s'était pas trompé, car le jeune comte Bogislas de F., étant venu passer quelque temps à Tœplitz, déclara, après l'avoir entretenue, qu'elle était parente de sa famille, et que comme elle se trouvait très-heureuse dans sa demeure actuelle, il lui assignait une pension pour y demeurer.

Mon voisin termina son récit en m'engageant à aller voir cette folle qui, disait-il, était très-douce et agréable.

J'y suis allé aujourd'hui même, après midi.

Les gens de la maison paraissaient être instruits d'avance de ma visite : ils me dirent que la comtesse allait revenir de sa promenade. En effet entra bientôt cette dame dans le même costume qu'elle portait lorsqu'elle m'apparut sur la montagne. Elle me salua avec une aisance parfaite, me pria de m'asseoir comme si ma visite lui plaisait, et sans laisser voir la moindre trace d'aliénation mentale, elle me parla de choses indifférentes jusqu'au moment où, malgré moi, et je ne sais comment, je cherchai à obtenir d'elle des renseignemens de sa famille.

Elle fixa son regard sur moi, et me dit d'un ton qui annonçait la plus grande confiance :

— Comment, monsieur, ne me connaissez-vous pas ? Ne vous souvient-il pas de m'avoir déjà rencon-

trée au milieu des effrayans replis d'un affreux mystère qui faillit alors vous enlacer ; avez-vous oublié les émotions que vous occasiona l'horrible destinée qui s'acharnait sur moi ?..... Oui, je suis cette malheureuse Amélie, comtesse de Moor ; mais c'est un infâme mensonge de dire que mon Charles m'a tuée. Il n'en fit que semblant pour satisfaire sa troupe. Ce n'était qu'un glaive de théâtre qu'il appuya sur mon sein.

La comtesse prononça ces dernières paroles avec vivacité et presqu'en riant, puis elle continua d'un ton plus sérieux :

— Schweizer et Kosinski, ces deux nobles amis, m'ont sauvée. Vous voyez, monsieur, que je vis, et il n'y a point de vie sans espérance. L'empereur fera grâce au comte Charles Moor ; il

n'ose le faire avant que le comte Franz soit mort. Mais celui-ci a trois vies : il est déjà mort deux fois ; moi-même, (et, en disant ces mots, la comtesse baissa la voix) moi-même je l'ai une fois tué de ma propre main.

Maintenant il en est à sa troisième vie, celle-ci une fois terminée violemment, comme cela arrivera bientôt, tout ira bien. Charles reviendra, il recevra l'héritage dont on l'a dépouillé, et ma vie ne sera plus tourmentée.

Lorsque mon oncle mourut, je lui touchai l'œil gauche de cette main qui a tué son fils ; cet œil demeura ouvert, et jamais on ne put parvenir à le fermer ; il me regarde encore souvent avec cet œil gauche..... La comtesse tomba dans une profonde méditation ; puis tout à coup, le feu

de l'aliénation brilla dans ses regards, et elle s'écria :

— Me trouvez-vous jolie? Pouvez-vous m'aimer? Oh! je récompenserai richement votre amour. Enlevez-moi à l'objet de ma haine. Sauvez-moi, ô sauvez-moi!

La comtesse voulut se jeter entre mes bras, mais l'hôte se précipitant sur elle la retint, en lui disant :

—Noble comtesse, noble comtesse! le voici, il est temps;.... il faut partir.

— Tu as raison, bon Daniel, répondit-elle, tu as bien raison, allons, partons; et, sortant de la salle, elle rentra dans sa chambre.

Je tremblais comme saisi d'un accès de fièvre, des paroles entrecoupées s'échappaient de mes lèvres. — Vous êtes effrayé, monsieur, me dit l'hôte en riant, mais vous n'avez absolument rien à craindre. Quand

elle crie ainsi : Sauvez-moi ! sauvez-moi ! mes paroles suffisent pour arrêter sa colère ; elle court empaqueter ses bijoux, puis bouleverse toute sa chambre, jusqu'à ce qu'elle tombe dans un profond sommeil dont elle se réveille tranquille et calme. —

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ta lettre !....

O Hartmann ! mon tendre ami, nous nous trouvions au milieu des brigands de Schiller, disais-tu jadis, et cette pensée que nous oubliâmes bientôt comme une folie, mit en mouvement l'effroyable catastrophe qui détruisit pour jamais mon bien-être, et m'ébranla jusque dans mes forces les plus intimes.

Adieu.

Lorsque Hartmann revit son ami à Berlin, il le trouva, à la vérité, rétabli du malaise physique qui menaçait sa santé; mais encore maintenant, lorsque le soir réunit les deux amis auprès d'un feu bienfaisant, ils ne peuvent penser sans frémir à cette sanglante tragédie, dont le premier acte se passa devant eux en Bohême.

FIN.